This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MACMILLAN'S

MODERN FRENCH SERIES

EDITED BY

[illegible]

Educ T 694.850.800

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

THE

NORMAL SERIES OF MATHEMATICS.

BY EDWARD BROOKS, A. M., PH.D.,

SUPERINTENDENT OF PUBLIC INSTRUCTION, PHILADELPHIA.

This Series has had an extraordinary success, and is used in very many of the best Normal Schools, Seminaries and Public Schools in the country. Wherever known, the works receive the highest commendation.

B

The Stan imple
time for a th ks :

Brook
Brook
Brook
Brook

The Primary ent is
very plain
The Element s labor
than any r com-
mon busir
The New Me mbers.
It is easil le with
the most y they
cannot be
The New Wri nd Ac-
counts, T: ations,
etc.) Its he best
educators

Harvard College Library

By Exchange

The Unio :

Brool
Brool

For conv e had
bound up i

Broo

Brooks's Normal Union Arithmetic. Part 3.

In the Union, Mental and Written Arithmetic are so combined that the pupil may obtain a thorough course in arithmetical analysis while becoming familiar with the application of the science to practical business. This union is here made not a mere nominal one, but a scientific reality. Key, *88 cts.

Brooks's Normal Higher Arithmetic.

Original, complete and practical. It abounds with striking novelties, presented with the utmost clearness and simplicity, all calcul heory of Arithmetic. It also represents the ac houses of merchants, custom-houses, banks and

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

Brooks's Normal Geometry and Trigonometry.

By the aid of Brooks's Geometry the principles of this beautiful science can be easily acquired in one term. It is so condensed that the amount of matter is reduced one half, and yet the chain of logic is preserved intact. The subject is made interesting and practical by the introduction of Theorems for original demonstration, Practical Problems, Mensuration, etc., in their appropriate places. The success of the work is very remarkable. Key, $1.05.

Brooks's Plane and Solid Geometry. Complete.
Brooks's Plane and Spherical Trigonometry.

In these new works the subjects have been fully developed with all the clear reasoning, broad analyses, and lucid explanation for which the author has become famous. Newest methods are used. Colleges and schools of the highest grade will find them works they have been wanting.

Brooks's Normal Algebra.

The many novelties, scientific arrangement, clear and concise definitions and principles, and masterly treatment contained in this work make it extremely popular. Each topic is so clearly and fully developed that the next follows easily and naturally. Young pupils can handle it, and should take it up before studying Higher Arithmetic. It can be readily mastered in one term, and only needs introduction to make it indispensable. Key, $1.05.

Peterson's Familiar Science. 12mo.
Peterson's Familiar Science. 18mo.

This popular application of science to every-day results is universally liked, and has an immense circulation. No school should be without it. Inexperienced teachers have no difficulty in teaching it.

Griffin's Lecture Notes on Chemistry.
Griffin's Natural Philosophy.

BY LA ROY F. GRIFFIN,

LATE PROF. OF NATURAL SCIENCES AND ASTRONOMY, LAKE FOREST UNIVERSITY, ILL.

Professor Griffin presents his subject simply, clearly and logically, his definitions are brief and clear, and his experiments vivid and impressive, so that the subject is easily mastered. The latest applications of the science to Electric Lights, Telephone, Phonograph, Electro-Plating, Magnetic Engines, Telegraphing, etc., are lucidly explained.

Reading French Grammar.
Irregular French Verbs with their Inflections.

By ED. H. MAGILL, Ex-President of Swarthmore College.

Sheppard's Text-Book of the Constitution.
Sheppard's First-Book of the Constitution.

The ablest jurists and professors in the country, of all political denominations, have given these works their most unqualified approval. Every young voter should be master of their contents.

Montgomery's Industrial Drawing.

This consists of a series of Drawing Books, comprising a Primary and Intermediate Course. The system is self-teaching, is carefully graded and is easily taught.

U-15
145

3 2044 102 775 483

Henriette Elizabeth Guizot
née à Paris le 6 août 1829
mariée à Conrad de Witt le
18 mars 1850.

Signature

Guizot de Witt

MAGILL'S MODERN FRENCH SERIES.

II.

SUR LA PENTE.

BY

Mme DE WITT

(NÉE GUIZOT).

ANNOTATED FOR SCHOOLS AND COLLEGES

WITH A

PORTRAIT AND BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE AUTHOR

BY

EDWARD H. MAGILL, A.M., LL.D.,

EX-PRESIDENT OF SWARTHMORE COLLEGE, AND PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE IN THE SAME; AND AUTHOR OF "A FRENCH GRAMMAR," "FRENCH READER," "FRENCH PROSE AND POETRY," "A READING FRENCH GRAMMAR," "MODERN FRENCH SERIES," VOL. I., ETC.

PHILADELPHIA:
CHRISTOPHER SOWER COMPANY
614 ARCH STREET.

Educ T 1694.850.800

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BY EXCHANGE FROM
NEW YORK STATE LIBRARY
FEB 27 1933

COPYRIGHT, 1893,
BY CHRISTOPHER SOWER COMPANY.

PREFACE.

As in the case of Vol. I. of this series, this work was not selected until the kind consent of the author for its reproduction in this country had been received. As before, and always, the object has been to present material of such a character that rapid reading will be encouraged, and the student made familiar, as early as possible, with the written and spoken French of the present day. It cannot be too distinctly impressed upon the mind of the student of French that this familiarity is best acquired, and at the same time a valuable training in the mother-tongue secured, by reading widely, rapidly, and accurately, and in the earlier stages translating the whole into good, terse, idiomatic English. The notes, which may be thought by some unnecessarily full, have been prepared largely with this object of careful and accurate translation in view. Such grammatical points as seemed to need to be especially impressed upon the minds of the students have been, in some cases, directly explained, while in others references have been given to those parts of the Editor's "Reading French Grammar" in which the needed explanations are found. In many cases both these courses are pursued, and, the book being intended for instruction in the language, no attempt is made to avoid the repetition of similar or identical references in different parts of the work, as instruction in a language is largely a matter of frequent repetition.

While high literary merit is felt to be indispensable in the volumes selected for this series, and will always be made a *sine quâ non*, it is deemed equally important that all that is here presented should be of a nature calculated to exert only a healthful moral influence. The noble character of the heroine, who, after a very early marriage, is shamefully treated

and finally practically deserted by her husband, but who, notwithstanding, stands so firmly to the end SUR LA PENTE, *upon the slippery path*, cannot be too vividly impressed upon the young of the present generation. Her reception of her fallen husband, returning to his home after more than four years of absence, a physical as well as a moral wreck, is worthy of all praise. That during his protracted absence and long-continued desertion she should have become deeply interested in her cousin, who was so much more worthy of her love, is by no means to be reckoned against her, especially as it gave opportunity for the development of great strength and nobleness of character. This charming volume is brought to a most ingenious and happy close by the following conversation between the heroine and her lover when, after the death of her husband, he was about to declare his love:

"Yes! Roger!" said she, and her voice did not tremble; "I know what you are going to say to me. I guess it in advance; do not say it. I have buried too many dead for some time past; I need time to learn whether I am, like France, capable of resurrection." And as Roger looked at her with a questioning and suppliant air, she replied:

"Your love is among the number of the dead that I have buried, my poor Roger," and, lowering her voice, she added, "you know that I was doing my duty." But Roger did not despair. "I hope," said he, gently inclining his head in token of assent; "you are French, and I am patient, for I love you."

Trusting that, as in Vol. I., the interest of the subject-matter will materially aid the teacher in making the study of the language attractive, this little volume is affectionately dedicated to my present and former students, in the hope that they may find in it not only a valuable aid in mastering the difficulties of French, but also many examples of the beauties of *la belle langue*, and a story whose interest and high moral purpose will induce them to grant it an honorable place in the great literature of modern France.

EDWARD H. MAGILL.

SWARTHMORE COLLEGE,
Swarthmore, Penna., 5th mo., 1893.

BIOGRAPHICAL NOTICE.

HENRIETTE ELIZABETH GUIZOT was born in Paris on the 6th of August, 1829. She is the eldest daughter of François Guizot, the distinguished historian and statesman, and Élisa Dillon. Mr. Guizot had by his first marriage, with Pauline de Meulan, one son, of great promise, whom he lost in 1837, at 21 years of age. Mme. de Witt, in a sketch of her life prepared for the editor, says—

"Little Henriette soon had a sister Pauline, and a brother, Guillaume; then their mother died at 28, and the three children were brought up by Mme. Guizot, their grandmother, who had lost her husband on the scaffold during the Reign of Terror. Mme. Guizot was a woman of great strength and dignity of character, and has been called by the critic Sainte-Beuve, *une mère du Désert* (which is well translated by our familiar scriptural expression, 'a mother in Israel.'—*Ed.*) She directed the education of her grandchildren, as she had directed that of her son, in a manner which might be characterized as austere, tempered always by a tender devotion and a motherly love."

She died in England, in exile, whither she had followed her son immediately after the revolution of '48. In 1850, soon after the return of the family from exile, Henriette married Conrad de Witt, and her sister Pauline married his brother Cornelis. These young men had settled in France, and were descendants of the illustrious family of that name in Holland. Pauline de Witt, who had done a good deal of literary work, and had been associated with her sister in the translation of Motley's "Rise of the Dutch Republic," died in 1874, at the age of 42, leaving seven children, whom her sister brought up. Her husband, Cornelis de Witt, died in 1889, having left a profound impression upon all those who had known him in the

Among other literary works he
Washington and that of Jefferson.
many years devoted himself to arri-
Mr. Guizot at Val-Richer,
[illegible] which his father-
[illegible] twenty years,
himself represented
Richer was form-
founded in 1146 by
modern times into a
the influence of
other of Mme.
retirement of
the education of
to have first
the surround-
[illegible] and
[illegible] and
[illegible] pub-
[illegible] in the
Mme.

ers this brief and comprehensive estimate of this great man from the *Edinburgh Review*, which said in October, '58:

"Other statesmen have enjoyed far more of popular sympathy in their day, but in the depth and variety of his literary labors, which have enlarged the philosophy of history, in the force and precision of his oratory, which at one swoop could bend an Assembly or crush a foe, and in the systematic consistency of his whole political life, Mr. Guizot has had no equal, either in his own country, or, as far as we know, in any other."

Born of such parents, and with the warm sympathy of her younger sister, who was her co-worker, and of her brother, whose entire life was one of literary labor, how natural that Mme. de Witt herself should have now given so much of her maturer life to literary pursuits, the entire number of volumes from her pen having thus far exceeded one hundred! What a record! And her literary activity still continues, one of her later articles being the opening chapters of a biographical paper upon *Frederic Oberlin* (1740–1826), which appeared in the *Revue Chrétienne* of Paris for March of the present year.

She began by writing stories for the young; then translations from the English, especially from Macaulay and Mrs. Oliphant; then followed a long series of historical sketches, among which may be named *Mémoires de Madame de Mornay* (2 vols., 1868–9); *The Lady of Latham, being the original letters of Charlotte de la Trémoille, Countess of Derby* (1869); and one of her best known works, *M. Guizot in Private Life, 1787–1874.*

At last, when Mr. Guizot began to grow feeble, she prepared the last four volumes of his *Histoire de la Civilisation en Europe et en France*, for which she had constantly taken notes during the lessons which he had given to his grandchildren. In the same way she prepared a history of England; and then the five volumes of a history of France for the young, which is largely her own work. She has also published various romances, among which may be especially named, *Sur la Pente* (1889); *Tout Simplement*; *Un Héritage; Derrière les Haies; De Glaçons en Glaçons*, and *Les Héroïnes de Harlem.* The last three of these have been

republished in England, with annotations, to be used in teaching French in the colleges and schools of that country.

It should be said, in closing, that Mme. de Witt is one of an increasingly large school of writers in France who believe that true *realism* consists quite as much in describing what is true, and pure, and elevating in its tendency—and by the charms of style making these themes even the more attractive —as in describing, in all of their horrors, the vices and crimes that dishonor humanity; and claiming as an excuse that *realism* consists in describing the world as we find it! Who are the true realists most worthy of that name? I leave it for the intelligent reader to decide. It is such a writer as I have described, one as well known in France for her literary worth and high moral excellence as for the two honored names that she bears, that I introduce to the American public and American students of French.

My sincere thanks are due to Mme. de Witt herself, who has kindly communicated to me many facts of importance in the preparation of this notice. She is now the only survivor of the children of Mr. Guizot since the recent death of her brother Guillaume, who was for many years a distinguished professor and lecturer upon literature at the College of France, and for some time a highly honored representative of his country as Minister Plenipotentiary to Greece.

SUR LA PENTE.

I.

LA VIEILLE ABBAYE.

Catherine de Vireleu était assise à la fenêtre de son cabinet qu'elle avait métamorphosé en un atelier de peinture, et qui naguère servait d'officine de pharmacie aux châtelaines de sa race. Combien de dames de Vireleu avaient passé dans la vieille abbaye depuis qu'elle avait cessé d'être habitée par des moines! Combien de cœurs tristes s'étaient apaisés au spectacle de la grande et pittoresque nature qui se déroulait au pied du vieux château hardiment perché sur un rocher au bord du Lot! Que de regards voilés de larmes s'étaient arrêtés sur les eaux écumantes du fleuve retenues ici même par un ancient barrage, suivant ensuite, dans leur course tumultueuse, les ondes bientôt calmées par un cours régulier et paisible, de même que les esprits troublés se courbent sous la loi de la nécessité, sinon sous les consolations de la raison et de la vertu! Peu de cœurs parmi les grand'mères et grand'tantes de Catherine avaient été plus tristes que le sien ne l'avait été bien souvent. Le jour où elle rêvait accoudée à la fenêtre de son cabinet, elle n'était plus aussi découragée que par le passé; elle tournait le dos aux tableaux

qu'elle avait commencés et qui restaient entassés sur ses chevalets. Elle était seule, elle avait déjà beaucoup souffert, bien qu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans, et l'avenir s'offrait à elle sous des couleurs confuses et
5 sombres. "Si je n'avais pas André!" pensait-elle. En pensant, elle rougissait, car, au fond de son âme, elle savait bien que son petit André, le beau garçon de quatre ans qui jouait au cheval dans la chambre voisine et dont elle entendait les joyeux éclats de rire, n'était
10 pas seul à consoler ses douloureuses pensées. "Il est à la chasse, il devait partir hier pour les Landes, il ne viendra pas!" se répétait Catherine tout bas.

La porte de la cour s'était ouverte cependant, porte massive de vieux chêne qui grinçait sur ses gonds entre
15 les deux lourds piliers de pierre enguirlandés de vigne vierge. Un domestique en déshabillé du matin, et qui semblait aussi âgé que l'abbaye elle-même, sortait au même instant sous les arceaux du cloître à demi-coupés par des barrières à clairevoie peintes en blanc; il
20 s'avança vers le cheval haletant et baigné de sueur dont venait de sauter un homme grand, jeune, robuste. Son visage était doux et grave, hâlé par une vie passée à la campagne sous le soleil du Midi. Comme Catherine avait rougi en pensant à Roger, Roger rougit en regar-
25 dant le vieil Antoine:

— Je croyais monsieur le vicomte parti pour la chasse, murmura le serviteur.

— Demain! Antoine, demain, repartit le jeune homme; j'ai une commission de ma mère pour madame
30 de Vireleu.

Et il bondit sous les voûtes de pierre, courant dans l'escalier comme un écolier en vacances. Madame de Vireleu parut à l'entrée de l'étroit vestibule, troublée et secrètement radieuse:

35 — Je vous croyais parti, dit-elle aussi.

Le bruit des pas du cheval l'avait arrachée à ses rêveries, et André avait crié très haut:

— C'est mon ami Roger sur son bon cheval Veillantif! il m'apporte le sucre d'orge qu'il m'avait promis hier!

M. de Gaillac s'inclina devant la jeune femme: 5

— Ma mère vous conjure de venir passer avec elle une partie du temps de mon expédition dans les Landes, dit-il; vous savez combien elle redoute la solitude, et ma sœur ne peut venir à Gaillac que dans quinze jours. Vous seriez si bonne! si bonne! Ma mère est souffrante! 10 Elle vous espère, elle vous attend, elle m'a chargé de vous le dire.

Madame de Vireleu recula de deux pas.

— Je ne puis pas! dit-elle bien bas. Je ne dois pas quitter l'abbaye. Vous savez que je ne suis pas sortie 15 depuis quatre ans, depuis que. . . .

— Depuis qu'André est né, reprit très vite le jeune homme, comme s'il ignorait toute autre date dans la vie de Catherine. Mais le voilà grand maintenant, cet André chéri; il peut bien aller faire des visites chez ses 20 parents aux environs. Ma mère l'aime tant, autant que sa grand'mère; madame de Lassalle nous a permis d'espérer qu'elle viendrait vous rejoindre à Gaillac.

— Vous voyez bien que votre mère ne sera pas seule! et madame de Vireleu regardait Roger d'un air de 25 reproche comme pour dire: "Vous avez voulu me tromper," mais Roger repartit:

— Elle sera seule, si vous ne venez pas, car madame de Lassalle ne viendra pas, non plus.

— Si, si, ma mère viendra, elle aime à voisiner, mon 30 père aussi; ils sont tous deux plus jeunes que moi! ajouta-t-elle en baissant la voix. Il est vrai qu'ils ont été plus heureux!

Catherine de Lassalle avait épousé à dix-huit ans son cousin Pierre de Vireleu, récemment revenu dans le pays 35

après un long séjour à Paris. Il avait trente ans, il était élégant de ton et de manière. Sa figure était fine et, si son regard devenait parfois dur et froid comme l'acier, ce n'était jamais en regardant Catherine. Il était riche, 5 disait-on, il était assurément bien né, et M. et Madame de Lassalle s'étaient hautement félicités du goût qu'il semblait avoir pris soudain pour leur fille à peine encore sortie de l'enfance et qui n'avait vu le monde que par les fenêtres du vieux cloître de Callac. "Catherine 10 sera heureuse comme je l'ai été!" pensait la mère. M. de Lassalle n'en était pas si bien assuré; il croyait lire sur les traits de son neveu les traces d'une vie passée qui ne promettait peut-être pas le bonheur à sa fille. "Mais bah! se disait-il, toutes les femmes ne peuvent 15 pas épouser des paladins, et Catherine le ramènera au bien! Elle est si gentille et si douce! Il ne s'ennuiera jamais avec elle! Nous n'en dirons peut-être pas autant sans elle, à Lassalle!"

Catherine avait épousé M. de Vireleu, et la vie de ses 20 parents avait été changée comme la sienne. Depuis la naissance de leur fille, ils avaient quitté le château de Lassalle, fraiche et riante habitation de la plaine, bâtie par M. de Lassalle lui-même, pour aller s'enfermer, avec l'enfant que le ciel leur avait accordée sur le tard, dans 25 la vieille abbaye de Callac qui avait été laissée en héritage, à ce premier enfant naissant dans la famille, par un vieux M. de Vireleu, mort sans s'être marié, devenu bizarre et triste dans son isolement. Un seul attachement subsistait dans son cœur desséché et ulcéré, celui 30 des vieilles murailles entre lesquelles il avait vu le jour. L'aspect du Lot, du haut de la tour de Louis XI, avait tant de fois tenu compagnie à ses humeurs solitaires! Tant de fois il s'était oublié dans le jardin en terrasses, descendant de rochers en rochers jusqu'au fleuve et 35 reflétant les derniers rayons du soleil d'hiver sur les

arbousiers et les cyprès qui s'élevaient dans les creux des pierres, en mêlant leur feuillage sombre aux branches traînantes des roses tardives! "J'assurerai des amis et des protecteurs à la vieille abbaye, on ne la laissera pas tomber pierre par pierre!" avait-il pensé, et il avait écrit dans son testament que le propriétaire à naître du château de Callac devrait rester au moins six mois par an dans ses murs, sous peine de voir l'héritage passer à d'autres membres de la famille. Les terres de l'abbaye étaient riches et fertiles; la fortune de M. de Lassalle n'était pas considérable, il s'était astreint sans peine à l'obéissance qu'exigeait le testateur, et Catherine avait grandi à Callac où sa mère avait pris toutes ses habitudes. L'abbaye était située au centre de la petite ville qui s'étendait vers les deux rives du Lot; les quartiers les plus riches et les plus populeux entouraient le vieux monument et l'ancienne tour de l'église attenante aux cloîtres: en face de l'abbaye, sur la rive opposée du fleuve, les constructions modernes, constamment développées, rivalisaient maintenant d'importance avec la vieille ville. Madame de Lassalle avait vu grandir les nouveaux quartiers, en même temps que Catherine grandissait; elle avait vu bâtir le pont qui reliait ensemble les deux rives, la manufacture qui enrichissait les populations d'alentour; elle aimait l'animation, la gaieté variée de la petite ville, et, lorsqu'il fallut abandonner Callac au jeune ménage après le mariage de madame de Vireleu, Lassalle lui paraissait bien triste et bien isolé au milieu de la plaine; elle avait peine à comprendre comment il lui en avait tant coûté jadis pour quitter la résidence de son mari afin de se fixer à Callac. "Je m'y ennuierai à mourir, pensait-elle, M. de Lassalle ne saura que devenir sans son cercle!"

M. de Lassalle était actif, affairé, et du plus aimable caractère; il avait eu toute sa vie l'habitude de cette

oisiveté occupée qui est l'apanage des petits gentilshommes vivant sur leurs terres. Il s'était sans effort soumis à reprendre l'existence toute rurale qu'il avait abandonnée depuis dix-huit ans; il surveillait ses métairies, faisant
5 le tour des étables et comptant les têtes de bétail; il veillait à la cueillette des prunes, à la façon des vignes, à la vendange comme aux semailles. Beaucoup de gens avaient affaire à lui, et lui témoignaient une confiance qui le touchait. "Pendant ces dix-huit ans que nous
10 avons passé à Callac, on n'est pas venu me consulter aussi souvent de la ville qu'on est venu de la campagne en six mois!" disait-il fièrement à madame de Lassalle qui, elle aussi, s'étonnait d'avoir si vite retrouvé son importance de maîtresse de maison campagnarde. Elle
15 soupirait en regardant tendrement son mari. "Nous étions heureux à Callac, disait-elle, nous sommes heureux ici, nous le serions partout, parce que nous nous aimons et que nous ne nous sommes jamais querellés de notre vie. Je voudrais être sûre que notre fille aura une exis-
20 tence aussi douce que la nôtre. Pierre me fait l'effet d'avoir un bien mauvais caractère!"

— Si ce n'était que cela! et M. de Lassalle soupirait à son tour.

Catherine s'était mariée dans un beau rêve, au sein de
25 ces illusions qui bercent facilement les très jeunes filles. Toutes ses amies lui enviaient son fiancé, qui avait tourné la tête de plus d'une; elle voyait son père et sa mère ravis de M. de Vireleu qui leur prodiguait des soins empressés. Le charme de conversation d'un homme qui
30 avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et qui savait bien raconter, contrastait d'une manière frappante avec les entretiens un peu monotone de la petite ville; les présents et la corbeille étaient magnifiques et du meilleur goût. Il y avait surtout deux petits tableaux de Troyon
35 et de Rosa Bonheur que Catherine se promettait bien de

copier. M. de Vireleu souriait de son enthousiasme artistique comme de sa passion pour la poésie; mais il ne s'en moquait pas comme cela arrivait parfois à M. de Lassalle lui-même. Catherine entrevoyait une existence enchantée, à Callac, tout près de sa mère: "Je ne suis pas comme tant d'autres jeunes filles qui doivent rompre avec le passé en se mariant, pensait-elle. J'aurai tout gagné sans rien perdre! Je suis trop heureuse."

Le réveil fut plus prompt et plus rude qu'il n'arrive d'ordinaire aux jeunes femmes, engourdies ou enivrées par le changement complet qui s'est opéré dans leur existence. La vie de Catherine n'avait subi d'autre modification que celle qui résultait du fait même de son mariage; elle était restée à Callac, au milieu des témoins de son enfance; les domestiques qui l'avaient vue grandir avaient vieilli dans l'abbaye, plusieurs avaient servi M. de Vireleu et étaient restés dans la maison de sa jeune héritière, d'autres étaient nés sous son toit. Madame de Lassalle n'avait emmené avec elle qu'une femme de chambre jeune et active, qu'elle avait élevée et formée, fille de la vieille Angèle qui était restée auprès de Catherine.

— Il me semblera que je ne l'ai pas quittée, si je vous sais auprès d'elle, Angèle, avait dit madame de Lassalle, les larmes aux yeux, en parcourant pour la dernière fois les pièces un peu sombres du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur le cloître.—Vous l'aimez comme une mère, et elle vous écoutera quand vous voudrez l'obliger à se soigner.

Angèle n'avait pas besoin de protester de sa tendresse pour l'enfant qu'elle avait reçue dans ses bras lors de son entrée dans la vieille abbaye:

— Je l'aime comme vous-même, Madame, avait-elle dit simplement.

La mère le savait bien.

Ce fut l'occasion des premières lueurs sinistres qui déchirèrent les nuages dorés du ciel de Catherine que cette affection passionnée dont l'entouraient ses vieux serviteurs. Madame de Lassalle était une maîtresse de maison consommée, et Catherine avait été élevée à son école; le ménage ne souffrait jamais des accès d'ardeur de la jeune femme pour sa peinture ou sa musique. Catherine eût cru manquer à tous ses devoirs, si les repas de son mari, comme le soin de son linge, n'avaient pas été de sa part l'objet d'une attention scrupuleuse. D'ailleurs, eût-elle apporté quelque négligence à cette surveillance, ses gens rivalisaient de zèle pour satisfaire "Monsieur le mari," comme ils disaient entre eux, et ils étaient trop bien dressés pour que les roues du mécanisme intérieur subissent jamais quelque arrêt ou quelque secousse. Mais ils étaient tous les serviteurs de Catherine, et instinctivement, sans parti pris, sans s'en apercevoir, c'était de Catherine qu'ils attendaient leurs ordres, c'était à Catherine qu'ils obéissaient. "Monsieur le mari" était dans la maison comme un étranger qu'on soigne et qu'on choie; il n'était pas le maître, quelque obéissance qu'on s'empressât de rendre à ses moindres volontés. Il en avait été quelquefois de même pour M. et madame de Lassalle lorsqu'ils étaient entrés dans le petit royaume de leur enfant au berceau; mais Catherine ne pouvait commander alors, et les vieux serviteurs de M. de Vireleu avaient peu à peu pris l'habitude d'obéir aux parents de son héritière. Madame de Lassalle en avait bien souvent ri avec son mari.

— Quand Catherine pourra parler, disait-elle, gare à moi si je contrarie le moindre de ses désirs. Toute la maison serait révoltée en faveur du souverain légitime.

Maintenant, le souverain légitime ne s'apercevait pas de la révolte encore inconsciente qui couvait dans le cœur de tous ses sujets. M. de Vireleu avait amené

avec lui un seul domestique, son valet de chambre, Manuel, espagnol de race, qui le servait depuis longtemps, qui l'avait accompagné à Paris et dans ses voyages, et qui était revenu avec lui à Callac. Manuel ne se trouvait pas dépaysé dans une région où il rencontrait à chaque pas ses compatriotes, très nombreux dans la petite ville et dans ses environs; mais il avait perdu, dans la vie obscurément désordonnée qu'il avait menée à Paris et à l'étranger, quelques-unes des qualités distinctives de sa nation. Il était fermement attaché à son maître, soigneux et actif pour son service personnel; mais il regardait comme au-dessous de sa dignité de prêter le moindre secours à tout autre serviteur de la maison; il avait perdu l'habitude de la sobriété comme celle du travail. "Un Espagnol qui s'enivre!" avait dit avec étonnement le vieux cocher, la première fois qu'il avait rencontré Manuel pesamment endormi au pied de l'un des arceaux du cloître, un jour que son maître était absent. Depuis ce temps, Manuel avait voué à Christophe une haine qui s'était peu à peu étendue à tous les domestiques de Catherine, presque tous liés entre eux par la parenté ou l'habitude d'une vie entière passée au même service et dans la même maison; la lutte sourde qui s'était établie entre l'Espagnol et les autres serviteurs menaçait insensiblement de gagner les maîtres. Catherine imposait silence aux insinuations de sa vieille Angèle, comme aux plaintes plus bruyantes de Christophe et de la cuisinière. "Il nous plantera son couteau dans le ventre, un de ces jours," marmottait le cocher, quand sa maîtresse le faisait taire. La jeune femme riait de ses craintes. "Un homme du pays avoir peur d'un étranger!" disait-elle. Toute la maison reprenait courage et relevait la tête.

M. de Vireleu n'était pas sourd comme sa femme aux commérages et aux rapports de son valet de chambre.

Ils avaient traversé ensemble beaucoup d'aventures, et partagé beaucoup de petits secrets que Pierre n'aurait eu aucun désir de voir révélés par son domestique. Il avait besoin de la discrétion de Manuel, il était habitué à son service qui lui plaisait, et il était irrité et choqué, toutes les fois que l'Espagnol lui révélait l'inimitié sourde dont il était, disait-il, l'objet de la part des gens de "Madame." Manuel avait bien soin d'établir une distinction profonde entre les serviteurs de la maison qui appartenaient tous à Catherine et lui, lui seul, qui était dévoué à "Monsieur."

Sans en deviner la raison secrète, Catherine se rendait compte que son mari était mécontent, que rien ne le satisfaisait plus dans la maison. Peu à peu, tous les repas étaient devenus l'occasion de plaintes ironiques et de récriminations quelquefois amères, contre cette cuisine du Midi faite pour empoisonner ceux qui avaient vécu ailleurs. Les chevaux étaient aussi mal soignés que les dîners étaient mauvais. En vain Christophe redoublait-il de soins pour faire reluire les cuivres des harnais, et pour étriller le poil brillant des robustes coursiers que M. de Lassalle avait laissés dans les écuries de sa fille; M. de Vireleu haussait les épaules toutes les fois que la voiture attendait devant la porte. "Il n'y a pas, même à Callac, d'équipages aussi mal tenus que les nôtres!" avait-il dit une fois assez haut pour se faire entendre de Christophe. La maîtresse avait rougi presqu'autant que le vieux serviteur.

Les coups d'épingle et la piqûre des moustiques laissent à la longue des traces douloureuses: il en est de même des petites dissensions et des querelles insignifiantes. Peu à peu, Catherine s'apercevait que les sentiments et les opinions de son mari différaient profondément des idées dans lesquelles elle avait été élevée, que son caractère était dur et violent. Bien des fois déjà elle s'était

enfuie en frissonnant et en se bouchant les oreilles lorsque M. de Vireleu, le fouet à la main, châtiait quelqu'un de ses chiens qui avait désobéi à ses ordres.

— Je comprends bien qu'il faille dresser les chiens, disait-elle les larmes aux yeux, en intercédant pour les délinquants, mais cela ne vous fait pas de peine de les battre! Vous avez l'air presque content quand ils viennent ramper à vos pieds en hurlant! Si j'étais un chien et que vous m'eussiez frappée comme vous les frappez, je me jetterais sur vous pour vous dévorer!

M. de Vireleu haussait les épaules.

— Fort heureusement, vous n'êtes pas un chien, car vous seriez un chien très désobéissant, et certainement battu ; d'ailleurs, ajouta-t-il, de son air ennuyé et railleur, que voulez-vous qu'on fasse des chiens dans ce malheureux pays où il n'y a pas un pouce de terre où la chasse soit gardée et par conséquent où il y a dix fusils après chaque lièvre ou chaque perdrix? Il faut bien les battre pour en faire quelque chose.

Catherine se leva vivement. Elle repoussa la table sur laquelle reposait son album.

— Vendez-les, donnez-les, tuez-les, si vous voulez, s'écria-t-elle, mais ne parlez pas comme si les souffrances de ces pauvres créatures devaient servir à votre amusement; vous me faites bouillir le sang dans les veines!

— On voit ça, ma chère, et M. de Vireleu se détourna en riant et en sifflant un air d'opérette.

Catherine commençait à se dire que ses colères à elle, ses chagrins à elle, pouvaient bien amuser son mari comme les hurlements des chiens sous le fouet.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'elle passait le long de la cour de l'abbaye, paisible et engourdie sous le soleil du midi ; l'ombre fraîche des cloîtres s'étendait du côté de la maison, et la jeune femme s'arrêtait à chaque pas pour contempler les effets de la lumière qui

éclairait la tour de Louis XI et la masse sombre de l'église. Un élan de tendresse et d'admiration pour cette vieille demeure où elle avait passé sa vie, au milieu de tant de beautés naturelles et de souvenirs chéris, passa comme un trait dans le cœur de Catherine. "Je ne pourrais jamais être tout à fait malheureuse ici!" pensait-elle. La possibilité du malheur, d'un malheur secret et irréparable commençait à se laisser entrevoir dans l'horizon paisible de la jeune femme.

Comme elle rêvait ainsi, suivant de l'œil les progrès de l'ombre sur les murailles grises, elle tressaillit à un bruit de voix irritées. Le patois de Christophe l'emportait sur les accents moins violents, mais plus durs d'une autre langue. "Comme Christophe est en colère! pensa Catherine, il ne parle jamais patois que pour se disputer!" Mais au même instant, elle crut reconnaître la voix du second interlocuteur; c'était bien M. de Vireleu qui s'emportait ainsi contre le vieux cocher, écoutant à peine ses explications ou ses excuses, et l'accablant d'injures et de reproches.

— Je sais bien que vous êtes le cocher de Madame! C'est parce que vous avez affaire à une femme que vous négligez ainsi votre travail, vous n'êtes qu'un paresseux, propre tout au plus à conduire un fiacre; vous ne gagnez pas le pain que vous mangez! ah! c'est le pain de Madame! Madame n'a pas d'autre pain que le mien, entendez-vous bien? elle est ma femme, ses chevaux sont mes chevaux, ses domestiques sont à moi, et je vous ferai tous mourir de faim, si cela me convient!

C'en était trop, la colère de Christophe lui avait fait retrouver son français en même temps que son sang froid:

— Vous ferez mourir Madame de faim après vous être ruiné à courir à Paris après les femmes, cria le vieux cocher hors de lui. Nous verrons si elle n'a pas des gens

pour la défendre, sans compter M. et madame de Lassalle; toute sa maison l'a vue naître et nous vivrions tous d'un oignon et d'un morceau de pain avant de la laisser souffrir!

"Mon pauvre Christophe! il déraisonne!" dit à demi voix Catherine épouvantée, mais elle pensait au fond du cœur: "Il y a bien des manières de souffrir sans mourir de faim!" Au même instant, la porte entr'ouverte de l'écurie fut violemment poussée, et M. de Vireleu parut, rouge de colère et levant sa cravache sur Christophe qui se courbait auprès du cheval qu'il venait de seller; quelque erreur dans la longueur des étriers avait amené l'explosion de mécontentement du maître. La cravache effleurait déjà la joue du vieux cocher, lorsque celui-ci se redressa. C'était un paysan des Landes, plus grand et plus robuste que les habitants de la plaine; les longues années de son service à Callac n'avaient pas engourdi sa force primitive ou calmé les ardeurs de son sang méridional: il fit un pas vers son maître, avec un regard menaçant et terrible, puis arrachant de ses mains débiles la cravache qui avait failli l'insulter dans sa dignité d'homme, il la brisa en deux d'un seul coup, jetant les morceaux aux pieds de M. de Vireleu:

— Puisque les domestiques de Madame sont à Monsieur comme elle-même, dit-il d'un accent de fureur concentrée digne de Manuel lui-même, Monsieur peut chercher un autre cocher, et que le bon Dieu et les saints aient pitié de la pauvre chère petite maîtresse qui ne peut pas s'en aller et vous planter là comme moi!

II.

EN VOYAGE.

CATHERINE s'était enfuie terrifiée; il lui semblait que son mari allait ramasser les morceaux de la cravache pour la poursuivre, elle qui avait eu le malheur de tout entendre, d'être témoin de l'humiliation méritée du maître injuste et emporté. Comme elle glissait le long du cloître sombre pour rentrer dans le cabinet où elle avait déjà appris à se refugier, elle aperçut, à demi caché par un pilier, la figure olivâtre de Manuel qui se dérobait de son mieux à ses regards. Lui aussi il avait tout vu, et il aggraverait le mal, il envenimerait la plaie par ses rapports et ses insinuations. La jeune femme commençait à regarder le valet de chambre de son mari comme le mauvais génie de sa maison. "Mon pauvre Christophe, pensait-elle, jamais il ne consentira à faire des excuses à M. de Vireleu, et il aura bien raison, ajouta-t-elle aussitôt dans la rectitude de son jugement, car ce n'est pas de lui que sont venus les premiers torts, ni les plus graves. Voilà des mois que Pierre lui rend la vie insupportable, mais ce n'est que le commencement. Manuel n'aura pas de repos qu'il ne m'ait privée de tous mes vieux serviteurs."

C'était bien l'intention de l'Espagnol, qui s'empressa de trouver un cocher plus habile et plus soumis que Christophe auprès de M. Vireleu; si le compte de l'avoine et de la paille se trouva tout d'un coup grossi d'un quart à la fin du mois, c'était la faute de Christophe,

qui n'avait pas laissé un boisseau de grain dans les coffres, ni une botte de litière dans les greniers : il avait fallu tout acheter à la fois. Les mêmes procédés appliqués au service de la cuisinière n'avaient pas réussi à faire quitter la place par Philomèle. La vieille servante s'était mis dans l'esprit que le démon jaune, comme elle appelait le valet de chambre, en voulait à la vie de sa jeune maîtresse ; et elle serait morte sur ses casseroles plutôt que de les abandonner. C'était à grand'peine et par un effort de raison qu'elle servait la portion de Manuel à la table de l'office. Bien souvent, elle eût eu envie de le faire jeûner " pour lui faire faire pénitence, malgré lui," disait-elle à Antoine, le maître d'hôtel, jadis serviteur de confiance du vieux M. de Vireleu et qui s'était juré de ne jamais quitter sa jeune héritière. Antoine était taciturne et d'une humeur grave, rare dans son pays. Il hochait la tête aux explosions méridionales de Philomèle :

— On ne fait pas pénitence malgré soi, disait-il, et le jeûne forcé ne fait pas de bien à l'âme. Servez Manuel tout comme les autres, ma bonne Philomèle, et ne lui donnez pas de raison de rapporter quelque chose de vrai, pour une fois.

La conscience de l'Espagnol n'était pas délicate au point de vue du mensonge.

Antoine et Philomèle restaient donc obstinément à leur poste, comme la vieille Angèle. Pour celle-là, Manuel lui-même n'eût pas osé s'en prendre à la femme de charge, soigneuse, économe et probe, qui ne laissait pas un grain de poussière dans la vieille abbaye, chaque jour balayée par le vent qui s'élevait du Lot chargé des sables légers de la rive. Manuel avait bien de la peine à épousseter le cabinet de toilette de son maître, et il était obligé d'avouer tout bas qu'il ne savait pas comment Angèle pouvait venir à bout de maintenir partout la propreté.

Angèle riait, quand il laissait échapper quelques traces de son étonnement.

— Je me lève tous les jours à cinq heurs du matin, disait-elle, et je ne m'arrête pas une minute dans la
5 journée, voilà tout.

M. de Vireleu ne trouvait rien à dire à l'entretien de ses chemises, cette pierre de touche de l'humeur de tous les maris.

Manuel ne s'ennuyait pas moins que son maître à
10 Callac. Depuis qu'il avait réussi à se débarrasser de Christophe, en présence du dévouement silencieux et patient d'Antoine et d'Angèle comme de l'entêtement plus démonstratif de Philomèle, il ne savait plus où porter ses intrigues et il commençait à penser qu'il se
15 verrait réduit à travailler pour se distraire, lorsqu'il s'aperçut que M. de Vireleu se lassait déjà du joug conjugal, des heures régulières, de la vie monotone et calme d'une petite ville de province. Lors de son arrivée dans le pays, il avait été absorbé par la passion qu'il avait
20 bientôt conçue pour Catherine de Lassalle. Il la trouvait jolie, aimable, il la savait riche, d'une fortune exceptionnelle pour une jeune fille, et l'objet de toutes les prétentions des gentilshommes des environs. Il avait trouvé plaisant de couper l'herbe sous le pied à tous ces
25 hobereaux de province qui se croyaient dignes de prétendre à la main de l'héritière. D'ailleurs, ne portait-il pas le même nom que l'ancient propriétaire de l'abbaye, et était-ce sa faute à lui, s'il était né quelques années trop tôt, avant que le vieux châtelain de Vireleu eût fait
30 son testament? La vanité et l'avidité d'un mauvais sujet ruiné s'étaient joints à ce que Pierre appelait son amour, pour l'exciter à une poursuite dont l'ardeur avait imposé silence aux humeurs, aux inégalités, aux violences du caractère de M. de Vireleu, comme elle l'avait arraché
35 à ses divertissements accoutumés. Pierre avait mené une

vie irréprochable, et sa bonne grâce n'avait pas failli un instant pendant qu'il faisait la cour à Catherine.

Mais maintenant qu'il était marié depuis plus de six mois, et depuis que le dissipateur qui avait prodigué sa fortune dans les folies de Paris s'était aperçu qu'il n'était pas beaucoup plus riche qu'au temps de sa ruine et que l'argent des métayers rentrait lentement et péniblement, grâce aux difficultés d'une mauvaise année, maintenant que l'homme d'affaires que M. de Lassalle avait laissé à la tête de la fortune de sa fille s'obstinait à acheter une paire de bœufs pour la métairie du Jas d'Inard, ou à faire relever la grange écroulée de Bergoulette, appropriant ainsi les fonds disponibles à l'entretien de la terre, au lieu de les laisser à la disposition de M. de Vireleu, celui-ci commençait à se lasser de la femme comme de la situation, de la vie étroite et monotone d'un oisif de province comme de la surveillance silencieuse à laquelle il se croyait soumis de toute part.

— Je sais bien que ces imbéciles de domestiques rapportent à madame de Lassalle tout ce qui se passe dans la maison, pensait-il, et, si je dis un mot plus haut que l'autre à leur précieuse petite maîtresse, Angèle prend ses souliers et s'en va tout droit à Lassalle. Je l'ai vue revenir couverte de poussière, pas plus tard qu'hier; elle venait de la plaine, aussi vrai que je respire! entre eux tous, ils finiront par me faire quitter la place! Je m'y ennuie déjà à avaler ma langue! Parce que j'ai le vivre et le couvert, des habits et du linge dans mon armoire, des chevaux pour me traîner, et des domestiques pour m'y servir tant bien que mal, on ne sait pas ce qui peut me manquer. Et l'amusement, la distraction, le théâtre, les courses, et le reste! à Paris, l'air des rues vous divertit, on n'a qu'à se laisser faire! En voyage, on change tous les jours de lieu et de spectacle; ici toujours la même chose, je sais aujourd'hui ce que je ferai demain, quelles

figures je rencontrerai au cercle, quelles cartes je tiendrai à la partie d'écarté, pour battre toutes ces mazettes du cru! Et qui pis est, je sais aussi comment je trouverai ma femme en rentrant au logis, dolente sur son canapé
5 avec ses éternels maux de cœur, ou assise à son piano devant une musique si savante qu'elle en est incompréhensible, quand elle n'est pas plongée dans un de ses livres anglais ou allemands dont elle s'arrache à peine pour me donner à dîner, et quel dîner! Ah! si je
10 pouvais me sauver, m'enfuir avec mon pauvre Manuel qu'on fait enrager plus encore que moi! Si nous pouvions aller voyager six mois, et nous refaire la main à Monaco! Nous rencontrerions bien aussi quelques petites voyageuses un peu moins pincées que madame de
15 Vireleu! Il y en a toujours par les chemins! Mais comment sortir d'ici, sans faire jeter les haut cris à beau-père et belle-mère, sans ameuter toute la ville, et surtout avec les poches un peu mieux garnies que ne me les laisse ce diable d'intendant avec toutes ses métairies à réparer!
20 Ce n'est pas l'embarras, Catherine me donnerait de l'argent, si elle en avait; elle m'aime, la pauvre petite, mais mes colères lui font peur, et je ne partage pas son goût pour les livres, les pinceaux et la musique! Elle ne connaît que ça, ce n'est pas sa faute! Elle me dirait
25 des nouvelles de l'agrément de la vie, si je la menais à Paris! Plus tard, plus tard! Elle ne serait pas commode à Paris à l'heure qu'il est, avec sa mine de déterrée! mais moi comment sortir d'ici avant d'être mort d'ennui?

30 M. de Vireleu venait de descendre lentement de sa chambre à coucher, il était tard et le soleil était déjà chaud. Toute languissante qu'elle fût, Catherine était depuis longtemps étendue à l'ombre des voûtes épaisses du vieux cloître, lisant et dessinant tour à tour. Elle
35 soulevait légèrement du bout de son crayon les feuilles

délicates d'une rose placée devant elle dans un petit vase de cristal lorsqu'un bruit soudain dans la cour attira son attention. Le cocher qui avait succédé à Christophe venait d'atteler sur le break de service les deux chevaux de la voiture. Il voulait descendre à la ville pour commander de la paille et rapporter quelques sacs d'avoine; mais il était de mauvaise humeur, il s'emportait et jurait contre les chevaux qu'il frappait à tort et à travers, sur la tête, sur les oreilles, à la poitrine. Les bonnes bêtes avaient subi patiemment ces mauvais traitements pendant quelque temps, lorsque tout à coup au moment même où M. de Vireleu mettait le pied dans le cloître, et s'approchait de la barrière blanche qui coupait les arceaux à mi-hauteur, les deux chevaux, atteints sans doute en quelque endroit sensible, ou lassés par la brutalité du cocher, prirent à la fois leur élan à travers la cour, puis après avoir deux ou trois fois parcouru la carrière étroite qui s'offrait à eux sous l'ombre des vieux arbres, ils s'élancèrent par la porte ouverte sur la rue, et enfilèrent le chemin qui descendait rapidement vers la ville, sans conducteur, sans guide, emportés par une terreur et une colère folles. Le cocher courait après la voiture et les chevaux; M. de Vireleu, en pantoufles et en veste du matin, courait après le cocher; Catherine haletante, terrifiée, essaya de se soulever pour aller à la porte de la cour, afin de suivre au moins du regard la course désordonnée qui pouvait causer tant de malheurs; elle retomba sans force sur son canapé, comprimant de la main les palpitations de son cœur aussi agité que la course des chevaux emportés. Qu'allait-il arriver dans les rues étroites de la petite ville? à cette heure où les petits enfants jouaient devant toutes les portes, où les ouvriers étaient à l'ouvrage à tous les coins de rue? Catherine n'osait pas y penser. Elle essayait de prier Dieu de préserver ceux qui se trouvaient ainsi en danger, mais les paroles

expiraient sur ses lèvres. Elle était sur le point de se trouver mal, sous le poids d'une émotion au-dessus de ses forces, lorsqu'elle aperçut un valet d'écurie qui revenait en courant; le cocher qui avait succédé à Christophe n'avait pas pu se passer des services d'un palefrenier, et le subalterne de service avait naturellement suivi la course de son chef à la poursuite des chevaux. Ses yeux étaient égarés, et il ne semblait pas savoir où il allait, ni ce qu'il cherchait. Catherine l'appela :

— Que voulez-vous, Firmin? demanda-t-elle d'une voix atterrée par l'effroi.

— Je cherche le fusil de monsieur, haleta le petit palefrenier, il m'a dit de l'apporter avec ses cartouches, il veut mettre une balle dans la tête des chevaux ; ils sont blessés à mort, tous les deux, et ne peuvent plus se relever.

Dans un autre moment, Catherine aurait eu le cœur serré par l'accident arrivé aux bonnes bêtes qu'elle avait si souvent admirées sous la conduite de Christophe ou sous la main plus habile et plus élégante de son mari, mais une seule pensée l'occupait alors :

— Personne n'a de mal? demanda-t-elle.

— Non, Madame, les chevaux se sont emballés au tournant de la place de l'église et ils sont venus se casser la tête contre le mur. Je crois bien que la Brunette est déjà morte et que Monsieur n'aura pas à lui donner un coup de fusil.

Catherine fit signe de la main au petit palefrenier, elle ne pouvait pas parler, mais la pensée de l'agonie des pauvres chevaux la torturait, maintenant qu'elle avait l'esprit au repos sur les personnes. Angèle était accourue au bruit, et se tenait à côté du canapé de sa maîtresse ; elle mit le fusil dans les mains de l'indiscret :

— Va-t-en vite et tais-toi, imbécile de bavard, dit-

elle avec colère, tu ne vois pas que Madame a le sang tourné !

Un instant plus tard, deux coups de feu retentissaient dans le cloître silencieux où Angèle soutenait les pas tremblants de sa jeune maîtresse cherchant à regagner sa chambre, et monsieur de Vireleu rentrait dans la cour son fusil à la main, murmurant entre ses dents :

— Je vais partir pour Pétersbourg afin d'acheter deux trotteurs russes, et il faudra bien que cet enragé d'homme d'affaires me donne de l'argent ; ces chevaux-là sont très chers, et je suis sûr que Catherine n'en voudra plus d'autres quand elle en aura vu !

III.

RIGAL.

Madame de Vireleu s'était relevée sur son canapé avec un étonnement qui fit refluer le sang à ses joues tout à l'heure si pâles. Son mari n'avait pas perdu un moment pour lui parler des trotteurs russes qu'il allait lui acheter afin de remplacer les deux percherons qu'avait fait tuer cet imbécile de cocher.

— Des trotteurs russes, Pierre? demanda-t-elle, je n'ai jamais entendu dire qu'on trouvât ces chevaux-là dans le pays. Pas même à Bordeaux!

M. de Vireleu souriait de l'ignorance naïve de sa femme.

— Je ne serais pas sûr de trouver à Paris ce que je veux, répondit-il, j'irai chercher votre attelage à Saint-Pétersbourg ou à Moscou!

— Si loin? murmura Catherine, qui se disait tout bas; "Cela en vaut-il la peine?" lorsqu'un éclair se fit tout à coup dans son intelligence.—"Pierre s'ennuie ici, il veut voyager pour se divertir."

L'étonnement effaré fit place sur son visage à une froideur glaciale.

— Je comprends, dit-elle simplement. Il vous faudra du temps pour aller et venir, et vous verrez autre chose que le cours du Lot des fenêtres de l'Abbaye et les figures des bons bourgeois de Callac au cercle.

M. de Vireleu ne rougissait pas souvent; il s'était débarrassé de cette incommode faiblesse peu de temps

après sa sortie du collège, lorsqu'il avait commencé à tromper sa mère sur le but et la fréquence de ses courses à Paris. Il sentit cependant qu'il rougissait de se voir si bien deviné. Il tenait encore au prestige qu'il croyait posséder aux yeux de la jeune femme. Catherine ne lui avait pas révélé toutes les découvertes qu'elle avait faites silencieusement depuis bien des semaines.

— Assurément, je serai revenu avant le mois de mai. Croyez-vous que je pusse supporter mon inquiétude sur votre santé pendant de si longs mois? En trois jours je serai à Pétersbourg, je ne m'arrêterai pas en route, j'irai nuit et jour, je ne sais pas combien de temps il me faudra pour m'assurer de la qualité des chevaux, mais j'ai des amis là-bas: Champagnac à l'ambassade de France, Morirey à l'ambassade d'Autriche; je les ai connus autrefois à Paris, nous vivions toujours ensemble comme des frères; ils m'aideront à trouver ce qu'il me faut, le plus vite possible. Si j'ai bonne chance, je parie que je ne serai pas absent trois semaines.

Catherine se laissa retomber sur ses oreillers.

— Ne vous pressez pas, dit-elle avec calme. M. de Champagnac, M. de Morirey vous divertiront mieux que moi, je n'en doute pas.

Pierre de Vireleu avait coutume de se vanter de connaître les femmes; il avait fréquenté leur société et vécu beaucoup au milieu d'elles, mais les femmes qu'il avait le mieux connues ne ressemblaient pas à Catherine, franche, pure et fière, avec une force de résistance que ne soupçonnait pas sa mère elle-même. M. de Vireleu la croyait douce, et elle l'était, en effet; mais il la jugeait crédule, et elle ne l'était pas; il pensait aussi qu'elle était jalouse et elle aurait pu l'être, si elle avait trouvé dans le cœur de son mari ce trésor qu'elle avait rêvé de ne partager avec personne; mais, jour après jour, Catherine s'apercevait que ces richesses d'affection, de noblesse, d'élévation,

d'intelligence, qu'elle avait cru trouver chez l'homme auquel elle s'était donnée, se changeaient dans ses mains, comme l'or magique de la légende, en feuillages flétris et desséchés. Son cœur ne souffrait pas de l'absence
5 de son mari, elle n'était pas jalouse des plaisirs qu'il allait chercher avidement loin d'elle, mais elle était blessée dans sa fierté de n'avoir pas pu retenir près d'elle celui qui lui jurait naguère que le bonheur était à ses pieds; elle entrevoyait les conséquences de ce
10 départ, sous un prétexte frivole, dans l'état actuel de sa santé; il lui semblait déjà entendre les commérages de Callac, grossissant de château en château dans les conversations affairées des oisifs; elle se voyait plainte, là où elle avait été enviée: elle devinait les lamentations
15 hypocrites des mères, les plaisanteries ironiques des jeunes filles qui avaient pu espérer d'attirer le choix de Pierre, les regards des jeunes gens qu'elle avait dédaignés pour le *Parisien*, comme on appelait dans le pays M. de Vireleu, et son amour-propre était froissé
20 d'avance de ces milles petites blessures qu'elle devinait par un sûr instinct de cette vie de province au milieu de laquelle elle avait grandi; mais, tout en prévoyant ce qu'elle aurait à souffrir, tout en comprenant clairement les raisons de son mari pour la quitter, elle avait
25 résolu en un instant, par une intuition sûre et ferme, qu'il serait inutile de tenter l'effort de retenir Pierre au logis, près d'elle, pour s'ennuyer, se dépiter, s'aigrir chaque jour davantage. "Qu'il aille, pensait-elle, qu'il aille voir du pays, s'amuser, se distraire, dans des endroits
30 plus gais, avec des compagnons moins dolents que moi; je ne le retiendrai pas auprès de ce canapé sur lequel je suis clouée; il faut être juste, ce n'est pas divertissant pour lui; moi, je ne m'ennuie jamais, j'ai mes livres, ma peinture, ma musique, et puis maman tout près, et mon
35 ménage à tenir; mais Pierre n'a rien de tout cela, il n'a

pas même des chevaux maintenant pour aller se promener dans le pays, et il ne se soucie pas du paysan de la campagne, il se moque de tous ceux que nous connaissons, il n'a jamais voulu parler à un des métayers; il n'a ni affaires, ni plaisirs. Quand il se sera promené, non pas trois semaines, j'en suis sûre, mais trois mois, il reviendra plus content, avec ces beaux trotteurs russes qu'il me promet, et nous serons peut-être tranquilles, sinon heureux. Il n'y a pas beaucoup de gens heureux, vraiment heureux!" soupira la pauvre enfant qui n'avait pas atteint sa vingtième année.

M. de Vireleu était sorti de la chambre de sa femme, pendant qu'elle se livrait à ses réflexions; il revint bientôt pour annoncer qu'il avait renvoyé le cocher dont la brutalité avait causé l'accident fâcheux qui privait Catherine de son attelage.

— Si vous voulez, dit-il, de l'air d'un homme qui accorde une faveur, vous pourriez reprendre Christophe; en mon absence, je serais plus tranquille de le savoir sur le siège, au lieu de cet imbécile de Gaspard!

Catherine souriait avec un peu d'amertume:

— Sur le siège pour conduire quoi, mon ami? demanda-t-elle. Le cheval du marché ou l'âne? Vous oubliez que, depuis deux heures cet après-midi, nous n'avons plus de chevaux, et c'est drôle que ce soit vous qui oubliiez un accident que vous allez avoir tant de peine de réparer.

Par le fait, Pierre avait oublié qu'il n'y avait plus de chevaux dans l'écurie; mais il ne voulait pas en convenir.

— Vous ne pouvez pas rester enfermée pendant que je serai parti, et vous ne pouvez pas marcher dans ce moment-ci, vous seriez tout étiolée à mon retour. M. de Lassalle et Christophe vous trouveront bien des chevaux à louer pour quelque temps.

Catherine ne put retenir sa langue.

— Pour trois semaines, dit-elle, maman viendra bien me chercher tous les jours, pour faire une promenade avec elle. Ses chevaux ne font rien à Lassalle, elle trotte tout le jour par les métairies. Ce ne serait pas la peine de louer des chevaux qu'on ne connaîtrait pas !

Pour la seconde fois de la journée, M. de Vireleu avait rougi :

— Comme vous voudrez, dit-il, mais je ne saurais répondre d'être revenu dans trois semaines ; je ne trouverai peut-être pas tout de suite ce que je cherche ; je risquerais de ramener des bêtes qui ne vous conviendraient pas si je me pressais trop. . . .

— Et c'est trop loin, pour y retourner souvent, reprit Catherine simplement, le prix du voyage augmenterait singulièrement celui des chevaux. . . .

Pierre saisit au vol cette occasion de toucher le sujet qui l'intéressait le plus :

— Vous avez bien raison, et ces chevaux-là sont chers ; il faut faire venir Rigal pour lui demander de l'argent. Vous savez mieux que moi le chemin de son cœur, ajouta-t-il en riant ; il me répond toujours par quelques frais nécessaires dans l'une de ces métairies qui coûtent plus qu'elles ne rapportent, mais vous êtes la maîtresse et vous pouvez exiger la somme dont vous avez besoin, les granges attendront quelques mois.

— Que vous faut-il d'argent ? demanda Catherine qui n'ignorait pas la nécessité de l'ordre et de l'économie dans l'administration d'une grande terre plus étendue que productive, et, comme son mari répondait :

— Cinq mille francs au moins pour les chevaux, sans compter leur transport jusqu'ici, mon voyage et celui de Manuel ; je ne pourrais pas ramener les chevaux sans son secours :

— Ah ! Manuel vous accompagnera ? demanda Cathe-

rine à laquelle les révélations arrivaient peu à peu avec une netteté qui prouvait, dans l'esprit de son mari, la longue préméditation d'un projet d'absence.

"Il ne pouvait pas savoir que les chevaux s'emporteraient et qu'on serait obligé de les abattre, pensait-elle: mais, si cette raison-là lui avait manqué, il aurait imaginé un autre prétexte. Quand on veut se promener, le temps est toujours bon." M. de Vireleu répondit en riant:

— Vous ne serez pas désolée de son départ, n'est-ce pas? non plus que tous les Gascons de la maison? Il est le serviteur particulier de *Monsieur le mari*, et cela suffit pour en faire la bête noire de tous les gens de Madame!

— Il y a bien quelques autres petites raisons, dit Catherine avec calme et d'un air indifférent; mais elle n'insista pas et elle laissa à son mari le soin de faire appeler Rigal, l'homme d'affaires, vieux serviteur de la famille, auquel il arrivait de refuser de l'argent à Catherine elle-même, quand l'achat d'une paire de bœufs entrait en balance avec les fantaisies ou les besoins de l'Abbaye.

Cette fois, Rigal se trouvait de bonne humeur; il avait vendu plus cher qu'il ne comptait le blé qui restait dans les greniers des métairies et il était fier de l'entêtement qui lui avait fait retarder cette vente contre l'avis de M. de Lassalle:

— Le blé montera, avait-il dit; quand les gens pressés auront écoulé le leur, il n'y aura plus encombrement sur le marché; grâce à Dieu et à tous les saints, on n'a jamais été obligé sur les terres de l'Abbaye de manger son blé en herbe!

Le brave homme d'affaires était arrivé, les poches bourrées de petits billets de banque et un gros sac d'écus sous le bras; car il avait bien deviné le but de l'appel de M. de Vireleu; mais il resta confondu lorsque Cathe-

rine lui annonça gravement qu'il ne s'agissait pas de tous ces petits chiffons de papier-là, ni même de ces grosses pièces de cinq francs, mais qu'il lui fallait sept mille francs, en beaux louis bien sonnants, pour le
5 voyage et les dépenses de M. de Vireleu qui s'en allait en Russie pour acheter des chevaux.

Rigal avait passé par la cuisine en arrivant; il était tard, il avait déjà bien marché de métairie en métairie avant d'être appelé à Callac, et il avait soif; pendant
10 qu'il buvait un verre de piquette, et qu'il mangeait un croûton de pain, Antoine lui avait raconté la fin tragique des pauvres chevaux et l'idée de Monsieur le mari qui allait courir le monde en recherche de deux chevaux qui casseraient le cou à Madame, quand ils seraient
15 attelés à la voiture. "S'il pouvait rester lui-même là-bas, avec ses chevaux et s'y faire casser lui-même le cou avant de revenir!" murmura Rigal qui avait conçu une véritable horreur pour Pierre; il dilapidait les revenus de la maîtresse qu'il aimait comme son enfant.

20 Antoine fit le signe de la croix avec une grimace d'effroi, mais, au fond du cœur, il pensait comme Rigal: "Madame serait plus heureuse toute seule!" M. de Vireleu avait réussi à s'aliéner tous ceux auxquels Catherine était chère.

25 L'homme d'affaires était donc bien instruit des projets de M. de Vireleu; mais il joua l'étonnement et la stupeur avec une vérité comique qui trompa Catherine, toute versée qu'elle fût dans les ruses des paysans, au milieu desquels elle avait été élevée.

30 — Sept mille francs! s'écria Rigal; Madame a-t-elle perdu la tête ou croit-elle que les louis de vingt francs poussent sur les arbres cette année à la place des pruneaux que nous n'avons pas? Je pensais qu'avec un millier de francs, on pourrait acheter toutes les
35 petites choses dont Madame aura besoin, et voilà qu'il

faut des chevaux maintenant! Qu'est-ce que Madame a donc fait des deux beaux gris que j'avais été chercher aussi loin que Bordeaux?

Catherine rougit en baissant les yeux un moment devant le regard interrogateur de son vieux serviteur: 5

— Les gris sont morts, Rigal, dit-elle brièvement, et M. de Vireleu veut les remplacer en Russie. . . .

— Et il faut sept mille francs pour ça? continua l'homme d'affaires en baissant la voix:—Je ne dis pas qu'en prenant tout ce qu'il y a à la banque, jusqu'au 10 dernier sou, et ce que M. Thomine, le notaire, a encore à vous sur les derniers baux, on ne pourrait peut-être pas trouver cet argent-là; mais je vous acheterais deux bons chevaux beaux et solides pour trois mille francs les deux à la première foire, et, en attendant, madame de 15 Lassalle promènerait bien Madame dans sa calèche, trop contente de l'avoir tous les jours près d'elle.

Catherine s'était relevée sur son coude; maintenant elle regardait Rigal bien en face:

— Tout cela peut être vrai, Rigal, dit-elle avec un 20 accent d'autorité; mais M. de Vireleu veut partir pour acheter lui-même ses chevaux et il est bien le maître de faire chez lui ce qui lui convient, comme moi de prendre à la banque et chez le notaire l'argent dont il a besoin pour son voyage; je compte que les sept mille francs que 25 je vous ai demandés seront ici mercredi, puisque nous sommes aujourd'hui au lundi et puis,—ajouta-t-elle en souriant un peu tristement,—soyez tranquille, mon bon Rigal, pendant que je serai toute seule à l'Abbaye, nous ne dépenserons pas grand'chose, et nous remettronsde 30 l'argent à la banque; d'ailleurs, vous aurez bientôt à toucher toute une somme dans le Tarn; là il y a encore des fermiers qui payent, ils ne sont pas ruinés par le philloxera!

Rigal haussa les épaules. 35

— Ils n'ont tout de même pas grand'chose dans leur bourse, et le blé ne se vend pas plus cher que par ici, marmotta-t-il; mais il se dit tout bas: "Qui est-ce qui aurait pensé qu'elle irait se souvenir des fermes du Tarn? C'est bien là-dessus que je compte pour refaire le magot; mais sept mille francs pour deux chevaux! Faut-il être fou!"

Pierre de Vireleu avait laissé le champ libre à l'entrevue de sa femme avec l'homme d'affaires; il avait pris à pied le chemin de Lassalle, ce qui était tellement contre ses habitudes, que la route lui parut interminable. Il savait bien que Catherine lui procurerait l'argent dont il avait besoin; il comptait beaucoup sur l'amour et sur l'admiration aveugle de sa femme; mais instinctivement il comptait plus encore sur sa loyauté et sur sa fidélité inébranlable. "En voilà une qui ne me trompera jamais, pensait-il, elle se ferait couper en morceaux avant de détourner seulement une pensée de ce qu'elle regarde comme son devoir, et heureusement madame de Lassalle l'a élevée dans l'idée que l'obéissance à son mari est un devoir; il n'y a rien de tel que de prendre une femme dans un bon ménage. Mais que cette plaine est longue et poudreuse! J'espère bien que je ne rencontrerai personne. On ne comprendrait pas ce que je fais par les chemins, à pied et tout seul!"

M. de Lassalle était précisément dans le jardin de son joli petit château comme son gendre en approchait. La maison de Lassalle était bâtie non loin de la route, au milieu d'un beau bouquet de platanes, plus vieux que le château; autour de la demeure se déroulaient des champs couverts encore de leurs riches récoltes, et par-ci par-là, à l'horizon, des groupes de cyprès qui indiquaient les tombes des protestants morts naguère, dans le temps des discordes religieuses, lorsque la sépulture ne leur était pas accordée dans les cimetières; peu à peu, à

mesure que la liberté et la tolérance avaient triomphé dans le pays, les descendants des familles protestantes avaient marqué les tombes par des arbres funéraires au lieu de les dissimuler soigneusement comme jadis; la famille de M. de Lassalle avait été longtemps protestante, et il prenait grand soin des sépultures qui se cachaient encore dans plus d'un *chai* de sa propriété.

Pierre de Vireleu avait perdu le goût des plaisirs simples et purs de la campagne et de la vie rurale; mais, en jetant les yeux autour de lui sur la plaine, verdoyante ou dorée, suivant les récoltes qui couvraient la terre, sous les rayons du soleil qui descendait à l'horizon, il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration pour la beauté naturelle et paisible de la nature cultivée et guidée par la main de l'homme. "Je ne m'étonne vraiment pas que M. de Lassalle aime son château, pensait-il, c'est plus gai que l'Abbaye avec ses vieux murs et ses cloîtres sombres; cette eau qui coule toujours sous nos yeux me donnerait le spleen, si je ne l'avais pas déjà; quand nous hériterons de Lassalle, je persuaderai à Catherine de passer ici la plus grande partie de l'année. Ah! mais il y a ce testament de notre vieux cousin, six mois au moins à l'Abbaye de Callac, sans quoi la propriété passe à d'autres; à notre cousine de Gaillac, je crois; non, non, Lassalle ne vaudrait pas cela. Nous nous amuserons à Paris pendant la moitié de l'année, et nous viendrons économiser à l'Abbaye.

Ainsi rêvant à des pensées plus saines dans leur égoïsme que celles qui traversaient parfois son esprit, puisqu'elles étaient unies au souvenir de sa femme, Pierre de Vireleu était arrivé en vue de Lassalle dont le maître qui l'avait aperçu de loin l'attendait à la grille.

L'étonnement qui se lisait dans les yeux de M. de Lassalle fit rire son gendre.

— Vous ne comprenez pas pourquoi je piétine sur

la route dans la poussière et sous l'infernal soleil de ce pays-ci? cria-t-il de loin; nous avons eu une catastrophe domestique qui a coûté la vie à nos deux chevaux, et je viens vous dire que, pour les remplacer à mon gré, il
5 faut que j'aille chercher moi-même notre attelage en Russie, à Pétersbourg ou à Moscou; je pars après-demain ou jeudi, quand Rigal aura daigné m'apporter l'argent qu'il couve comme une poule ses œufs.

M. de Lassalle était bon et facile à vivre, mais il lui
10 arrivait parfois de se mettre en colère, et, lorsqu'il était emporté par sa violence méridionale, sa femme seule parvenait à l'apaiser. Depuis quelque temps déjà, son gendre avait acquis le privilège de l'irriter souvent; il était trop clairvoyant pour se faire illusion que sa fille
15 était aimée et heureuse comme il l'avait espéré, et les façons cavalières de Pierre de Vireleu blessaient et choquaient M. de Lassalle, élevé dans les notions anciennes du respect et de la déférence dues aux parents. Il fit deux pas en avant et s'arrêta en face de son
20 gendre.

— En Russie! répéta-t-il, pour des chevaux? Il n'y en a pas en France qui soient dignes de vous traîner?

— Il n'y en a pas beaucoup qui soient dignes de traîner Catherine, repartit Pierre, qui s'amusait de
25 l'impatience évidente de son beau-père;—il avait prévu les difficultés que soulèverait sa résolution; mais il comptait sur la fermeté de sa volonté comme sur la loyauté de Catherine, et il reprit:—j'ai la fantaisie de choisir moi-même son attelage; je n'ai jamais eu de goût pour
30 les deux rosses auxquelles j'ai été obligé de brûler la cervelle ce matin!

C'en était trop! Comme presque tous les propriétaires vivant habituellement à la campagne, M. de Lassalle avait des prétentions à bien se connaître en chevaux;
35 il avait apporté le plus grand soin à l'acquisition de

ceux qu'il destinait à sa fille et les avait payés plus cher qu'il ne lui était jamais arrivé auparavant. Entendre traiter de *rosses* un attelage qu'il avait souvent admiré à la victoria de Catherine, avec un complaisant retour sur l'habileté qui avait présidé à leur choix et apprendre en même temps que ces deux bons chevaux étaient morts, sans doute déjà portés à la voirie, aurait suffi pour exciter la colère d'un homme plus patient que M. de Lassalle; l'annonce d'un voyage ruineux, d'une fantaisie bizarre, entraînant l'isolement de Catherine et les commérages de tout le pays, mirent tout à coup le comble à la mesure; et, devenant pâle d'abord, puis cramoisi de colère, il s'emporta avec tant de violence et des injures si directes à l'endroit de son gendre, que M. de Vireleu, plus froid par tempérament et par habitude du monde, se contentait de hausser les épaules, sans essayer de répondre, lorsque madame de Lassalle arriva au bruit de la voix de son mari qui marchait de long en large dans les allées du jardin à l'ombre des platanes, tandis que tous les jardiniers, les vignerons, les domestiques de la maison, curieusement groupés dans un coin près des écuries, assistaient de loin à cette scène, qu'ils ne comprenaient pas complètement parce qu'ils n'avaient pas entendu les premières communications de M. de Vireleu, celles qui avaient excité la colère de leur maître, mais qui devinaient cependant assez de choses pour partager dans une certaine mesure l'indignation de M. de Lassalle! "Il dépense tout l'argent de l'Abbaye, des mille et des cents, et il ne rend même pas la petite maîtresse heureuse!" disaient entre eux les paysans, parmi lesquels Pierre n'était pas populaire. "Quand il passe à côté des gens, il ne les regarde pas plus que la boue de ses souliers!" disaient tous les métayers de l'Abbaye; ceux de Lassalle n'avaient jamais vu M. de Vireleu, sauf le jour de son mariage

à l'église; mais ils le détestaient de confiance. "Pourquoi notre demoiselle a-t-elle eu en tête d'épouser ce Parisien?" se disaient-ils souvent.

Madame de Lassalle interrogeait son gendre du regard, mais Pierre était irrité à sa manière; il se sentait offensé et maltraité; M. de Lassalle n'avait pas pris le temps d'écouter ses raisons avant de s'emporter comme une soupe au lait et de l'accabler d'injures comme un charretier; il se tourna vers madame de Lassalle.

— Pour l'honneur de la maison, Madame, faites rentrer cet énergumène dont tous les gens écoutent les invectives! dit-il d'un ton sec et froid qui blessa profondément madame de Lassalle: elle s'avança cependant jusqu'à son mari.

— Venez avec moi, Gaston, dit-elle tout bas, de cette voix qui à travers leur longue vie conjugale avait toujours séduit et pénétré M. de Lassalle et qu'il avait suivie dans la voie de la raison et du bonheur.

Encore cette fois, elle atteignit son cœur au milieu des emportements de sa colère; il se détourna, prenant le bras de madame de Lassalle pour rentrer dans la maison, mais il jetait encore sur son gendre des regards furieux et serrait les poings sans parler. Madame de Lassalle grillait de curiosité comme d'impatience; elle aurait voulu savoir la cause de l'emportement de son mari, entendre l'histoire des lèvres des deux interlocuteurs; mais elle sentait que la colère de M. de Lassalle se calmerait plus facilement et plus vite en l'absence de M. de Vireleu.

— Revenez demain, voulez-vous, Pierre? dit-elle en se retournant vers son gendre et tout en entraînant son mari; mais M. de Vireleu avait déjà tourné sur ses talons et il sortait du jardin.

La voix de sa belle-mère parvint cependant à ses oreilles, mais il se garda de lui répondre: "Une scène

de ce genre me suffit, pensait-il, et je n'ai pas besoin des leçons de madame de Lassalle non plus que des injures de son mari; Catherine doit avoir fini avec Rigal à l'heure qu'il est, et je partirai sans remettre le pied à Lassalle! 5

IV.

PRÉCAUTIONS.

Fort contre le gré de Rigal, Catherine avait retenu les douze ou quinze cents francs que l'homme d'affaires avait apportés dans ses poches et qu'il avait bien l'intention de faire entrer en ligne de compte dans les sept mille franc exigés pour le voyage.

— Je garde cela pour mon ménage, Rigal, avait-elle dit; tout économe que je vous promette d'être, on ne peut cependant pas jeûner à l'Abbaye pendant tout le temps de l'absence de M. de Vireleu.

L'homme d'affaires avait dressé l'oreille à ce mot:— Monsieur le mari sera-t-il bien longtemps dans son voyage? demanda-t-il vivement; mais Catherine ne prenait pas dans sa confidence ses meilleurs et ses plus anciens serviteurs et, malgré la conviction qui se faisait à chaque instant plus nettement jour dans son esprit que Pierre prolongerait son excursion le plus longtemps qu'il lui serait possible, elle répondit à Rigal d'un petit ton froid qui lui ferma la bouche:

— Je ne sais pas combien de temps il lui faudra pour trouver les fameux trotteurs, mais ce ne sera pas en tout cas assez rapide pour que je puisse me passer d'argent en son absence, et la bourse du ménage est vide.

Rigal pensait en lui-même que, du temps où madame de Lassalle gouvernait la maison, les mois de ménage n'étaient pas si lourds, mais les parents n'étaient sans doute pas si difficiles que les enfants, et on disait à la

cuisine que Monsieur le Mari ne buvait jamais que du vin de Champagne et ne trouvait pas les pâtés de foie gras de la cuisinière assez bons pour lui; il les faisait venir de Périgueux avec des truffes grosses comme le poing qu'il fallait lui préparer sur ses recettes particulières. Si c'était seulement les jours de gala pour donner à dîner aux messieurs et aux dames du pays comme on faisait autrefois tous les mois de septembre, Philomèle aurait trouvé la chose toute simple, et elle aurait pâli huit jours d'avance sur ses fourneaux plutôt que de ne pas faire honneur à ses maîtres par un repas exquis; mais, tous les jours, faire bombance, jeter l'argent par les fenêtres pour faire venir la mangeaille de loin, quand il y avait sur la propriété tant de redevances qui permettaient d'entretenir la maison presque sans frais! Les poulets, les œufs, les légumes nouveaux, le gibier dans la saison, les truffes et les foies d'oie étaient apportés par les métayers en si grande abondance que le ménage pouvait marcher quelquefois pendant de longues semaines presque sans dépense! M. de Vireleu avait bien voulu persuader aux paysans de vendre leurs denrées au marché de Callac et de lui remettre l'argent au lieu d'apporter leurs redevances en nature; mais l'habitude n'était pas prise, et les métayers se disaient d'ailleurs que M. le Mari pourrait bien ne pas les croire lorsqu'ils déclareraient le prix reçu de leurs petits poulets ou de leurs truffes chargées de terre, tandis que mademoiselle Philomèle savait tirer parti de tout ce qu'on lui apportait pour la table de Madame sans se plaindre si les volailles étaient parfois un peu maigres ou les œufs petits. C'était le projet de Catherine dans ses grandes perspectives d'économie, de remettre la maison sur l'ancien pied, et de n'avoir plus grand'chose à faire avec les marchands de la ville. "J'aurai assez de ce sac d'écus pour suffire à la dépense de la maison pendant l'absence de Pierre, pensait-elle, et

tous les fermages du Tarn retourneront à la banque; personne dans le pays n'a jamais eu autant d'argent en réserve chez le banquier et chez le notaire que mon cousin de Vireleu, à ce que mon père m'a dit bien des fois."

Dans son mélange de rêverie naïve et de sagesse pratique, Catherine avait, comme de coutume, compté sans son hôte. M. de Vireleu était rentré à l'Abbaye de très mauvaise humeur, mais bien résolu à ne pas parler à sa femme de la rebuffade qu'il avait essuyée à Lassalle. "Son père a tant d'influence sur elle, pensait-il, qu'elle serait capable de rétracter son consentement à mon départ, si elle savait que M. de Lassalle n'a seulement pas pu m'écouter de sang-froid, et je ne puis cependant pas m'en aller sans argent; avec ces malheureux mariages sous le régime dotal, un homme ne peut pas disposer à son gré de la fortune de sa femme; si j'avais su—et j'aurais dû le savoir puisque le contrat de mon père et de ma mère était tout pareil au mien—je ne me serais jamais marié dans ce pays-ci!"

Catherine riait amèrement lorsqu'elle entendait son mari déblatérer contre le régime dotal comme cela lui arrivait souvent; elle savait par expérience que cette prudence paternelle qui avait dirigé M. de Lassalle dans les arrangements du mariage de sa fille n'empêchait pas le train de leur maison de dépasser de beaucoup la mesure raisonnable pour leur fortune, et, sans avoir jamais été initiée aux ressources personnelles dont pouvait disposer son mari, elle était bien assurée en secret que ses revenus seuls suffisaient à toutes les dépenses et devraient bientôt faire défaut, si M. de Vireleu en conservait, selon son droit, l'administration absolue; elle n'avait cependant pas hésité à promettre la grosse somme que réclamait M. de Vireleu pour son voyage. "Ce sera une économie toute claire, pensait-elle, s'il reste seulement quatre ou cinq mois absent, nous vivrons de coquilles de noix

pendant ce temps-là, je n'ai pas de chevaux, je n'ai donc pas besoin de cocher. Pierre se chargera des dépenses de Manuel, et Antoine, Angèle, Philomèle et moi, nous serons trop contents de retourner à notre vie d'autrefois; comme nous allons nous régaler de ceps à la bordelaise! Pierre ne peut pas les souffrir!"

M. de Vireleu avait commencé ses préparatifs de départ dès qu'il avait été assuré que Rigal apporterait le surlendemain la somme demandée:

— Je ne lui ai jamais vu faire défaut à un engagement, avait dit Catherine, et, d'ailleurs, il n'a pas besoin d'aller loin pour chercher l'argent dont vous avez besoin, mon ami, il y a tout autant que cela chez le banquier et chez le notaire.

M. de Vireleu regrettait amèrement de n'avoir pas porté plus haut ses exigences.

Il avait ouvert le petit bureau de Catherine. Dans le premier élan de sa franche confiance, la jeune femme avait fait fabriquer une seconde clef du petit meuble de bois rose qui renfermait tous ses trésors de jeune fille:

— Je n'aurai jamais un secret pour vous, Pierre; avait-elle dit, et je veux que vous puissiez toujours ouvrir vous-même tous mes tiroirs. M. de Vireleu s'était dit ce matin-là, qu'il ajouterait quelques-uns des bijoux de sa femme à la somme qu'il devait emporter avec lui.

— Elle ne mettra pas ses diamants en mon absence, pensa-t-il, elle est fatiguée et souffrante, et puis je la connais, elle s'enfermera à l'Abbaye comme une veuve pendant que je serai parti, et il n'y a pas de mal d'avoir une poire pour la soif dans sa poche; je ferai peut-être un tour à Monaco à l'aller ou au retour.

Tout au-devant du secrétaire mignon dont aucun des tiroirs n'eut pu le contenir, le gros sac d'écus apporté par Rigal était déposé au milieu des gants et des rubans de la jeune femme qui n'avait pas encore eu le temps de se

servir de la plus grande partie des élégances de sa toilette. Pierre souleva le sac et le pesa dans sa main. "Il y a là au moins sept à huit cents francs, pensa-t-il; Catherine n'a pas besoin de tout cet argent-là et c'est quelquefois commode d'avoir de la monnaie en route; d'ailleurs, ce sera une bonne affaire pour elle, l'argent français fait prime partout." Et, dénouant prestement le sac, attaché avec un bout de chiffon d'une vieille robe de madame Rigal, M. de Vireleu compta sans bruit cinq piles de cent francs chacune et les versant dans la valise entr'ouverte qu'il avait posée à côté du bureau:

"Ce sera un peu plus lourd à porter pour Manuel, se dit-il en riant, mais le coquin est devenu paresseux à force de s'ennuyer; nous allons reprendre nos courses d'autrefois et, s'il maigrit un peu, ce sera tant mieux: il ressemble à un chanoine des vieux tableaux de Séville: va maintenant pour les diamants; je laisse les perles de madame de Lassalle: s'il leur arrivait malheur par les chemins, toute la famille serait en émoi, tandis que j'ai donné moi-même les diamants, personne n'en saura rien, pas même Catherine, je parie; je les emprunte comme un viatique,voilà tout; je n'ai pas besoin des écrins."

Et refermant soigneusement les boîtes l'une après l'autre, Pierre de Vireleu entassa les brillantes parures dans la poche secrète de son sac de voyage. "Manuel m'est dévoué, pensait-il; il est honnête à ce que je crois, mais il ne faut pas tenter les honnêtes gens eux-mêmes et mettre la fortune à leur portée; s'il voyait seulement étinceler cette rivière, la tête lui tournerait et il serait capable de mettre du chemin entre lui et moi."

Catherine était restée sur son canapé à l'ombre du vieux cloître selon son habitude, à la fin de la journée; il lui arrivait souvent d'y faire dresser la table du dîner, afin d'échapper à la chaleur des appartements: mais elle ne se couchait jamais sans rentrer dans son cabinet pour

jeter un dernier coup d'œil sur le cours paisible du Lot et sur le paysage enchanteur qui s'étendait aux pieds de la tour de Louis XI; elle aurait cru manquer à tous ses devoirs si son dernier regard au monde extérieur ne s'était pas fixé sur le panorama grandiose qui avait charmé son enfance et sa jeunesse. Elle s'était donc arrêtée dans son cabinet pour contempler un moment le fleuve dont la chute étincelait aux derniers rayons du soleil couchant, et au même moment, elle entendit marcher au-dessus de sa tête dans sa chambre. "Qu'est-ce que Pierre peut chercher chez moi? pensa-t-elle; je ne croyais pas qu'il fît déjà ses malles, il ne trouve jamais rien; il faut que j'aille l'aider;" et, pensant ainsi, elle se dirigea vers le vieil escalier aux larges marches basses et commodes dont les bords usés par l'âge portaient les traces des pas de longues générations. C'était un des plaisirs de la jeune femme dans cette antique demeure qu'elle habitait depuis sa naissance, de se représenter la vie de ceux qui l'avaient précédée sous son toit. Tous avaient appartenu à sa race, tous sans doute avaient aimé la vieille Abbaye comme elle l'aimait. Naguère, dans la joyeuse ignorance de son imagination de jeune fille, Catherine avait rêvé toutes les châtelaines de Callac heureuses, jeunes et brillantes; elle commençait à les entrevoir tristes et seules, déçues dans leurs espérances et portant courageusement un fardeau bien lourd pour des épaules de femme; elle se rappelait les histoires qu'Angèle lui racontait autrefois, presque toutes mélancoliques comme le sont les légendes de famille et elle se disait: "Pourquoi serais-je plus heureuse que les autres? On a bien souvent pleuré à l'Abbaye, et bien des cœurs y ont été froissés sans le laisser paraître; je ne pleure pas, mais je souffre tout de même, et je commence à comprendre qu'on peut souffrir bien davantage encore."

Catherine était raisonnable, et elle avait l'esprit équi-

table et bien fait ; mais elle était jeune et son sang méridional bouillait dans ses veines lorsqu'elle pensait à la dame de Vireleu que son mari avait traînée par les cheveux à travers la chambre pour l'obliger à consentir
5 au mariage de sa fille avec un sien compagnon de débauches ; à la mère protestante qui avait vu ses filles lui être enlevées les unes après les autres pour être renfermées dans un couvent, afin de laisser toute la fortune au fils catholique, et elle se disait : "Après tout, Pierre ne
10 se conduirait pas ainsi, il m'aime encore, et, quand je me porterai bien, quand je pourrai sortir avec lui, il ne s'ennuiera plus comme il a fait ces temps-ci ; nous voyagerons s'il veut, nous irons, à ce Paris qu'il aime tant. Je suis bien aise qu'il aille en Russie, il se meurt d'en-
15 nui ici, j'en suis bien sûre ; il ne reviendra guère avant le mois de mai ; il va courir en traîneau et il dansera à Pétersbourg pendant que nous ferons tous les jours la même chose ici ; cela vaudra mieux pour lui, et peut-être pour moi, ajouta-t-elle en elle-même et comme si elle se
20 disait en secret ; il me porte sur les nerfs lorsqu'il entre et qu'il sort dix fois dans une heure comme une âme en peine ; il ne sait que faire ici !"

La jeune femme avait monté lentement, s'arrêtant à chaque marche, et elle avait mis la main sur le loquet de
25 la porte, ouvrant doucement la portière dont le goût de M. de Vireleu avait couvert toutes les ouvertures, au grand étonnement des habitants de la petite ville moins effrayés des courants d'air que n'était le Parisien, lorsqu'elle s'arrêta avec étonnement. Son mari refermait au
30 moment même le bureau qu'il avait ouvert et pillé. La pensée l'avait frappé tout à coup d'une vieille bague de saphir d'un grand prix qui avait naguère appartenu à sa mère et qu'il avait donnée à Catherine dans les premiers temps de leur mariage : "Elle ne la porte jamais,"
35 avait-il réfléchi, "et ce sera facile à emporter." Il

venait de glisser la bague dans la poche de son gilet lorsque sa femme entra de son pas un peu languissant et sans bruit.

— Qu'est-ce que vous cherchez, Pierre? demanda-t-elle, fort étonnée du tressaillement subit de son mari en entendant sa voix; les choses dont vous pouvez avoir besoin pour votre voyage ne sont pas là.

Et, comme M. de Vireleu ne répondait pas, troublé pour une fois au point de ne pas trouver au bout de sa langue un mensonge tout prêt pour expliquer ses recherches dans le secrétaire de sa femme, Catherine s'avança vers le bureau d'où la précipitation de M. de Vireleu avait laissé passer le petit bout du ruban qui attachait le sac; Catherine ouvrit le bureau afin de rétablir l'ordre; mais, du premier coup d'œil, elle s'aperçut que le sac d'argent apporté ce matin même par Rigal avait été dénoué et le pesant silencieusement dans sa main, elle comprit que son mari avait vidé à moitié, pour le moins, le petit trésor sur lequel elle comptait.

— Vous serez obligé de me laisser quelque chose sur l'argent que Rigal vous apportera mercredi, Pierre, dit-elle tranquillement; car j'avais jeté mon dévolu sur ces grosses pièces de cinq francs pour entretenir la maison en votre absence, et il me semble qu'elles ont singulièrement diminué.

M. de Vireleu avait retrouvé son aplomb.

— Il faut avoir de la monnaie en voyage, dit-il en riant; vous ne manquerez de rien ici, Catherine; vous restez près de la poule aux œufs d'or, moi, je m'en vais au loin, et si je vous écrivais pour demander de l'argent, l'envoi des lettres chargées est contraire aux principes de Rigal, il s'accommoderait fort bien de me sentir à sec dans un pays étranger; mais je ne suis pas du même avis, aussi je prends mes précautions; c'est cinq cents francs de plus que vous pourrez inscrire à mon credit,

puisque vous tenez vos comptes comme un vrai tabellion!

Catherine rougit d'impatience.

— Mon père m'a toujours appris que c'était un devoir pour une femme qui avait quelque fortune personnelle de savoir exactement où elle en était de ses affaires, dit-elle vivement; d'ailleurs, vous ne tenez jamais un compte, il faut bien que quelqu'un ait de l'ordre dans la maison.

M. de Vireleu avait pris en main sa valise qu'il emportait dans la chambre voisine:

— Je sais de reste que vous êtes parfaite et que votre éducation est un modèle, ma chère, dit-il d'un ton si railleur que Catherine eut bien de la peine à retenir une réponse piquante.

"Je ne suis pas parfaite, certes non, pensait-elle, mais je connais cependant le bien et le mal, et il n'a pas l'air de les distinguer toujours l'un de l'autre!"

M. de Vireleu rouvrit la porte.

—Je vais au cercle annoncer mon départ aux joueurs d'écarté qui comptent en général pour leur partie sur mes talents. Callac se consolera de mon départ; mais, au cercle, on sera au désespoir. Jeudi matin, je prendrai le premier train, si Rigal est exact comme vous le dites.

Catherine fit un signe de tête sans répondre.

— Ah! vous boudez encore! Eh bien, bonsoir! cria M. de Vireleu, en laissant retomber la portière.

Sa femme entendit ses pas retentir sur les marches de l'escalier et, pour cette fois, ses yeux se remplirent de larmes: "Quelle horreur! pensait-elle, je ne suis pas fâchée de le voir partir!"

V.

SEULE!

PIERRE était parti, et décidément, sans le dire à sa femme, il avait résolu de se retremper un peu dans la vie civilisée, à Paris et à Monaco, avant de prendre le chemin d'un pays de sauvages comme la Russie. "Cependant ceux-là seront au moins amusants et originaux, pensait-il, et d'ailleurs mes amis de Pétersbourg me donneront occasion de me divertir; j'imagine que je ne serai pas obligé d'aller au fond des déserts pour trouver les trotteurs; mais point n'est besoin que Catherine se tourmente de me savoir en si mauvais lieu que Paris et Monte-Carlo; je lui dirai d'adresser ses lettres à l'ambassade de France à Pétersbourg; si elles m'attendent un peu, ce sera tant pis; les maris ne sont jamais de bons correspondants."

Catherine avait écrit à Pétersbourg; mais M. de Vireleu s'était trompé en pensant que son séjour à Paris, tout court qu'il devait être, serait ignoré de sa femme; dès le premier soir, dans la salle de spectacle où il se retrouvait avec délices, il avait aperçu à l'orchestre, assis à deux fauteuils plus loin que lui, un jeune cousin de Catherine, Roger de Gaillac, qui venait sans doute pour la première fois en ce lieu, et qui semblait absorbé par la pièce. Pierre ne l'était pas tant que lui et il avait éprouvé un sentiment de contrariété si vif à la vue de cet innocent provincial qui trahirait infailliblement son incognito à Callac, qu'il se leva bientôt de sa place pour aller se perdre dans la foule du parterre; mais l'acte était fini,

l'attention de M. de Gaillac n'était plus concentrée sur la scène, il se retournait précisément pour considérer l'assistance au moment où M. de Vireleu passait à côté de lui.

Le premier mouvement du jeune homme fut de tendre
5 la main à son parent; mais Pierre détourna la tête, ne semblant pas le reconnaître, Roger était jeune et timide; "Pierre n'a pas l'idée que je puisse être ici, pensa-t-il, et il ne m'a pas aperçu." Il laissa donc passer M. de Vireleu sans rien dire, mais, dans la lettre qu'il écrivit le
10 lendemain à sa mère, il disait: "Si vous allez voir ma cousine Catherine à l'Abbaye, donnez-lui des nouvelles de son mari que j'ai rencontré hier soir aux Français; il ne m'a pas reconnu, il ne savait pas que je fusse à Paris et encore moins au spectacle, mais il avait bien
15 bonne mine et, s'il regardait la salle plus que moi et moins la scène, c'est qu'il a plus que moi l'habitude du spectacle et s'en amuse moins; j'aurais donné quelque de bon pour vous avoir ici avec moi hier au soir au *Monde où l'on s'ennuie*, vous ne vous seriez pas ennuyée
20 du tout."

Madame de Gaillac souriait en repliant la lettre de son fils: "Je ne me vois pas au spectacle, même avec Roger, pensait-elle; le pauvre garçon oublie que je n'ai pas quitté ma maison, même pour une nuit, depuis le
25 jour terrible où l'on m'a rapporté son père mourant après que j'avais vu rentrer son cheval, en sueur et en fureur, sans cavalier; il me semble toujours que j'entends ce galop désordonné quand Roger sort à cheval!"

La veuve, mère d'un fils unique, poursuivait le cours
30 de ses souvenirs, doux ou déchirants, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup dans sa rêverie, en sentant entre ses doigts maintenant mouillés de larmes la lettre de ce fils chéri qu'elle n'avait pas laissée échapper. "Je ne crois pas du tout que Catherine se doute que son mari soit encore à
35 Paris, se dit-elle en réfléchissant; hier, à Lassalle, je

l'entendais faire le compte du jour où il arrivera à Pétersbourg, et dire que sa lettre l'accompagnerait peut-être par le même train ; elle n'avait pas compté sur les stations au spectacle, et je ne sais pas si elle sera ravie de sentir que son mari s'attarde ainsi dès le début. Ah! quelle folie ont fait mes bons cousins de Lassalle en donnant leur fille à ce Parisien, parce qu'il avait plus de brillant que nos fils qui n'ont presque pas quitté leur province! Ils ne sont pas inquiétés de savoir comment il avait passé son temps depuis le collège, il ne revenait pas ici depuis la mort de sa mère ; personne ne le connaissait ; ils l'ont cru riche, ils le savaient bien né et le voyaient aimable et séduisant ; la pauvre petite en avait la tête perdue, elle sur laquelle je comptais pour Roger quand il aurait atteint l'âge de se mettre en ménage. Ah! si elle savait quel trésor elle a laissé échapper! C'est égal, je m'en vais à l'Abbaye, il faut qu'on sache au moins sur quoi on peut compter avec ce beau Monsieur!" Et la vicomtesse de Gaillac sonna sa femme de chambre, et demanda ses chevaux ; elle ne sortait pas d'ordinaire de son château solitaire plus d'une fois par semaine, partageant son temps entre des exercices de dévotion, la visite des pauvres, et des écoles avec le travail à l'aiguille ; des flots de tapisserie superbes paraient peu à peu tous les vieux meubles du château ; la promenade hebdomadaire avait été faite la veille, dans une visite à Lassalle; le cocher n'avait pas compté sur la fantaisie bizarre de sa maîtresse ; la voiture n'était pas lavée, les harnais n'étaient pas astiqués, et les domestiques étaient descendus au bourg qui s'étendait sur le bord de la rivière. Force fut donc à madame de Gaillac de renoncer à son projet de ce jour-là. Le lendemain, elle avait la migraine ; mais, lorsqu'elle reçut le troisième jour une nouvelle lettre de Roger, elle résolut, morte ou vivante, d'atteindre enfin l'Abbaye pour mettre Catherine au courant des interminables retards de son

mari. Roger l'avait rencontré de nouveau en se présentant chez le bijoutier où il apportait une ancienne bague que madame de Gaillac avait coutume de porter et qui avait besoin d'être réparée. "Mon cousin Pierre était là au moment où je suis entré, écrivait le jeune homme à sa mère; et le comptoir était couvert des plus beaux diamants; je suppose qu'il voulait envoyer quelque souvenir à ma cousine Catherine; mais, si je n'avais pas été sûr que les bijoux de celle-ci ne peuvent pas encore être en réparation, j'aurais juré que la rivière de diamants aux trois pendants que le marchand examinait quand je suis entré, était précisément celle que Catherine avait reçu dans sa corbeille; je me souviens que Pierre disait qu'elle avait été montée sur ses dessins avec les diamants de ma cousine de Vireleu."

"Qui sait? pensa madame de Gaillac, les diamants ne tiennent pas longtemps dans les mains des dissipateurs, je voudrais voir les écrins de Catherine!" Mais elle ne s'arrêta pas à cette pensée qu'elle ne trouvait pas charitable, et elle monta dans sa voiture, décidée à ne parler à la jeune femme que de la première rencontre des deux cousins.

Mais Catherine semblait si peu troublée de la nouvelle, elle persistait si obstinément à répéter que son mari avait sans doute eu quelques embarras de passeport, quelque difficulté à se procurer le manteau de fourrures dont il avait besoin pour affronter le froid du voyage, que l'impatience gagna la vicomtesse:

— Voilà bien comme sont les jeunes femmes qui veulent toujours tout savoir! s'écria-t-elle; je ne dis pas que tout cela ne puisse pas être vrai, mais tu n'en sais rien, et ton mari ne te l'a pas écrit; tu n'as pas reçu de lettre de lui depuis son départ?

Catherine rougit; mais elle fut bien obligée d'avouer que non.

— Comment voulez-vous qu'il ait eu le temps de m'écrire, s'il est retenu à Paris par ses affaires? demanda-t-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme, mais où perçait cependant une certaine irritation.

La vicomtesse se mit à rire. 5

— Ses affaires, ses affaires! dit-elle; ses affaires le mènent chez les bijoutiers; Roger l'a rencontré une seconde fois rue de la Paix, devant un comptoir couvert de diamants, et il a cru reconnaître le dessin de votre belle rivière dans le collier que tenait le bijoutier! 10

— Et que faisait mon cousin Roger chez le bijoutier? demanda tranquillement Catherine; a-t-il des raisons de fréquenter ce genre de magasins? des raisons qui ne nous aient pas encore été communiquées?

Ce fut le tour de madame de Gaillac de rougir; elle 15 savait bien que madame de Lassalle avait dès longtemps deviné son désir de voir Catherine devenir un jour la femme de son fils, et elle se disait que la mère pouvait bien avoir communiqué ses pensées à la fille; les regards de Catherine n'étaient pas dépourvus d'une certaine 20 ironie; elle reprit cependant sans se troubler:

— Mon fils allait chez le bijoutier pour faire réparer la bague de ma grand'mère de Satis que mon mari m'a donnée le lendemain de mon mariage et que je porte toujours; le plus gros des diamants s'était détaché, et ils 25 avaient tous besoin d'être nettoyés.

Catherine ne poussa pas plus loin son enquête, mais elle se laissa retomber sur ses oreillers avec un petit sourire moqueur, et madame de Gaillac reprit:

— Le jour où j'aurai le bonheur d'avoir à communiquer 30 le mariage de mon fils, tu seras la première instruite après ta mère; ma chère enfant, personne n'y prendra plus d'intérêt que toi, j'en suis sûre; mais Roger ne veut et ne peut épouser qu'une femme qui sera une fille pour moi, et ce n'est pas facile à trouver. La vie de Gaillac n'est pas gaie! 35

— Gaillac est si joli! s'écria Catherine en se redressant tout à coup, je ne connais que l'Abbaye que je préfère à votre situation, ma tante!

Madame de Gaillac n'était pas précisément la tante de Catherine de Vireleu, étant la cousine germaine de son père; mais la coutume de la province resserrait les liens de parenté, et la jeune fille avait souvent passé de longues semaines à Gaillac qui lui était, en effet, resté très cher. Sans l'arrivée de Pierre de Vireleu dans le pays et l'influence qu'il avait prise sur le champ dans le cœur de Catherine, il était possible que les projets de madame de Gaillac eussent abouti et qu'elle eût, en effet, possédé mademoiselle de Lassalle pour sa fille. "Elle ne se serait pas ennuyée à Gaillac," pensait la mère en regardant Catherine à demi renversée sur sa chaise longue, mais entourée comme toujours de ses livres, de ses portefeuilles de dessin, de ses tapisseries, "c'est une personne qui sait trouver au logis des amusements toujours nouveaux. Pourquoi ce misérable Parisien est-il venu déranger des choses qui allaient si bien?"

Madame de Gaillac était à peine remontée dans sa voiture, on entendait encore grincer les gonds de la lourde porte de la cour que refermait Antoine, que Catherine se soulevait de son canapé, rougissant malgré elle et dans sa solitude, de la pensée qui lui avait traversé l'esprit. "Si ce n'était pas que je suis si sotte en ce moment-ci qu'une idée comme celle-là m'empêcherait de manger et ensuite de dormir, se disait-elle, j'aurais honte de monter dans ma chambre pour aller ouvrir mes écrins! mais je suis si bête, si bête, et puis ce serait si vilain de la part de Pierre d'avoir si peu de confiance en moi!"

La jeune femme marchait plus vite que de coutume en traversant le salon encore plongé dans le demi-jour que nécessite le soleil du Midi, même en automne. Catherine

avait d'ailleurs été élevée dans ce respect du mobilier qui fait partie de l'éducation d'une maîtresse de maison en province, et elle ne se serait pas cru le droit de laisser un rayon de jour pénétrer jusqu'aux fauteuils de brocatelle rose dont M. de Vireleu avait meublé le salon. Mais, comme elle marchait les mains en avant par une crainte instinctive des obstacles qui pourraient entraver ses pas, elle heurta du pied contre un tabouret qui avait été laissé hors de sa place après le départ de madame de Gaillac, et, poussant un cri d'effroi, elle tomba sur les nattes qui couvraient le parquet; ce fut là que la trouva Antoine, lorsqu'il entra quelques instants plus tard pour relever les stores et ouvrir les volets. Catherine ne s'était pas évanouie, mais elle avait cherché en vain à se relever et craignant de se faire du mal et d'aggraver les effets de sa chute, elle avait tranquillement attendu que l'un de ses fidèles serviteurs vint à passer par là. Antoine et Angèle ne la laissaient jamais longtemps seule; elle éleva doucement la voix lorsque la porte s'ouvrit:

— Faites attention, Antoine, dit-elle en riant pour calmer de suite l'inquiétude naissante du vieux domestique, je suis tombée; mais je ne suis pas blessée, j'ai seulement attendu que vous pussiez m'aider à me relever.

Antoine tremblait de tous ses membres, il ne répondit pas et s'agenouilla seulement auprès de la jeune femme:

— Vous n'avez pas de mal? vous en êtes sûre, ma chère petite maîtresse? répétait-il d'une voix émue, en donnant à madame de Vireleu, sans s'en douter, le nom d'affection qu'il lui attribuait toujours dans sa pensée.

Catherine sourit.

— Pas mal du tout, je crois, mon bon Antoine; seulement, si vous avez si grand peur, vous ne pourrez pas m'aider à me ramasser!

Antoine avait repris son empire sur lui-même; il était grand et robuste; se penchant sur la jeune femme, il la

souleva doucement de terre et l'emporta comme un enfant dans l'escalier, sans que Catherine résistât ou protestât ; elle avait tant de fois été portée dans les bras d'Antoine depuis qu'elle était une toute petite fille ! Mais, à peine était-elle déposée sur son lit avec l'aide d'Angèle, qu'elle se retourna péniblement sur ses oreillers, en disant :

— Je ne souffre pas, ma bonne Angèle, mais maman serait fâchée si elle ne savait pas que j'ai été assez maladroite pour me laisser tomber sur ce misérable petit tabouret. M. de Vireleu se moque toujours de notre manie des petits tabourets pour les pieds et il a bien raison ; si je n'en avais pas donné un à ma tante de Gaillac, je ne me serais pas jetée par terre ; va dire à Antoine qu'il envoie Firmin à Lassalle ; s'il part tout de suite, il arrivera encore avant qu'il fasse vraiment nuit et maman pourra venir me voir demain matin ; d'ici là, je resterai tranquillement dans mon lit, je ne me suis fait aucun mal ; je ne souffre pas !

Angèle obéit et sortit de la chambre pour aller chercher Antoine ; elle était encore toute pâle de l'émotion que lui avait causé l'accident de la jeune femme, et elle était encore plus pressée que Catherine de voir arriver madame de Lassalle. Mais, à peine avait-elle quitté sa maîtresse, que Catherine se laissa glisser de son lit : " Quel bonheur que Pierre l'ait fait faire si bas, pensait elle, je n'aurai pas de peine à remonter avant qu'Angèle revienne, je me traînerai jusqu'au bureau, il faut que j'aie l'esprit en repos. Ah ! mes clefs sont restées dans la poche de ma robe ; par bonheur, Angèle ne l'a pas encore emportée ! . Quelle bêtise ! J'ai pourtant honte de moi-même, mais j'y penserais sans cesse jusqu'à ce que j'aie vu !" Et elle tournait, d'une main qui tremblait un peu, la jolie clef dorée de son secrétaire. Tous les écrins étaient là, en velours bleu-pâle avec son chiffre, Pierre les avait tous voulus pareils. Catherine étendit

la main, vers la boîte qui contenait un de ses bracelets favoris, sans beaucoup de valeur comme pierreries, mais charmant de forme et de dessin; le bracelet était à sa place, enlacé d'émail noir et d'une chaîne de brillants; les joues pâles de Catherine s'illuminèrent: "J'étais bien sûre que c'était absurde!" se dit-elle à demi-voix; mais elle étendit cependant la main vers l'écrin de la rivière; celui-là était vide! L'un après l'autre, Catherine poursuivit ses recherches, avec des résultats inégaux. Les bijoux précieux par les souvenirs ou le travail étaient demeurés dans les tiroirs, ils étaient en sûreté dans leurs cassettes; mais les pierres ayant une grande valeur vénale avaient toutes disparu. Les perles données par madame de Lassalle restaient seules. Le dernier écrin qu'ouvrit Catherine fut celui de la bague de saphir, vide aussi comme ceux des parures de diamants; elle le laissa retomber dans le tiroir avec un mouvement de désespoir: "Il aurait pu me le dire! murmurait-elle; il me les avait donnés; il pouvait me les reprendre, s'il en avait besoin ou envie, mais pourquoi les emporter comme un voleur?"

Lorsqu'Angèle rentra dans la chambre, elle fut effrayée de la pâleur de la jeune femme, et elle précipita les mouvements de Firmin qui attelait le cheval du marché à la petite carriole. "Elle n'avait pas si mauvaise mine tout à l'heure, pensait la vieille femme de chambre, la secousse aura été plus grave que nous n'avions d'abord cru! je ne serai contente que lorsque madame de Lassalle sera là!"

VI.

TRISTE!

Madame de Lassalle n'avait pas attendu le lendemain pour courir à l'Abbaye afin de juger elle-même de la gravité de l'accident arrivé à sa fille; elle ne trouvait, pour la première fois de sa vie, pas de chevaux courant assez vite sur la route, pas de cocher assez hardi pour la conduire auprès de Catherine; elle ne songeait seulement pas aux terreurs auxquelles elle était sujette en voiture et qui impatientaient si souvent M. de Lassalle qu'il avait fini par prendre l'habitude de se promener presque toujours a pied avec sa femme: "Elle n'a pas peur quand elle a les deux pieds sur le plancher des vaches, disait-il, mais c'est le seul mode de locomotion qui ne la mette pas hors d'elle de frayeur." Ce jour-là, madame de Lassalle, à demi soulevée sur les coussins de la voiture, pressait sans cesse le cocher d'aller plus vite, plus vite encore; les chevaux n'étaient pas sortis depuis trois jours, ils n'étaient pas fatigués. Pourquoi marchaient-ils comme des tortues? Le cocher avait vu Firmin, il ne s'étonnait donc pas de l'impatience de sa maîtresse qui trouvait le temps long avant d'arriver à l'Abbaye, mais il faisait en lui-même des réflexions sur le peu de raison des femmes, qui ont peur sans savoir pourquoi, et qui n'ont de courage que lorsqu'elles pensent à autre chose.

"Mélanie est tout comme Madame," se disait le brave homme né et élevé dans une des métairies de M. de Lassalle; "si elle voit seulement un rat, elle crie à se pâmer,

et ne peut plus faire un pas; mais elle s'est jetée devant le chien enragé qui faisait mine de mordre Mimi, et elle se serait laissé dévorer sans broncher plutôt que de le laisser approcher de la petite, ce que c'est que les mères tout de même!" 5

Les chevaux trottaient résolument pendant que madame de Lassalle s'impatientait dans la voiture et que le cocher faisait des réflexions philosophiques sur son siège. On arriva enfin dans la ville.

Tous les habitants de Callac étaient à cette heure-là 10 sur leurs portes, le souper était achevé dans la plupart des maisons; tous les yeux se tournaient vers la voiture de madame de Lassalle; bien peu de gens circulaient à cette heure dans les rues de la petite ville, et les plus anciens habitants ne se souvenaient pas d'avoir vu ma- 15 dame de Lassalle sortir le soir de son logis lorsqu'elle demeurait à l'Abbaye: "Elle vient voir madame Catherine, disait-on dans tous les groupes, mais qu'est-ce qu'il y a donc de si pressé? A-t-on de mauvaises nouvelles de monsieur le mari, ou madame Catherine est-elle 20 malade?"

La curiosité était à son comble lorsqu'on aperçut Firmin, qui revenait tout doucement de Lassalle, après s'être un peu attardé à causer à la cuisine. "On n'aura pas besoin de moi ni du cheval ce soir, avait-il pensé: je 25 ne vais pas m'essouffler à courir comme j'ai fait en venant; madame Angèle était si pressée que j'ai galopé tout le temps!"

Les commères de Callac avaient beau jeu avec Firmin qui était seul bavard parmi les gens de madame de 30 Vireleu, et il s'arrêta plus d'une fois en traversant la ville pour répondre aux questions empressées.

— Madame est tombée sur un tabouret, dans le salon; on dit qu'elle n'a pas de mal; mais Angèle a pris peur, et elle m'a envoyé de suite pour quérir madame de Las- 35

salle; oui, je pense qu'elle couchera à l'Abbaye, sa chambre y est toujours prête; non, je ne suis pas très pressé,—et Firmin accepta plus d'un verre de vin des curieux qui le consultaient sur la santé de madame de Vireleu.

Il se trompait en pensant qu'on n'aurait pas besoin de lui ce soir-là. A peine était-il arrivé dans la cour, gai et insouciant, en chantant un petit air joyeux entre ses dents, qu'Antoine s'élança vers lui de l'ombre du cloître où il semblait attendre:

— Qu'est-ce que tu as fait en route pour rester aussi longtemps? criait le valet de chambre avec colère, il y a un quart d'heure au moins que madame de Lassalle est ici et qu'elle a envoyé dire qu'il fallait chercher M. le docteur. J'allais partir de désespoir!

Firmin se retourna sur Antoine:

— Et quand vous seriez parti, où serait le mal? demanda-t-il d'un ton si impertinent qu'Antoine déjà irrité levait la main d'un air menaçant; mais le valet d'écurie sauta de côté et ouvrit la petite poterne à côté de la grande grille, prenant à grands pas le chemin de la ville, dans la direction de la campagne; le médecin qu'il allait chercher demeurait dans un faubourg un peu éloigné du centre de Callac.

Madame de Lassalle était entrée sans bruit dans la chambre de sa fille qui ne l'attendait pas ce soir-là. Catherine n'avait pas voulu qu'on apportât la lampe; elle craignait les moustiques qui pénétreraient par la fenêtre encore ouverte.

— Je ne veux pas lire ni travailler ce soir, avait-elle dit d'une voix abattue qui inquiétait Angèle plus que tout le reste; et, lorsque sa mère se pencha sur elle avec un mot de tendresse pour l'embrasser doucement, elle tressaillit comme Angèle, en sentant les joues de la jeune femme baignées de larmes!

— Tu pleures! s'écria-t-elle; par un mouvement qu'elle se reprocha aussitôt, mais qu'elle n'avait pas pu réprimer, est-ce que tu souffres ou est-ce que tu as peur?

Catherine fit un violent effort sur elle-même: 5

Je ne souffre pas, dit-elle; ma chute ne m'a pas fait de mal, je crois; mais que vous êtes bonne d'être venue dès ce soir, maman! vous avez eu tort, vous serez fatiguée, et mon père s'ennuiera tout seul à Lassalle!

— Tu sais bien que ton père ne s'ennuie jamais, re- 10 partit madame de Lassalle qui dénouait les brides de son chapeau; d'ailleurs, j'étais seule ce soir, il dînait à la Forge avec son ami Perrot.

— Ah! c'est vrai, vous me l'aviez dit, murmura Catherine qui s'était hâtée d'essuyer ses larmes; Angèle, 15 la chambre de maman est-elle prête? Il faut faire sa couverture, elle couchera ici.

Madame de Lassalle sourit:

— Tu vois bien que tu as besoin de moi, dit-elle en se penchant sur le lit de sa fille. 20

Elle fut émue et troublée en sentant les bras de la jeune femme se serrer convulsivement autour de son cou:

— Oh! si grand besoin! disait-elle tout bas.

La mère se retourna vers Angèle. 25

— Elle ne dormira pas cette nuit, souffla-t-elle à demi-voix dans l'oreille attentive de la femme de chambre, elle a été trop secouée; envoyez Firmin, qui doit être rentré, chercher M. Babou, il faut qu'il la voie ce soir; je ne veux pas attendre à demain matin, peut-être lui donnera- 30 t-il une potion calmante; en attendant vous pouvez faire une tasse de tilleul.

Firmin avait réparé le temps perdu en courant tout le long du chemin à la recherche du docteur qui venait précisément de rentrer chez lui; il ne parut pas aussi 35

effrayé que madame de Lassalle et Angèle, lorsqu'il eut examiné la jeune femme; la chute n'était pas grave et n'avait laissé aucune trace de souffrance, mais le pouls était cependant inégal et agité et la voix faible comme à
5 la suite d'une grande secousse; la prudence de la mère fut satisfaite par l'ordonnance d'une petite potion qui devait assurer le repos de Catherine.

— Je ne demande pas mieux, dit la jeune femme au grand étonnement du docteur qui l'avait toujours vue
10 très rebelle aux remèdes; si je ne dormais pas, maman et Angèle passeraient toutes deux une nuit blanche, je vous promets que je ferai de mon mieux pour accueillir et retenir le sommeil!

Un léger soupir lui échappa avec ces derniers mots;
15 M. Babou la regarda avec une attention nouvellement éveillée.

"J'ai peur que ce beau monsieur qu'elle a épousé ne lui donne pas beaucoup de bonheur, se dit à lui-même le bon docteur qui connaissait Catherine depuis son en-
20 fance; elle n'a vraiment pas l'air content d'une jeune mariée de six mois!" Et il promit de revenir le lendemain pour autoriser ou non le lever de la jeune femme. Celle-ci n'avait maintenant qu'une pensée, empêcher sa mère de passer la nuit dans sa chambre comme madame
25 de Lassalle en avait annoncé l'intention; il semblait à Catherine qu'elle étoufferait, si elle était contrainte de dissimuler, même pendant la nuit, et cette dissimulation était nécessaire, obligatoire; madame de Lassalle n'avait enseigné à sa fille aucun des devoirs de la vie conjugale
30 avec plus de force que celui du secret absolu sur les chagrins qu'un mari pouvait causer à sa femme:

— Personne ne doit rien savoir ni deviner, avait-elle dit cent fois à Catherine que sa loyauté et sa fidélité naturelle disposaient tout naturellement à recevoir ces
35 instructions.

— Le soupçon qui s'était déjà glissé dans l'esprit du père et de la mère sur les torts de M. de Vireleu à l'égard de leur fille avait pris naissance dans leurs propres observations; mais Catherine n'avait jamais dit un mot qui pût les justifier; seulement, il lui fallait un peu de solitude, au moins la nuit, et elle joignait les mains dans l'ardeur de ses supplications pour persuader à sa mère de se coucher tranquillement et de la laisser dormir sous l'influence de la potion du docteur.

— Je ne fermerai pas l'œil si je vous sens sur un canapé, répétait-elle, et madame de Lassalle finit par consentir à se déshabiller et à se mettre au lit dans la chambre voisine.

Elle avait réclamé de ne pas habiter au bout de l'aile à l'entrée de la tour de Louis XI., comme elle faisait en général lorsqu'elle passait la nuit à l'Abbaye; et, sans ordres, Angèle avait préparé la chambre de M. de Vireleu pour sa belle-mère. Catherine avait fermé les yeux; elle paraissait s'assoupir. Angèle et son ancienne maîtresse commençaient à se tranquilliser, bien qu'au fond du cœur de l'une et de l'autre, se cachât la pensée que Catherine était plus pâle et paraissait plus abattue que ne semblait le justifier la secousse qu'elle avait subie. Lorsque la mère et la femme de chambre se rencontrèrent, deux ou trois fois pendant la nuit, à la porte de la jeune femme, aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre, et la seule fois que l'inquiétude de madame de Lassalle l'eût entraînée à écarter doucement la portière qui la séparait de la chambre de sa fille, la respiration égale et douce de Catherine renvoya madame de Lassalle à son lit sans redoublement de souci.

Catherine se réveilla le matin reposée et calmée; elle avait dormi, car elle était jeune, bien portante et si peu accoutumée aux remèdes qu'ils agissaient sur elle, comme ils font sur les paysans; elle se sentait cependant languis-

sante et si triste que le verdict du médecin qui la condamnait à passer neuf jours dans son lit pour éviter tout mauvais effet de la chute, rencontra chez elle une soumission dont M. Babou fut lui-même étonné. "Pourquoi me lèverais-je? pensait Catherine. Pourquoi irais-je montrer aux autres le visage d'une femme qui n'a pas su inspirer à son mari la plus médiocre confiance, une confiance qu'on aurait pour un ami ordinaire? Pierre avait besoin d'argent, de plus d'argent qu'il ne voulait en demander à Rigal; il a pensé que je ne comprendrais pas; il avait peut-être raison; je suis si ignorante! mais il aurait pu me mettre à l'épreuve, se fier à moi, à mon obéissance sinon à mon intelligence. Il aurait bien pu deviner que rien ne me ferait tant de mal que d'être trompée! Oh! Pierre! Pierre! comment connaissez-vous si peu votre femme après six mois de mariage? Il me semble, moi, que je ne vous connais que trop!"

Catherine restait donc dans son lit, et ne paraissait pas impatiente; madame de Lassalle était restée auprès d'elle, toujours étonnée et vaguement inquiète de la soumission et de la faiblesse de sa fille: "Elle se sent moins bien qu'elle ne dit, pensait-elle, et elle ne veut rien risquer, elle a raison au fond; mais j'aurais eu bien de la peine à être aussi patiente qu'elle; et comme M. de Lassalle se serait ennuyé sans moi! Il faut dire que Pierre n'est pas là, et d'ailleurs j'ai peur qu'il ne se passe très facilement de la société de sa femme! Je voudrais bien savoir où il est dans ce moment-ci! Catherine commence à attendre une lettre, j'en suis sûre."

Les jours s'écoulaient, et Catherine reprenait lentement ses couleurs et ses forces, mais elle ne parlait pas de se lever; M. Babou venait souvent la voir, et il secouait toujours la tête en sortant: "Elle n'a rien au corps, pensait-il, mais le cœur est malade, j'en réponds.

Qu'est-ce que ce Parisien lui a fait avant de partir, ou qu'a-t-elle découvert depuis lors?"

Il fallait cependant quitter son lit. Instinctivement et par une intuition silencieuse sur les désirs de sa fille, madame de Lassalle avait exagéré le besoin de précautions que comportait son petit accident, et elle n'avait laissé personne, parmi les matrones des environs, pénétrer jusqu'à la chambre de la jeune femme. Quinze jours s'étaient écoulés ainsi au lieu des neuf jours demandés dans l'origine par M. Babou, et Catherine ne parlait pas de se lever; sa mère prit un matin son grand parti:

— Tu ne souffres pas? demanda-t-elle à la jeune femme qui venait de faire sa toilette et qui se reposait, fraîche et charmante, sur le petit canapé de bambou dans son cabinet.

Catherine secoua la tête en souriant:

— J'ai faim, dit-elle, et je déjeunerai très volontiers, je ne me connais pas d'autre souffrance.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit madame de Lassalle d'un ton d'autorité douce, je t'invite à déjeuner dans la salle à manger. Ton père vient d'arriver de Lassalle pour nous surprendre, toi et moi, et il ne se contenterait pas des petits plats qu'on nous monte ici. Philomèle l'a vu venir, et le déjeuner est servi en bas; veux-tu que ton père te porte jusque-là dans ses bras?

Catherine avait le sentiment qu'elle s'était laissée aller à sa tristesse plus qu'il n'était bon et sage, et que sa mère attribuait cette langueur à la mollesse; la jeune femme sourit un peu amèrement:

— Va pour la salle à manger, dit-elle en se redressant tout à coup sur son canapé; je descendrai très bien à pied; je ne sais pas pourquoi je restais dans ma chambre et dans mon lit; on prend de mauvaises habitudes dans un ménage de femmes; papa a bien fait de venir nous réveiller un peu, et puis il voudra vous emmener, maman, et ça c'est un peu tôt!

Madame de Lassalle pensait bien que la visite matinale de son mari avait quelque chose à faire avec son désir de la revoir à Lassalle, et elle ne comprenait pas l'égoïsme inaccoutumé de sa fille: "Voilà quinze jours que
5 je suis ici, pensait-elle, il est bien naturel que son père ait envie de me revoir chez nous!" Catherine se disait: "Que vais-je devenir en face du bonheur que j'avais rêvé et qui s'envole loin de moi, quand je n'aurai plus maman pour me rendre au moins la douce image du passé?"

VII.

AU LOIN.

M. DE VIRELEU avait enfin quitté Paris, bien à regret; mais les deux rencontres qu'il avait faites de Roger de Gaillac l'avaient mis en inquiétude sur les rapports qui pourraient être faits à sa femme. "Ces diables de provinciaux n'ont qu'une idée, c'est de se promener toute la journée quand ils viennent à Paris, et on ne sait jamais où on peut être exposé à les rencontrer!" se disait Pierre, qui ne se rangeait jamais lui-même parmi les provinciaux; malgré la résidence prolongée qu'il était tenu de faire à l'Abbaye, il se regardait toujours comme un citoyen attitré de la grande cité et méprisait en conséquence ceux qui ne la visitaient qu'en passant pour leur plaisir ou pour leurs affaires. Manuel s'ennuyait à Paris; il y avait, d'ailleurs, comme son maître lui-même, rencontré quelques personnes avec lesquelles il avait oublié naguère de régler ses comptes; ni M. de Vireleu, ni son domestique n'avaient l'intention de dissiper leurs fonds disponibles à payer leurs dettes, et tous deux avaient pris le chemin de Monaco. "Si le sort me favorise, pensait Pierre, je serai libre de mes mouvements et je reviendrai à l'Abbaye quand cela me conviendra; sans quoi, je n'aurai pas bien longtemps de l'argent en main." Les diamants de Catherine avaient cependant déjà pris le chemin de la boutique du bijoutier. "Mellerio me fera des imitations qui tromperont les plus soupçonneuses parmi les matrones de là-bas," s'était dit M. de Vireleu; et il avait mis cette condition à la vente qu'il faisait que tous les

dessins seraient conservés ; afin de pouvoir reproduire les parures en stras, quand le moment serait venu.

En vrai joueur qu'il était, M. de Vireleu n'avait pas fait entrer en ligne de compte dans ses projets d'excur-
5 sion la possibilité des pertes à Monaco, et il avait eu raison cette fois-là. Jamais pendant les longues années qu'il avait passées à Paris, fréquentant les cercles où l'on jouait le plus gros jeu, et les tripots clandestins, il n'avait pas rencontré une bonne chance aussi constante, un bonheur
10 aussi insolent que celui qui accompagna toutes ses soirées à Monte-Carlo ; Manuel gagnait comme son maître, et l'on commençait à faire galerie autour d'eux pour les regarder accumuler sous leurs mains avides des monceaux d'or et de billets de banque ; leurs adversaires
15 rougissaient et pâlissaient tour à tour ; les banquiers les considéraient de travers comme des clients dangereux et ruineux ; plus d'un joueur constamment malheureux s'était retiré de la salle en jurant et en maugréant lorsqu'il voyait entrer M. de Vireleu suivi de son ombre
20 inséparable. "Ces hommes-là portent malheur," commençait-on à dire autour de la table de roulette ; et Pierre le pensait aussi :

— Je n'ai jamais eu pareille veine quand j'étais garçon, disait-il à Manuel ; c'est la sainte vie que nous
25 avons menée à l'Abbaye qui nous vaut ce bonheur-là.

Manuel n'en était pas si sûr.

— Je ne suis pas marié, pour mon compte, marmottait-il, et notre sainte vie laissait bien quelque chose à désirer, même à l'ombre des cloîtres de l'Abbaye, mais ce qu'il y
30 a de certain c'est que nous ferons sauter la banque un de ces jeurs et que les valises commencent à devenir lourdes, la mienne aussi bien que celle de Monsieur !

La prophétie de Manuel s'était réalisée, et Pierre de Vireleu avait fait sauter la banque un mercredi soir à
35 Monte-Carlo ; mais lorsqu'il voulut recommencer à jouer

le lendemain, pour la première fois la chance l'abandonna et il perdit sa légère mise; Manuel avait subi le même sort, il toucha doucement l'épaule de son maître:

— Allons-nous-en, Monsieur, murmura-t-il, nous ne ferons plus rien qui vaille! voyez tous ces yeux fixés sur nous! Ils sont tous là qui espèrent nous voir reperdre ce que nous avons gagné; il n'y a qu'une chose à faire, c'est de leur céder la place et de prendre enfin le chemin des fameux trotteurs; il n'y a pas ici d'amis de Madame; c'est un trop mauvais lieu, mais je suis bien sûr qu'elle s'étonne déjà de ne pas recevoir de nouvelles et un de ces jours on mettra dans le journal de Callac: "Mari perdu! cent francs de récompense à qui le rapportera."

M. de Vireleu permettait beaucoup de liberté à son serviteur qui avait partagé avec lui assez d'aventures pour user d'une familiarité souvent impertinente; il avait cédé sans résistance à la main de Manuel qui l'entraînait au dehors de la salle enchanteresse, mais il se sentait cependant attiré par une séduction presque irrésistible vers une nouvelle épreuve de la fortune, et il en voulait à son compagnon d'être plus sensé et prudent que lui. Il se retourna avec colère vers l'Espagnol: "Taisez-vous, maraud!" s'écria-t-il d'un ton qui fit rentrer Manuel dans le silence et le respect apparent jusqu'au moment où les pas de M. de Vireleu parurent se tourner de nouveau vers la salle de jeu; cette fois Manuel se jeta devant son maître renouvelant ses prières avec une insistance passionnée qui étonnait Pierre lui-même:

— Nous avons gagné de quoi nous amuser pendant deux ans, si Monsieur le veut, disaiî-il à demi-voix,—car on était encore dans le jardin du Casino, au milieu des bosquets enchantés de ce lieu ravissant, et les passants pouvaient entendre la discussion du maître et du serviteur;—le pauvre exilé, le malheureux que vous avez recueilli naguère à Bordeaux, mourant de faim et de

froid, a assez d'argent dans sa sacoche pour acheter une petite maison dans sa montagne et retrouver le repos sous le beau ciel d'Espagne, si vous ne l'entraînez pas à le perdre de nouveau comme vous avez fait tant de fois. Vous avez fait beaucoup de bien à Manuel, monsieur Pierre, mais vous lui avez fait aussi beaucoup de mal; il ne savait pas jouer avant de vous avoir rencontré, et c'était le chagrin d'avoir vu Josèphe en épouser une autre qui l'avait jeté hors de son pays. Si vous allez jouer, ce soir, si nous ne partons pas demain matin pour la Russie, Manuel vous suivra comme il vous a toujours suivi, comme il a envie de le faire à cette heure même, et nous perdrons tout, j'en suis bien sûr, je l'ai vu à la mine des étoiles, ce soir; quand nous sommes sortis de l'hôtel, elles avaient l'air de se moquer de nous et de dire: "Ah! vous n'êtes pas contents de ce que vous avez, vous êtes insatiables! Eh bien, vous allez voir, vous vous en retournerez pauvres et nus comme Job!" Si Monsieur perdait tout, l'argent des chevaux et celui des voyages, sans compter les parures de Madame, nous serions obligés de rentrer à l'Abbaye, comme des chiens qu'on fouette, pour être à jamais sous la férule de madame Angèle! La férule de Monsieur serait au moins jeune et jolie, mais la mienne!

Manuel avait enfin touché la corde sensible. Ses prières, le dévouement dont il avait fait preuve et qu'il était prêt à pousser jusqu'à ses plus fatales limites, le souvenir du mal qu'il avait subi et la pensée de celui qui pouvait lui advenir encore, tous ces arguments glissaient sur l'esprit et le cœur égoïstes de M. de Vireleu comme l'eau glisse sur les plumes changeantes d'un canard sauvage; mais l'idée de l'humiliation, et celle de la dépendance amère qui pouvaient résulter pour lui de pertes considérables au jeu, piquèrent tout à coup l'amour-propre féroce de Pierre; il saisit Manuel par le poignet:

— Tu as, ma foi, raison, s'écria-t-il, et tu peux demander notre compte à l'hôtel. On va nous écorcher sur le bruit de ce que nous avons gagné au Casino, mais tu discuteras l'addition comme tu faisais quand nous n'avions pas de quoi payer le premier sou, et que ce n'était qu'une simple formalité de politesse de demander le compte; nous ne ferons pas savoir à Pétersbourg qu'il y a de l'or dans nos valises, et nous ne prendrons pas un train d'ambassadeurs; il me faut ma liberté pendant quelques mois, si je dois ensuite rentrer ma vie durant à l'Abbaye pour y regarder courir les eaux du Lot!

Manuel était trop prudent pour rappeler à M. de Vireleu qu'il était attendu à Callac à date fixe. Il avait pris le chemin de l'hôtel, devançant son maître de quelques pas comme pour se hâter d'exécuter ses ordres, mais sans le perdre de vue, de peur que la tentation ne devînt trop forte pour les bonnes résolutions si récemment formées; il ne respira que lorsqu'il vit enfin M. de Vireleu déshabillé et couché: "Il est trop paresseux pour se relever et retourner au Casino, comme je le ferais à sa place, si j'avais l'idée de jouer encore," pensait le valet en allant à son tour chercher son lit: "s'il pouvait seulement prendre quelques gouttes de chloral, comme cela lui arrive souvent et dormir d'un sommeil de plomb jusqu'à demain matin, quand il se réveillerait, les valises seraient prêtes, le compte payé et nous n'aurions qu'à nous mettre en chemin de fer. Je ne respirerai à mon aise que lorsque nous aurons pris le chemin de la Russie!"

Pierre semblait avoir pris à tâche de satisfaire son conseiller, car à peine ouvrait-il les yeux lorsque Manuel entra dans sa chambre pour avertir le maître retardataire qu'il était temps de se lever si on voulait prendre le train pour regagner la ligne de l'Est et s'acheminer vers le

Vireleu accepta avec satisfaction l'invitation de M. de Champagnac pour prendre possession d'une chambre vacante dans son appartement :

— Il faut bien divertir un peu ces pauvres malheureux qui ont mis leur cou sous le joug du mariage, disait en riant René de Champagnac, très mauvais sujet, Gascon d'origine, mais qui avait perdu toute trace de sa nationalité primitive dans le frottement cosmopolite des ambassades ; il ne lui restait de la Gascogne qu'un mépris comparatif pour l'exactitude des récits que son chef hiérarchique trouvait quelquefois un peu exagérés.

— Vous devriez bien laisser le Gascon de côté, quand vous faites un rapport pour le département, avait dit plus d'une fois l'ambassadeur au jeune secrétaire.

Mais la représentation pittoresque des faits et des idées était un besoin absolu pour M. de Champagnac.

— C'est encore un Gascon que je prends dans ma maison, avait-il dit à son chef en annonçant l'hospitalité qu'il donnait à M. de Vireleu, pour lequel il sollicitait une invitation au prochain grand bal de l'ambassade.

— Alors il vous aidera à faire vos rapports, dit le chef en souriant.

Pierre s'était empressé d'écrire à sa femme dont il avait trouvé à Pétersbourg un amas de lettres : " Je suis installé chez mon ami de Champagnac bien mieux qu'à l'hôtel, sans compter que cela ne me coûtera pas aussi cher et que je m'amuserai bien davantage." Catherine pensait en lisant cette missive : " Et vous serez encore moins pressé de revenir à l'Abbaye !"

VIII.

DÉCOURAGEMENT!

Les jours s'écoulaient paisiblement à l'Abbaye, s'il leur arrivait parfois d'être monotones et tristes; Catherine s'était absolument refusée à s'établir à Lassalle comme sa mère l'aurait voulu :

— Je ne coucherai pas loin de mon toit tant que je serai seule, avait-elle dit; et elle tenait sa parole.

Pierre de Vireleu avait raison de penser qu'en son absence sa femme vivrait comme une veuve.

Ce n'était pas la seule cause de contrariété et d'étonnement pour madame de Lassalle que l'étrange fantaisie de sa fille qui l'empêchait de venir prendre sa place au foyer paternel, mais le caractère de Catherine semblait avoir subi une altération fâcheuse. Elle était souvent morne et triste, bien plus que sa mère ne le savait, et Angèle aurait pu raconter à madame de Lassalle que la jeune maîtresse dont elle avait couvé l'enfance et l'adolescence la brusquait quelquefois avec une dureté et une impatience dont chacun s'étonnait autour d'elle. Madame de Lassalle se demandait aussi quelquefois d'où venait à sa fille les soupçons qu'elle exprimait sur les sentiments et les intentions des membres mêmes de sa famille, de ceux qu'elle avait connus et aimés depuis sa naissance. Catherine soupçonneuse, Catherine sceptique! c'était, pour le caractère affectueux et simple de madame de Lassalle, une cause constante d'étonnement et de chagrin. M. de Lassalle s'en étonnait moins.

— Elle doit cela à son mari, disait-il; je n'ai jamais

été aussi entêté que vous de ce garçon-là ; il ne vous regarde jamais bien en face, non par perfidie peut-être, mais par faiblesse ; il sait qu'il a bien des petites choses à cacher et il n'a pas le courage de braver les regards !

5 Madame de Lassalle se dépitait lorsque son mari parlait ainsi.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit tout cela avant de lui donner Catherine ? demandait-elle avec une impatience qui ne lui était pas ordinaire et qui montait à ses lèvres 10 de la source profonde de la douleur d'une mère qui doute du bonheur de son enfant !

M. de Lassalle haussait les épaules.

— Quand j'ai voulu vous faire entendre qu'il n'était peut-être pas un saint, bon à canoniser tout de suite, 15 avec l'esprit d'un ange, et la séduction d'un démon, vous êtes tombées sur moi, vous et Catherine, comme si j'étais en train de prononcer une hérésie ou un blasphème ; je me suis tu, parce que, depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés, j'ai l'habitude de faire ce que vous 20 voulez ; je ne m'en suis pas mal trouvé en général ; mais cette fois, je vous assure que j'ai regretté bien souvent de ne pas m'être un peu plus entêté à mon dire. Vous auriez au moins fait plus grande attention à ces petits indices qui m'avaient mis l'esprit en éveil.

25 — Et, en attendant, Catherine se gâte, reprenait madame de Lassalle avec une tristesse amère ; elle devient égoïste comme Pierre. Cette idée de ne pas vouloir quitter l'Abbaye est vraiment absurde ; elle devrait bien comprendre que nous ne sommes plus d'âge, vous et moi, 30 à être constamment sur les chemins et hors de chez nous, et cependant nous ne pouvons pas la laisser toute seule !

M. de Lassalle regardait sa femme qui avait les larmes aux yeux. Il fit à son tour un grand effort de dévouement paternel :

35 — Eh bien, proposez-lui de vous établir à l'Abbaye pen-

dans tout le temps de l'absence de son mari et j'irai et je viendrai entre Lassalle et Callac; heureusement que ce n'est pas loin, je pourrai presque tous les jours venir coucher à la ville, il n'y a pas beaucoup de choses à faire en hiver sur les terres! 5

Madame de Lassalle rougit; elle avait soigneusement caché à son mari la proposition qu'elle avait faite à sa fille dans le sens qu'il venait d'indiquer lui-même; la mère avait pensé: "Si la chose convient à Catherine, je l'obtiendrai bien de son père." Mais madame de Vireleu n'avait pas paru se soucier de la présence continuelle de sa mère à l'Abbaye, non plus qu'elle n'avait consenti à aller prendre sa place sous le toit hospitalier de Lassalle. Cette froideur à accueillir le dévouement de ses parents était peut-être le signe de l'humeur morose de la jeune femme qui avait le plus attristé sa mère; elle regarda tendrement son mari, auquel elle voulait épargner le coup qui l'avait frappée: 10 15

— Je ne voudrais pas vous demander un pareil sacrifice, mon cher ami, dit-elle. Ceci est le premier hiver que vous ayez vraiment pu passer chez nous, et vous avez été si content de vous y installer; votre présence y est si nécessaire pour tous les travaux que vous avez entrepris que je ne vous verrais presque jamais à Callac, j'en suis bien sûre. Non, non, puisque Catherine s'imagine qu'il est de son devoir de rester la gardienne de sa maison en l'absence de son mari, laissons-la à l'Abbaye, sans nous y installer nous-mêmes. Seulement vous savez qu'elle n'a pas de chevaux, en attendant les fameux trotteurs russes, ce qui fait qu'elle ne peut même pas venir nous voir ici à son aise. Est-ce que vous ne pourriez pas lui en louer une paire ou mieux encore lui prêter les vieux chevaux, et garder pour nous la jeune paire que vous dressez? Le cocher dit qu'ils sont déjà très sages! 20 25 30

M. de Lassalle se mit à rire, mais il était en même 35

temps un peu ému. Nulle preuve plus palpable de l'affection maternelle de madame de Lassalle ne pouvait frapper plus vivement le compagnon de toute sa vie, témoin constant des craintes qui l'assaillaient irrésistiblement lorsqu'elle se trouvait en voiture derrière des chevaux tant soit peu fringants.

— Vous voudriez vous servir des jeunes chevaux, vous? répéta-t-il dans son étonnement.

Madame de Lassalle riait aussi.

— Je ne tiendrais pas à me servir des jeunes chevaux si Catherine en avait d'autres, repartit-elle; mais elle ne peut décidément pas prendre les jeunes chevaux, elle aurait peur....

M. de Lassalle riait tout à fait.

— Catherine, peur? s'écria-t-il; l'avez-vous jamais vu avoir peur de votre vie? Vous savez bien que nous avons dit cent fois qu'elle aurait dû être un garçon, tant elle est intrépide; quand elle était petite, elle montait à cru sur les chevaux dans la prairie, toutes les fois qu'elle pouvait vous échapper dans nos courses ici, et plus petite encore, dans la cour de l'Abbaye, combien de fois ne l'ai-je pas trouvée entre les jambes des chevaux, conjurant Christophe de la mettre sur leur dos?

— C'est vrai, et madame de Lassalle s'arrêtait dans sa réponse, pour remonter aux souvenirs du passé, quand sa fille était enfant, et qu'elle lui appartenait tout entière. —Mais maintenant elle ne peut pas monter à cru sur les chevaux et encore moins se promener entre leur jambes. Les jeunes chevaux s'emporteraient peut-être même entre les mains de Christophe.

— Christophe! Ah! vous avez raison de me faire penser à lui, c'est la première chose à faire que de remettre la main sur Christophe, si nous voulons fournir des chevaux à Catherine!

— Il faudra d'abord lui en parler, et madame de Las-

salle semblait embarrassée. Je ne suis pas sûre qu'elle veuille accepter qu'on lui prête des chevaux, ni qu'elle ait envie d'avoir Christophe à nourrir.

M. de Lassalle se leva avec un mouvement d'impatience. 5

— Ma foi! s'écria-t-il, s'il faut maintenant tant de précautions pour parler à notre propre fille, je ne sais plus où j'en suis! Quand mon père et ma mère vivaient, vous vous en souvenez bien, Eulalie, nous étions cependant mariés depuis longtemps; mais ils avaient tous deux 10 gardé l'habitude de nous donner leurs ordres comme à des enfants et nous n'aurions pas eu l'idée de les contrarier en quoi que ce fût. Maintenant il faut demander à Catherine la permission de nous gêner pour elle; vous êtes prête à mourir tous les jours de peur pour son ser- 15 vice et moi à courir comme un postillon sur la route de Lassalle à l'Abbaye, au lieu de rester le soir en pantoufles au coin de mon feu, comme doit le faire un bon père de famille à mon âge, et vous voilà en peine de proposer à notre fille ce qui devrait la remplir de joie et de recon- 20 naissance? Vous n'avez jamais peur de me proposer à moi, les choses les plus bizarres! Vous me dites tout ce qui vous passe par la tête; mais, quand il s'agit de votre fille, il faut que vous mettiez des gants, que vous sondiez le terrain; le diable m'emporte si j'y comprends 25 quelque chose. Catherine était bonne enfant autrefois, elle n'est pourtant pas si changée!

Madame de Lassalle se leva doucement, mettant ses bras autour du cou de son mari, et, parlant tout bas comme au temps des jeunes secrets: 30

— Si, mon ami, elle est très changée, parce qu'elle n'est pas heureuse, j'en ai peur; et, d'ailleurs, avez-vous besoin que je vous apprenne à présent que vous êtes la seule personne au monde de qui je n'aie jamais eu peur, avec qui je ne pèse pas mes paroles, à qui je dise en 35

effet tout ce qui me passe par la tête? Il est vrai que je ne suis pas à mon aise avec Catherine comme je l'ai été; il faudrait pour cela que son mari fût un vrai fils pour moi, ce qu'il n'est pas du tout, oh! pas du tout!

M. de Lassalle embrassa sa femme avec tendresse; mais son étonnement n'avait pas disparu, il répétait dans sa pensée: "J'irai moi-même voir Catherine et je saurai de quoi il retourne. Madame de Lassalle n'a pas le sens commun, elle a toujours peur de contrarier quelqu'un, et elle voit des motifs des dessous de carte partout: je mettrai bien Catherine au pas."

Lorsque le père reparut le soir à Lassalle, il n'était pas aussi fier qu'au départ; il avait trouvé Catherine évidemment très triste, car elle avait les yeux rouges, et Angèle dit tout bas à M. de Lassalle comme il entrait dans le premier vestibule:

— Madame a pleuré toute la matinée et j'ai cru tout à l'heure qu'elle étoufferait en voulant comprimer ses sanglots; elle vient de prendre un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, au lieu de son déjeuner.

M. de Lassalle avait très bon appétit, et il ne lui était jamais arrivé de remplacer son déjeuner par un verre d'eau sucrée; aussi entra-t-il dans le cabinet de sa fille avec une conviction profonde et subite de l'importance et de la sincérité de son indisposition. Madame de Vireleu avait repoussé ses cheveux, et les petites boucles, qui se jouaient sur son front depuis qu'elle avait adopté la coiffure à la mode sur l'avis de son mari, avaient perdu leur frisure; elle était décoiffée et son apparence en était devenue plus mélancolique. M. de Lassalle ne put s'empêcher de penser que les anciennes manières d'arranger les cheveux des femmes restaient plus propres en toute circonstance que cette perruque à la tête de loup, comme il appelait irrévérencieusement la petite frange

de cheveux frisés qui parait le joli visage de sa fille. Catherine se leva vivement.

— Que vous êtes bon de venir me voir ce matin! s'écria-t-elle; j'espère seulement que ce n'est pas un signe que maman soit souffrante? 5

— Non, non, et M. de Lassalle embrassait tendrement sa fille, mais nous avions une proposition à te faire qui regarde plutôt le père que la mère, et je me suis chargé de venir savoir si tu voulais que nous vinssions nous établir ici, ta mère et moi, en l'absence de ton mari, pour te tenir com- 10 pagnie, puisque tu ne veux pas venir à Lassalle, ce qui serait le plus simple. Je courrais d'une maison à l'autre pour surveiller mes ouvriers et les tiens au besoin, et tu aurais ta mère toute la journée sans qu'elle eût la fatigue des allées et venues continuelles; elle 15 aurait ainsi l'esprit plus en repos sur ta solitude.

M. de Lassalle continuait de parler, développant sa proposition, parce qu'il avait le sentiment qu'elle n'agréait pas à sa fille. Madame de Vireleu garda un moment le silence, puis elle dit très bas et sans lever les yeux sur 20 son père:

— Je croyais que maman avait deviné que j'aimais mieux rester comme Pierre m'a laissée.

La voix de Catherine était si nette, son accent si péremptoire, que M. de Lassalle comprit de suite qu'en effet 25 sa femme avait bien deviné la volonté de leur fille, lorsqu'elle avait cherché à le dissuader de son projet. Il reprit, sans paraître troublé:

— Si tu ne veux pas de ta mère ici, non plus que tu ne consens à t'installer chez nous, ta mère et moi ne 30 pouvons pas admettre que tu sois enfermée chez toi, faute de chevaux, en attendant tes fameux trotteurs russes. Je t'enverrai les deux vieux bais, et tu pourrais, je crois, assez facilement reprendre Christophe; il ne s'est jamais regardé comme décidément renvoyé, et il fait seule- 35

ment quelques journées de côté et d'autre chez les loueurs de Callac; il serait trop heureux de revenir à l'Abbaye.

Cette fois, Catherine avait levé les yeux d'un air étonné.

— Je n'ai pas l'intention de reprendre Christophe, et je me passe très bien de chevaux, dit-elle avec un étonnement un peu hautain, à la pensée qu'on se mêlât de ses affaires domestiques, fussent même ses parents qui eussent la prétention d'y mettre la main.—D'ailleurs que deviendrait maman à Lassalle sans chevaux?

— Ta mère a proposé de se servir des deux jeunes noirs, repartit M. de Lassalle qui commençait à se pénétrer d'un nouveau respect pour la pénétration et le jugement de sa femme, en se sentant repoussé par la résolution froide de sa fille.

Catherine se mit à rire:

— Maman derrière les petits noirs qui sautent un quart d'heure après qu'ils sont attelés et ne se calment un peu qu'après un temps de galop à rompre tous les ressorts de la voiture! Elle mourrait de peur à la première sortie, il faudrait lui renvoyer les vieux, et j'en serais quitte pour avoir repris Christophe sans aucune utilité. Dites à maman que je compte sur sa visite toutes les fois que cela lui sera possible, et que je ne bouge pas d'ici jusqu'au retour de Pierre.

M. de Lassalle n'insista pas; il avait été un peu blessé de n'avoir pas même entendu un mot de remerciement pour l'effort qu'il comptait faire et dont sa fille, mieux que personne, pouvait mesurer l'étendue; Catherine elle-même sembla s'en apercevoir tout à coup.

— Vous êtes tous les deux trop bons pour moi, murmura-t-elle à l'oreille de son père comme elle l'embrassait en lui disant adieu,—et elle ajouta plus bas en baissant encore la voix, si bien que M. de Lassalle, qui

devenait un peu sourd, l'entendit à peine :—Il faut me laisser arranger à mon gré ma pauvre petite vie.

M. de Lassalle s'essuyait les yeux du revers de sa main lorsqu'il raconta à sa femme l'échec complet de son ambassade auprès de Catherine. 5

IX.

ATTENTE.

Madame de Vireleu ne recevait pas souvent des nouvelles de son mari; elle en recevait cependant quelquefois, et elle n'en parlait à personne, du moins au moment même de l'arrivée des missives. Parfois, huit jours après la première lecture, elle disait à sa mère, au milieu de leurs interminables conversations journalières: —Pierre a été au bal de la cour, c'était superbe: ou Pierre a vu des chevaux qui pourraient peut-être nous convenir; et lorsque madame de Lassalle s'écriait:

— Ah! tu as des nouvelles de ton mari? Quel jour as-tu reçu sa lettre? reviendra-t-il bientôt?

Catherine disait presque toujours:

— Oui, j'ai eu une lettre la semaine dernière, il ne parle pas de son retour.

Le père souriait amèrement. "Il se soucie bien des souffrances de sa femme!" pensait-il, mais il ne le disait pas.

L'hiver s'était écoulé dans sa monotonie paisible; et le premier souffle du printemps semblait passer doucement sur le jardin en terrasses au bord du Lot. Catherine y descendait tous les jours; et elle s'établissait au soleil à l'ombre d'un grand buisson de roses de bengale qui commençait à se couvrir de boutons; à côté d'elle, à ses pieds, sous chaque grosse pierre détachée par le temps des bâtiments de la vieille abbaye, des violettes apparaissaient modestement, trahies par leur parfum; chaque matin la vieille Angèle avait coutume de faire un tour

dans le jardin pour cueillir les jolies petites fleurs écloses pendant la nuit, qu'elle déposait en un bouquet odorant sur le plateau du déjeûner de sa chère petite maîtresse. La pauvre Angèle ne se lassait pas de soigner Catherine et de l'entourer des plus tendres prévenances, bien qu'elle eût perdu l'habitude de voir ses attentions récompensées par un mot d'amitié.

Monsieur le mari était toujours en Russie; les chevaux étaient rares, du moins les bons chevaux, ceux qui valaient la peine d'être ramenés en France. On aurait encore pu en trouver, tout de suite, si on avait voulu les payer un prix exorbitant. Mais M. de Vireleu savait ce que valait le plus bel attelage, et il n'avait pas envie de le payer un tiers de plus que sa valeur; il était allé à Moscou, sans rien trouver, mais les marchands Juifs, en possession du commerce des chevaux, attendaient un convoi de l'Ukraine qui promettait d'être avantageux; lorsqu'il serait annoncé, M. de Vireleu comptait retourner dans la sainte capitale de la vieille Russie; en attendant, il s'amusait à Pétersbourg. Catherine s'étonnait de ne pas entendre parler d'argent: "Il est vrai qu'il a mes diamants," pensait-elle sans rien savoir de la visite fortunée à Monte-Carlo, ni des nuits passées au jeu à Pétersbourg. Le nouveau venu Français avait vidé la bourse de plus d'un grand seigneur russe; il n'avait pas vu un seul jour fléchir la chance qui l'avait accompagné depuis son départ de Callac.

— Vous avez un bonheur indécent, mon cher Vireleu, disait parfois M. de Champagnac, beaucoup moins heureux au jeu, et qui s'était persuadé que l'influence de Pierre lui était funeste.

Le secrétaire d'Ambassade ne touchait jamais une carte lorsque son hôte se trouvait dans le même salon que lui, et les rapports de camaraderie qui les unissaient avaient fini par souffrir des superstitions du joueur; M. de Vire-

leu n'habitait plus l'appartement de son ami de Champagnac, mais il ne l'avait pas écrit à Catherine et les lettres de l'Abbaye n'étaient pas plus fréquentes que celles de Pierre à sa femme; celle-ci avait dès l'abord
5 réglé sa correspondance sur les lettres de son mari: "Que lui raconterais-je de ma vie ici qui pût l'intéresser? pensait-elle; il ne se soucie, ni de ma santé ni de mon bonheur, et, quant aux affaires, il saura bien écrire à Rigal s'il a quelque ordre à donner; j'en serais d'ail-
10 leurs vite informée; Rigal n'a pas grande idée d'obéir à *Monsieur le mari*, sans mes instructions préalables, et il faut bien avouer que c'est un peu ennuyeux pour Pierre!"

Jusqu'au mois de mars, les lettres de Pétersbourg
15 avaient été régulières, si elles étaient rares; à cette époque, elles cessèrent tout à coup. Catherine n'en parlait pas; comme elle n'avait pas parlé des lettres qu'elle recevait; elle ne se plaignait jamais, mais elle pâlissait et maigrissait tous les jours.

20 Un jour enfin, en arrivant le matin dans la petite ville, madame de Lassalle rencontra Firmin trottant rapidement autant que le permettait le pas de son vieux cheval, du côté de la demeure de M. Babou.

— Où allez-vous donc de ce côté? demanda vivement
25 la mère, qui s'était penchée à la portière de sa voiture dès qu'elle avait aperçu le valet d'écurie.

— Je vais chercher M. le docteur; madame Angèle dit comme ça qu'il faut qu'il voie Madame.

Madame de Lassalle se laissa retomber sur ses coussins.
30 — Vite, vite! à l'Abbaye! cria-t-elle à son cocher qui avait compris le signe d'intelligence de Firmin et qui fouetta ses chevaux, comme cela ne lui arrivait guère lorsqu'il conduisait madame de Lassalle qui trouvait toujours qu'elle allait trop vite. "Fort heureusement
35 que ce sont les vieux bais! pensa la mère au milieu

même de son angoisse, les jeunes se seraient emportés, bien sûr!"

L'Abbaye reposait paisible sous les rayons du soleil du matin; les premiers lilas commençaient à s'entrouvrir dans la cour, et les superbes glycines blanches et bleues, qui s'étendaient d'arbre en arbre formant de leurs fleurs délicates un ravissant manteau, laissaient déjà apercevoir par-ci par-là une grappe hâtive; les persiennes étaient déjà à demi fermées, le cloître était inondé de soleil, et, sous ses arceaux sombres, on distinguait les têtes sculptées et les restes des vieilles peintures qui les avaient ornés naguère. Madame de Lassalle ne put s'empêcher de penser en descendant de voiture à la hâte: "N'est-ce pas une demeure où une femme devrait être heureuse, plus heureuse que ne l'est ma pauvre petite Catherine?"

La jeune femme avait absolument voulu quitter sa chambre et sa mère fut à la fois étonnée et ravie de l'apercevoir au fond du cloître à sa place favorite, étendue sur sa chaise longue, et blanche comme la robe garnie de dentelles qui l'enveloppait tout entière.

— Angèle a pris peur, murmura madame de Lassalle en embrassant tendrement sa fille; il me semble que tu n'es pas mal.

— Oui, c'est Angèle qui a eu peur, repartit Catherine.

Puis, comme si le cœur trop chargé débordait à la fin, elle s'écria en passant ses bras autour du cou de sa mère.

— Oh! maman, on ne sait pas ce que Pierre est devenu, et M. de Champagnac me renvoie toutes les lettres que je lui ai écrites depuis six semaines.

— Comment M. de Champagnac a-t-il su où adresser son paquet? demanda madame de Lassalle qui caressait doucement le front de sa fille en se répétant tout bas. "Patience! patience! il ne faut pas faire peur à cette

pauvre petite," mais Catherine répondit en baissant encore la voix :

— Je lui avais écrit la semaine dernière, je ne comprenais pas, j'étais inquiète ne recevant pas de nouvelles !

5 Madame de Lassalle posa ses lèvres sur le front de la jeune femme.

— Il a peut-être déménagé, dit-elle mettant du coup le doigt sur une partie de la vérité, ou bien il n'est plus en bons rapports avec M. de Champagnac, et il n'a pas 10 envoyé chercher ses lettres à son ancien logement ; ne t'avait-il pas dit aussi qu'il irait à Moscou ?

Catherine se souleva sur son canapé.

— Il est allé à Moscou, M. de Champagnac me l'écrit, il ne sait pas son adresse, et il ajoute, d'un ton qui me 15 fait penser qu'ils ne sont plus du tout bien ensemble : " Je ne saurais, Madame, à mon très grand regret, vous donner aucune nouvelle de votre mari dont je n'ai pas entendu parler et que je n'ai pas rencontré dans le monde depuis bien des semaines. Recevez l'assurance de mon 20 plus profond respect." Voilà tout ! Il sait bien que Pierre ne m'aime plus, et qu'il m'a abandonnée !

Madame de Lassalle n'en croyait pas ses oreilles. Était-ce bien Catherine, si fière, si réservée, elle qui n'avait jamais dit un mot des procédés de son mari à son 25 égard et qui parlait ainsi ouvertement d'une indifférence palpable que les étrangers même en devaient être instruits ? Tous les principes de madame de Lassalle se révoltaient à cette pensée en même temps que son cœur saignait de la souffrance qu'avait dû endurer sa fille 30 avant d'en venir à cet excès d'abandon.

— Chut ! chut ! mon enfant, répétait-elle tout bas, ne dis pas cela ; Pierre t'aime, il ne t'a pas abandonnée ; il s'ennuyait un peu ici, parce qu'il avait perdu l'habitude de la vie de province et qu'il n'avait rien à faire ; quand 35 il reviendra, il faudra qu'il se mette à s'occuper de tes

terres, au lieu de tout laisser à Rigal qui n'attend des ordres que de toi quand il veut bien en demander. Il aura assez à faire, vois comme ton père est toujours affairé à Lassalle! Ne te décourage pas.

Mais Catherine répétait: 5

— M. de Champagnac a bien compris: qu'est-ce qu'on peut penser d'un mari qui laisse six semaines les lettres de sa femme sans réponse et qui ne se donne seulement pas la peine de se les faire envoyer! Moi aussi, j'avais bien deviné ce qui se passerait quand il est parti; je ne 10 sais pas quand il reviendra, quand j'aurai de ses nouvelles, et, dans le pays, tout le monde saura que madame de Vireleu est abandonnée par son mari.

Tout en parlant, Catherine rougissait et pâlissait tour à tour, et sa mère n'insista pas pour calmer son irritation 15 et son agitation, tant elle était préoccupée de son état physique. "Cette pauvre enfant se dévore en silence depuis six semaines, pensait-elle,—et cette lettre de M. de Champagnac confirmant ses inquiétudes secrètes lui a porté un coup qui va nous causer bien du chagrin et de 20 la peine."

X.

LE BERCEAU.

" A-t-on jamais vu un enfant peser onze livres à sept semaines?" disait la grand' mère, heureuse et fière, en caressant les mains potelées de son petit-fils André. M. de Lassalle pensait que sa fille aurait bien pu accepter la proposition qu'il lui avait faite naguère de s'installer à l'Abbaye, pendant l'absence de M. de Vireleu; madame de Lassalle n'était jamais chez elle et couchait à Callac deux nuits sur trois.

" J'ai tout l'ennui de me trouver seul," pensait-il, sans l'agrément de la sentir au moins en repos!

Du reste, l'humeur de Catherine semblait changée depuis la naissance de son fils: elle avait retrouvé l'aimable soin des autres qui la caractérisait dans sa première jeunesse; elle ne se lassait pas de remercier sa mère de sa tendre sollicitude, et Angèle pleurait quelquefois de joie aux gracieuses et affectueuses paroles de la jeune maîtresse qui l'avait si souvent brusquée pendant quelques mois.

La jeune femme se sentait entourée d'une tendresse prévenante et douce, qui guérissait peu à peu les blessures de son cœur froissé et offensé.

Elle avait besoin de l'affection de ceux qui l'entouraient et qui l'aimaient depuis son enfance, car elle n'avait reçu aucune nouvelle de M. de Vireleu. Sans la consulter, M. de Lassalle avait d'abord télégraphié, puis écrit à M. de Champagnac pour lui annoncer la naissance du petit André et pour supplier l'ambassadeur de

France de faire rechercher la trace de M. de Vireleu. "Mon gendre n'est pas un pauvre diable qui puisse disparaître un jour dans un fossé sans qu'on sache ce qu'il est devenu, écrivait le gentilhomme campagnard avec cette conviction de l'importance de sa famille qui caractérise ses pareils dans tous les coins du monde; on dit que la police russe est bien faite, elle doit être habituellement très en éveil sur le compte des étrangers par le fait des complots et des attentats si multipliés en Russie; M. de Vireleu ne pouvait pas être confondu avec ces misérables, il ne peut pas avoir été jeté dans une prison d'État ni mené en Sibérie, je suis assuré que M. l'Ambassadeur pourra nous en donner des nouvelles, si bon lui semble; sa femme craint qu'il ne soit tombé malade dans quelque ville éloignée, pendant qu'il était à la recherche de ces malheureux chevaux dont vous avez certainement entendu parler, mais il avait avec lui un domestique espagnol, intelligent et attaché, s'il ne valait pas grand'chose du reste; Manuel n'aura pas laissé mourir son maître sans secours et sans appeler ses amis auprès de lui; je demande en grâce que toutes les recherches possibles soient faites: madame de Vireleu sera trop heureuse de payer les frais."

M. de Champagnac riait en lisant la lettre du vieux gentilhomme. "Je crois, moi, tout au contraire, que Vireleu se sera fourré dans quelque mauvaise compagnie avec sa passion du jeu et qu'il aura été enveloppé dans un coup de filet de la police; il est probablement à cette heure dans quelque cul de basse-fosse, séparé de son domestique espagnol qui était un chenapan comme lui, et destiné à passer par le *knout*, pour le moins, avant de revoir la lumière: il n'a jamais voulu me croire quand je lui disais qu'il ne fallait pas faire d'expériences dans ce pays-ci! nous verrons ce que le chef va dire de la requête de ce brave M. de Lassalle; il a le cœur plus

tendre que moi; d'ailleurs, pour l'honneur du nom français, nous ne pouvons pas laisser disparaître un de nos nationaux qui n'est pas un pauvre diable, comme le remarque fort bien ce bon beau-père, sans faire un
5 peu de bruit de sa disparition, c'est le meilleur moyen de le retrouver!"

Quinze jours plus tard, le jeune secrétaire d'ambassade répondait à M. de Lassalle: "Toutes les enquêtes auxquelles nous nous sommes livrés avec l'aide de la
10 police, aboutissent simplement à ceci. Deux hommes répondant à peu près au signalement que nous avons donné de M. de Vireleu et de son serviteur ont été vus au commencement du mois dernier dans un campement de Bohémiens qui était posté sur les bords du Volga,
15 non loin de Moscou. Le campement était considerable et appartenait à l'une des tribus les plus puissantes et les plus nombreuses des Égyptiens; mais il a été levé peu de temps après la visite de la police et a disparu dans l'étendue des steppes; on recherchera sa trace, mais les
20 Bohémiens voyagent parfois avec une si incroyable rapidité qu'il n'est pas facile de les suivre; ils n'ont jamais été mêlés aux procès politiques qui ont absorbé depuis quelques années les efforts de la police, en sorte qu'ils vont et viennent à peu près à leur gré, sans qu'on
25 poursuive de très près le châtiment dû souvent à leurs déprédations. Nous avons, du moins, acquis la certitude que M. de Vireleu n'est pas compromis dans quelque affaire nihiliste, autant qu'on peut acquérir une certitude dans un pays où personne ne dit jamais la vérité; je ne
30 répondrais pas aussi affirmativement sur l'hypothèse d'une maladie dans quelque endroit inconnu, bien que la présence de son domestique, s'il est fidèle, me paraisse, comme à vous, rendre la chose improbable; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne savons rien et que je ne vois
35 pas beaucoup de chances de retrouver une trace. M.

l'Ambassadeur me charge d'exprimer son profond regret à madame de Vireleu, en l'assurant qu'il ne perdra pas de vue son inquiétude, et qu'il s'empressera de lui transmettre les premiers renseignements qui pourront lui parvenir. Cela est la formule officielle; je vous ai dit, pour mon compte, ce que j'augure de ces renseignements."

M. de Lassalle avait gardé le secret sur sa demande et sur la réponse; seule sa femme avait été instruite des conjectures et des investigations de l'ambassade. Catherine n'avait pas fait de question et n'avait pas parlé de son mari pendant quelques semaines, mais elle s'arrêta un matin devant son père comme il descendait de voiture à la porte du cloître, en disant d'une voix basse mais décidée:

— Il me semble qu'il serait pourtant bien temps de mettre l'ambassade de France sur les traces de Pierre et de chercher à savoir s'il lui est arrivé malheur ou s'il m'a abandonnée.

M. de Lassalle était bien embarrassé. Il avait peur de porter à Catherine un coup dangereux en lui communiquant tout simplement les dépêches de Pétersbourg, et cependant il ne pouvait pas lui cacher que les questions qu'elle posait avaient déjà été transmises à l'ambassade, et qu'elles avaient été l'objet d'une investigation sérieuse. Il allait appeler madame de Lassalle, son recours ordinaire dans les occasions délicates; mais Catherine, la main sur son bras:

— Non, mon père, dit-elle gravement, n'appelez pas maman; elle a toujours peur pour moi, et je suis maintenant assez forte pour savoir la vérité.

Tout en parlant, elle serrait contre son cœur le petit enfant qui lui souriait, comme son bouclier contre les chagrins que pouvait causer son père. "J'ai André maintenant," pensait-elle.

M. de Lassalle fouillait dans ses poches, il tendit à sa fille un portefeuille.

Voici ce que j'ai écrit à M. de Champagnac et ce qu'il m'a répondu, dit-il sans plus de commentaires.

Et Catherine lut les deux lettres, debout sans dire un mot, en s'interrompant seulement quelquefois au moindre mouvement du petit enfant qu'elle portait.

Lorsqu'elle eut fini, elle replia soigneusement les deux papiers.

— Je suis portée à croire qu'il est avec cette tribu de Bohémiens, dit-elle d'une voix calme qui fit lever les yeux à son père et, comme il la regardait d'un air interrogateur: "Qui sait s'il n'y avait pas là quelque Bohémienne ravissante?" murmura-t-elle si bas que M. de Lassalle ne l'entendit pas; il était un peu sourd et si troublé de se trouver seul en face de sa fille, au moment d'une pareille conversation, qu'il avait l'oreille moins fine encore qu'à l'ordinaire.

— Merci, mon père, répéta Catherine, en emportant son petit garçon qui commençait à s'impatienter.

M. de Lassalle la regardait s'éloigner avec un étonnement muet. "Elle ne l'aime plus, c'est ce qu'il y a de sûr, pensait-il, et cela ne m'étonne pas, après la manière dont il l'a traitée; si nous pouvions seulement le savoir mort, je m'en consolerais pour ma part!"

C'était précisément ce qu'on ne devait pas savoir. Les jours, les mois s'écoulaient, et aucune nouvelle de M. de Vireleu n'était arrivée à sa femme; elle ne parlait jamais de lui, mais sa mère remarqua, au commencement de l'hiver, que la jeune femme ne commandait que des robes noires, grises ou blanches, comme une jeune veuve qui aurait perdu son mari depuis quelque temps déjà. Toute la vie de Catherine se passait auprès du berceau de son fils, et le nid du petit garçon se trouvait encore plus habituellement dans les bras de sa mère; il grandissait et commençait à se tenir debout sur les genoux de Catherine; madame de Lassalle aurait voulu persuader

à sa fille de se mêler aux amusements modestes et simples des châteaux environnants.

— Tu te portes bien maintenant, disait-elle, et, au fond, tu n'es plus triste à présent....

— A présent, maman, repartit Catherine d'un ton qui devait couper court à toute discussion ultérieure, je suis une femme sans mari et une veuve qui ne peut pas pleurer sur une tombe : est-ce que vous trouvez cette situation-là bien propre à se traîner de maison en maison pour satisfaire la curiosité de nos voisins ? Si Pierre ne revient pas, si je ne sais pas ce qu'il est devenu, je ne sortirai pas de ma maison pour coucher sous un autre toit avant que mon fils ait atteint sa majorité et soit devenu le maître de sa vie !

Madame de Lassalle ne répondit pas. "Catherine a toujours aimé les grandes résolutions, pensait-elle, et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas l'entêter par la contradiction ; le temps viendra où la jeunesse parlera, et alors, moins il y aura de gens ayant su ses beaux projets et mieux cela vaudra ; je ne dirai même pas à son père ce qu'elle m'a répondu aujourd'hui."

M. de Lassalle commençait à s'impatienter de la prolongation de la résidence de sa femme à l'Abbaye, et il accueillit avec une vive satisfaction la déclaration que Catherine fit un matin, un peu abruptement, selon sa coutume :

— Il me semble, maman, qu'il serait temps de vous établir pour le printemps à Lassalle, si vous voulez jouir des premières violettes et des fleurs que Messu a soignées avec tant d'amour, tout l'hiver. L'autre jour, en passant près du jardin, il m'a semblé que vous commenciez à avoir des jacinthes magnifiques.

— Tu as bien raison,—et M. de Lassalle tournait vers sa femme des regards triomphants, car il avait déjà plusieurs fois entamé des négociations pour l'amener à

abandonner décidément l'Abbaye et son petit-fils afin de retourner au domicile conjugal.—Les jacinthes sont ravissantes et Messu se lamente tous les jours de ne pas voir Madame et madame de Vireleu venir les admirer.

5 Madame de Lassalle regardait son mari avec une certaine inquiétude; il continua sans se douter de rien :

— Ce qu'il y aurait de mieux, puisque le berceau de monsieur André est le centre du monde pour sa mère et pour sa grand'mère, ce serait de transférer ledit berceau 10 à Lassalle avec le jeune souverain qu'il contient. Catherine serait avec nous et vous seriez toutes les deux aux pieds du bébé, tandis que je pourrais voir à mes affaires sans retomber dans l'état de célibataire dont je suis sorti, il y a quelque vingt-sept ans.

15 La figure de Catherine était devenue froide comme un marbre.

— André et sa mère ne sortiront pas de la maison où ils ont été laissés, jusqu'au jour où il en sera le maître, repartit-elle, sans que son père parût comprendre.

20 Il se mit à rire :

— Tu comptes l'élever sous cloche, commença-t-il.

Mais, cette fois, madame de Lassalle avait étendu son pied sous la table, et elle marchait résolument sur les cors de son mari.

25 Il n'était pas sujet à faire attention aux signes et aux avertissements, mais la leçon était trop claire, il se tut avec un peu d'embarras, auquel Catherine ne sembla pas faire attention ; mais, le jour même, madame de Lassalle commençait ses préparatifs pour retourner chez 30 elle, malgré le crève-cœur qu'elle éprouvait à l'idée de se séparer du petit enfant qui était venu prendre les places vides et apporter dans ses petites mains le baume de beaucoup de blessures. Le surlendemain, madame de Vireleu, debout à la porte de la cour, regardait la 35 voiture qui emmenait son père et sa mère prendre le

chemin de Lassalle. Après bien des raisonnements et les supplications hostiles de madame de Lassalle, Catherine avait consenti à acheter les jeunes chevaux noirs de son père et à reprendre Christophe à son service : " Je me rattraperai sur autre chose, avait-elle pensé, avec une ardeur d'économie qui étonnait madame de Lassalle elle-même. Si Pierre revient jamais, je veux qu'il reconnaisse que les femmes peuvent être de bons administrateurs, et en tous cas, je rendrai un jour mes comptes à mon fils : j'entends qu'il se trouve alors un des beaux partis du pays. Je me chargerai de lui choisir sa femme, et il faudra qu'elle ne soit jamais sortie du département !"

XI.

VISITEURS.

Catherine pouvait bien jurer qu'elle ne voulait pas quitter l'Abbaye, mais elle ne pouvait plus maintenant se séquestrer comme elle l'avait fait. Presque tous les petits châteaux parsemés au bord du Lot ou dans la plaine contenaient quelques parents de monsieur ou de madame de Lassalle ; et les oncles et les tantes, les cousins ou les cousines ne laissaient guère passer de jours sans qu'un carrosse vînt apporter quelques visiteurs à la vieille Abbaye. Malgré son goût naturel pour la solitude, qui s'était aggravé pendant ses chagrins, Catherine avait de l'affection pour ses parents et un certain plaisir à se trouver de nouveau au courant des petites nouvelles du pays. Elle ne pouvait d'ailleurs pas renvoyer les curieux, bienveillants pour la plupart, qui se présentaient pour voir et admirer le petit André : il était convenu, dans les environs, que le petit garçon était le plus bel enfant du département, comme Catherine en avait naguère été proclamée la plus jolie fille.

C'était à la grande joie de Philomèle que Catherine avait dit, un jour qu'elle avait vu arriver un carrosse venu de loin :

— Nous ne pouvons pas laisser repartir mes cousins de Quinsac, sans leur donner à dîner. Antoine, dites à Philomèle qu'elle fasse de son mieux pendant qu'Angèle habille André pour l'apporter au salon.

Philomèle n'avait presque rien dans son garde-manger, tant le ménage était économiquement conduit ; mais elle

avait réussi à improviser un dîner si succulent, avec les maigres ressources de la petite ville, que Catherine riait le soir en se déshabillant :

— Je suis sûre que mes cousins de Quinsac sont partis bien fiers d'être les premiers qui aient dînés à l'Abbaye depuis deux ans, dit elle à Angèle ; j'ai seulement peur qu'ils n'aient trouvé le dîner si bon qu'ils ne soient tentés de revenir trop souvent. J'étais toujours dans l'inquiétude ; j'avais peur qu'il n'y eût rien dans les plats, j'aurais dû compter davantage sur les talents de Philomèle et sur le goût qu'elle a pour les exercer.

Les cousins de Quinsac étaient trop bien élevés pour abuser de l'hospitalité de l'Abbaye, mais ils s'étaient vantés d'avoir été très bien reçus par Catherine, et d'autres parents s'étaient dit : " Je ne sais pas pourquoi je n'irais pas aussi demander à dîner à l'Abbaye ; ce n'est pas commode, quand on vient de loin, d'être obligé de repartir de bonne heure pour arriver chez soi avant le dîner. Puisque Catherine a reçu les Quinsac, nous sommes aussi proches qu'eux."

Madame de Gaillac n'avait pas fait ce raisonnement pour elle-même : elle était trop délicate pour se soucier de dîner hors de chez elle, et Gaillac n'était pas assez éloigné de Callac pour qu'il lui fût difficile de rentrer au logis dans la journée ; mais elle trouvait souvent quelque raison pour envoyer Roger chez sa cousine, et le jeune homme, qui avait d'abord obéi simplement aux instructions maternelles, commençait à trouver le chemin de l'Abbaye court et charmant. Il apparaissait ainsi, deux ou trois fois par semaine, à la porte du petit cabinet de Catherine, et il avait mis la main à la plupart des tableaux que la jeune femme avait ébauchés depuis quelque temps ; sa touche, plus ferme et plus scientifique que le pinceau féminin de Catherine, embellissait fort les productions de madame de Vireleu qui

s'étonnait elle-même du plaisir renouvelé qu'elle prenait à ses travaux.

— Je ne sais pas pourquoi je m'amuse tant à peindre maintenant, disait-elle un matin étourdiment en se retournant pour contempler André qui se traînait sur le tapis, tandis que son image occupait la place d'honneur sur l'un des chevalets dont le cabinet était encombré.

Madame de Lassalle était assise près de la fenêtre soigneusement voilée pour jeter la lumière sur le petit portrait :

— C'est que tu ne peins pas seule, repartit-elle avec calme, et que Roger partage tes goûts comme nous n'avons jamais su le faire ni les uns ni les autres.

La jeune femme réfléchissait en souriant et en rougissant :

— C'est peut-être cela et vous pourriez bien avoir raison, maman, dit-elle, cependant Roger ne fait autre chose que de me gronder, et nous nous disputons souvent : il prétend que je gâte André !

— Alors, il vaut mieux que je ne vienne pas ici quand Roger s'y trouvera,—et madame de Lassalle se mit à rire,—car je gâte André bien plus encore que toi, et M. Roger aurait peut-être l'impertinence de me le reprocher aussi ; moi, je te trouve d'une fermeté que j'admire, à l'égard de ce pauvre chéri !

— Vous croyez, maman ? je voudrais bien que ce fût vrai,—et Catherine quittant ses pinceaux s'asseyait à côté de sa mère, en attirant André sur ses genoux.—Je tiens tant à ce qu'il soit bien élevé et surtout obéissant. On ne sait pas tout ce que c'est pour un petit enfant que d'obéir de suite à sa mère ! D'abord, il faut que l'idée du devoir se soit déjà un peu développée dans son esprit, et puis qu'il ait appris à faire passer les désirs et la volonté d'un autre avant ses désirs et sa volonté propre, par conséquent à lutter contre son égoïsme ; ce que la

mère est pour lui, c'est l'idée même de Dieu qui se présente ainsi d'abord à sa pensée; il obéira un jour à la volonté de Dieu, s'il obéit maintenant à la mienne et c'est tout ce que je demande, ajouta la jeune femme en baissant la voix et en couvrant de baisers le petit enfant qu'elle tenait dans ses bras.

Madame de Lassalle n'était pas dépourvue d'esprit naturel, mais elle avait moins réfléchi que sa fille, dont le malheur avait approfondi le caractère; et elle avait élevé Catherine à lui obéir par instinct et sans se demander quelles étaient les raisons sérieuses de ses exigences maternelles. Elle se mit à rire en écoutant Catherine, tout en la regardant avec une admiration qu'elle ne pouvait pas dissimuler.

— Tu as une foule d'idées qui ne me sont jamais venues à l'esprit, dit-elle, en se penchant vers sa fille pour l'embrasser, ou bien est-ce par hasard Roger qui a fait toutes ces belles réflexions en te reprochant ta faiblesse?

Catherine était indignée:

— Parce que Roger peint mieux que moi, vous voulez qu'il s'entende aussi à élever les enfants! s'écria-t-elle, il me reproche de gâter André parce que le petit veut toujours toucher à son portrait ou courir par la chambre au moment où il faudrait qu'il restât tranquille; mais, quand il ne le dérange pas du tout, il avoue que je sais très bien me faire obéir et que je n'ai pas besoin que personne m'apprenne l'importance de la première éducation pour un petit enfant!

Madame de Lassalle riait encore en rentrant chez elle:

— Catherine ne sait pas quel plaisir elle prend aux visites et à la société de son cousin de Gaillac, dit-elle, le soir, à M. de Lassalle; et il me semble qu'il passe sa vie à l'Abbaye; sa mère l'y envoie constamment.

M. de Lassalle releva la tête de la patience qu'il était occupé à étaler sur la table.

— Trop souvent peut-être, dit-il; au bout du compte, nous ne savons pas si Catherine est libre!

Madame de Lassalle n'entendait pas raison sur ce point qui revenait sans cesse dans ses conversations avec son mari; elle n'admettait pas qu'il fût possible que deux ans et plus se fussent écoulés depuis que M. de Vireleu était en Russie, sans donner signe de vie s'il était encore de ce monde:

— Je ne sais pas comment il a péri, disait-elle toujours, mais il n'est plus sur la terre, j'en réponds; quand ce ne serait que par nécessité, il serait revenu; il aurait demandé de l'argent; comment voulez-vous qu'il ait vécu? Était-il homme à travailler pour gagner son pain, lorsqu'il avait ici une femme, un enfant, une maison et une fortune qui l'attendaient?

M. de Lassalle avouait toujours que la chose était peu probable; mais, au fond de sa pensée, il se disait quelquefois: "Qui sait si ce misérable ne s'est pas remarié là-bas sous quelque autre nom, et pris de quelque passion subite? Il n'y a pas partout des formalités comme en France, et il peut être établi dans quelque coin de la Russie, sans que nous en sachions rien; il reparaîtra un jour, quand personne ne l'attendra plus."

Madame de Lassalle avait cependant été frappée de la réflexion de son mari; et elle pensa: "Je dirai un mot à ma cousine de Gaillac; elle ne voudra pas le malheur de Roger; s'il allait prendre du goût pour Catherine et que Pierre ne fût pas mort!"

Madame de Gaillac se garda bien de révéler à sa cousine les projets qu'elle avait effectivement conçus; mais elle dit à son fils, comme celui-ci revenait le lendemain de sa visite ordinaire à l'Abbaye:

— Mon cher enfant, je suis désolée de déranger de nouveau ta vie, mais il faut absolument que tu t'en ailles dans les Landes, pendant quelques jours; l'homme d'affaires m'écrit qu'il est en marché pour les poteaux du télégraphe de la nouvelle ligne de chemin de fer, et il me paraît en train de conclure une très mauvaise combinaison; je ne puis pas y aller voir, comme tu sais, mais je crois que nous pourrions gagner à cette opération douze ou quinze cents francs de plus qu'il n'en tirera, si nous le laissons faire tout seul.

Roger s'était assis sur le bras du canapé de sa mère; suivant une habitude de son enfance qu'il n'avait jamais perdue, et il caressait doucement les mains amaigries de madame de Gaillac.

— Quel dommage que vous ne puissiez pas partir pour les Landes, ma chère mère, dit-il tendrement, et que vous ne puissiez pas vous occuper de toutes les affaires. Vous vous y entendez tellement mieux que moi!

Madame de Gaillac souriait tristement:

— J'ai bien été obligée de m'en mêler, quand ton père nous a laissés tout seuls, toi et moi, quand tu marchais à peine, dit-elle; mais je me suis débarrassée de ce fardeau le plus tôt possible, et je n'aime pas à te voir faire le paresseux. Tu n'as pas pu prendre une carrière comme ton père l'aurait certainement désiré pour toi s'il avait vécu, parce que tu n'as pas voulu me quitter; au moins faut-il cependant que tu remplisses fidèlement les devoirs de l'existence que tu t'es faite, et l'un de ces devoirs consiste à ne pas laisser gruger ta fortune, soit par les hommes d'affaires, soit par les gens avec lesquels ils ont à traiter.

Roger secouait la tête, il étendait ses jambes devant lui comme s'il était fatigué par une course à cheval plus longue que celle qu'il avait faite pour revenir de Gaillac.

— Il me semble qu'il suffirait bien d'écrire ! murmura-t-il timidement et à demi-voix.

Madame de Gaillac était une mère tendre, mais passablement impérieuse et exigeante ; et, d'ailleurs, une pointe d'inquiétude aiguisait son goût ordinaire pour la domination :

— Écrire ? s'écria-t-elle ; est-ce que tu ne sais pas l'effet que font les lettres à des gens comme Rumeau ? A peine les regardent-ils, et ils les comprennent bien moins encore ; si tu savais tourner ta missive en patois, peut-être la saisiraient-ils à peu près, mais en français, ils tiennent les ordres pour non avenus et n'en font qu'à leur tête. Non, non ; il n'y a pas autre chose à faire qu'à prendre ta valise, à faire seller Veillantif, et à t'en aller visiter Rumeau et les pins, sans compter les chênes-lièges dont la récolte n'est pas bien productive depuis quelques mois.

Roger avait repris les mains de sa mère :

— Et que nous font douze ou quinze cents francs de plus ou de moins ? demanda-t-il tout haut, cette fois, et en s'enhardissant contre le désir de madame de Gaillac, plus qu'il ne l'avait peut-être jamais fait. Nous avons plus d'argent qu'il ne nous faut pour vivre, vous et moi, comme nous vivons ; à quoi bon courir après les chances de bénéfice ? Que Rumeau vende les pins comme il voudra !

Cette fois, madame de Gaillac regarda son fils dans le blanc des yeux, comme elle avait évité de le faire depuis le début de la conversation. Elle avait bien prévu un peu de résistance de la part de Roger, et elle avait jugé plus prudent de ne pas articuler nettement les raisons du voyage et de l'absence, nécessairement un peu prolongée, qu'elle désirait lui imposer ; mais elle commençait à se rendre compte qu'il ne céderait pas à de simples prétextes, et elle aborda franchement la question.

— Dis tout de suite que tu ne te soucies pas de

t'éloigner de l'Abbaye, dit-elle en se redressant sur son séant.

Roger rougit, mais il ne recula pas.

— Dites tout de suite que vous voulez m'en éloigner, après m'avoir poussé à y aller sans cesse, répondit-il d'un ton calme, mais singulièrement résolu.

Madame de Gaillac reconnut que, pour la première fois de sa vie, une autre influence contrebalançait la sienne et était même sur le point de l'emporter dans l'âme de son fils. Il lui sembla qu'une épée lui traversait le cœur, bien qu'elle se dît en même temps que Roger avait raison et qu'elle avait voulu ce qu'elle redoutait maintenant.

Mais toutes ces pensées avaient passé dans son esprit avec la rapidité et la netteté d'un éclair; elle reprit sans avoir paru hésiter un seul instant:

— Tu ne te trompes pas, mon enfant, j'ai désiré toute ma vie que tu eusses du goût pour ta cousine Catherine; je t'ai encouragé à la voir souvent, quand vous étiez tous deux enfants, et je t'ai encouragé encore, depuis qu'elle semble destinée à un veuvage prématuré; mais nous ne sommes pas encore assurés qu'elle soit libre; et j'ai peur que le goût pour elle ne te vienne trop promptement.

Le jeune homme se laissa glisser à terre et cacha sa tête sur les genoux de sa mère:

— Le goût est venu tout de suite . . . , murmura-t-il d'une voix étouffée.

Madame de Gaillac passait la main sur les cheveux noirs de son fils, elle pressait l'autre main sur son cœur qui semblait prêt à se briser d'angoisse et d'inquiétude, puis se penchant sur le jeune homme, toujours prosterné devant elle:

— C'est pour cela qu'il faut partir, mon fils, dit-elle, et revoir Catherine très peu, le moins possible, jusqu'à ce que le temps, peut-être quelque nouvelle assurée, nous laissent

le champ libre et la possibilité de chercher à conquérir ce trésor, qui nous a été enlevé par un si malheureux hasard.

Roger ne protestait pas; il ne répondait pas; il restait silencieux et comme pénétré de douleur; sa mère respectait la lutte qu'elle sentait dans son cœur, et elle se tut longtemps, en se contentant d'appuyer quelquefois ses lèvres sur le front incliné. Lorsque Roger se releva enfin, il sembla à madame de Gaillac que des années avaient passé sur la tête de son fils pendant qu'il était agenouillé à ses pieds.

— Vous avez raison comme toujours, ma mère, dit-il d'une voix légèrement émue, en dépit de la fermeté de son accent; je partirai demain même, et je serai très longtemps dans les Landes; le marché des bois de pin est compliqué. J'expliquerai cela à ma cousine de Lassalle; que Catherine n'attende pas mon retour pour finir le portrait d'André! ajouta-t-il, comme s'il voulait mettre le sceau à son sacrifice; et madame de Gaillac se souleva sur son canapé avec peine, entourant de ses bras la tête de son fils et répétant dans son cœur ce qu'elle avait déjà pensé tant de fois depuis l'apparition de Pierre de Vireleu dans le pays: "Pourquoi, ce Parisien est-il venu pour nous déranger tous?"

C'était à la veille de son départ pour les Landes que Roger avait essayé de persuader à Catherine de venir à Gaillac, afin de tenir compagnie à sa mère. Il lui semblait que, dans cet éloignement où il allait chercher à la fuir, il ne se sentirait pas aussi complètement et irrévocablement séparé de celle qu'il aimait, en la sachant chez lui, et près de madame de Gaillac. Catherine avait refusé, comme toujours, mais elle était plus triste que de coutume, et elle se demandait tout bas: "Il sera donc bien longtemps absent?"

XII.

EN VAIN!

C'ÉTAIT une mesure prudente que le départ conseillé par madame de Gaillac à son fils et auquel le jeune homme avait consenti par vertu et par raison; mais le résultat de l'absence ne devait pas répondre à l'attente de la mère, du moins pour ce qui regardait son fils; Catherine avait dit à madame de Lassalle qui lui parlait du voyage de Roger:

— Ah! il ne restera pas bien longtemps; il déteste les affaires, il les laisse toujours faire à ma tante de Gaillac, et je crois qu'il a raison; d'abord, elle s'y entend mieux que lui, et puis elle serait bien étonnée, s'il arrivait un jour que Roger fût d'un avis différent du sien.

Mais elle n'avait pas paru s'apercevoir de l'absence du jeune homme; seulement, dans le portrait de son petit garçon, elle avait remplacé le fouet que Roger lui avait mis à la main et qu'elle ne trouvait pas approprié à un enfant aussi jeune, par un mouton en bois que le petit garçon affectionnait tout particulièrement. Ce détail du petit tableau avait été d'avance l'objet de nombreuses discussions; mais, un jour, Roger avait peint le fouet sans rien dire, avec tant de soin et de perfection que Catherine n'avait pas osé le gratter. Ce fut aux yeux attentifs de madame de Lassalle le seul signe palpable que Catherine eût compris que Roger ne reviendrait pas à l'Abbaye pendant bien des jours. Sans y faire attention et pendant qu'elle travaillait, la jeune femme tournait cependant quelquefois

la tête du côté de la porte, comme si elle s'attendait à voir entrer quelqu'un, et elle semblait parfois écouter ce galop du cheval de Roger qui retentissait si souvent dans la cour de l'Abbaye. C'était tout, elle ne se relâchait pas dans le travail qu'elle avait repris avec tant d'ardeur, elle jouait du piano, elle lisait des vers quelquefois, mais alors elle s'arrêtait comme pour réfléchir ou discuter les impressions qu'elle éprouvait; André était seul dans la chambre, où madame de Lassalle tirait régulièrement son aiguille, sans se mêler aux études de sa fille, qu'elle avait toujours respectées sans y apporter personnellement aucun intérêt et Catherine reprenait sa lecture avec un secret sentiment de solitude qu'elle n'éprouvait pas naguère.

Mais Roger! Il était bien plus isolé dans les Landes, campé dans la maison de l'homme d'affaires, que Catherine dans son Abbaye chérie, entourée de tous ceux qu'elle avait aimés depuis son enfance. D'ailleurs, il savait qu'il était seul et il savait pourquoi il était seul. Les ardeurs d'une jeunesse pure avaient saisi son âme, et il avait besoin d'errer pendant de longues heures dans les grands bois de pins, au milieu des chênes-lièges, robustes et rabougris, pour calmer les élans de son cœur qui le reportaient sans cesse vers Gaillac et vers Catherine. Si Pierre avait été là, s'il avait rempli les devoirs qu'il avait acceptés et recherchés, l'amour de Roger pour sa cousine ne se fût jamais éveillé; si l'existence du mari, même absent, eût été un fait assuré, le courage et les bons sentiments de M. de Gaillac l'eussent préservé, sinon de toute envie douloureuse, au moins de toute espérance; mais maintenant! Il était possible que l'absence fût un mort disparu depuis deux ans déjà de la scène du monde et laissant libre la place qu'il était venu si malencontreusement occuper! Maintenant que Catherine était peut-être veuve, qu'on pouvait aspirer

à la conquérir,—et Roger n'osait pas se dire à lui-même que cette espérance ne serait peut-être pas déçue,—il se dévorait dans son angoisse tout en se disant que sa mère avait pourtant raison et qu'il fallait attendre, sans rien tenter, sans aggraver le mal déjà fait, sans laisser voir à Catherine la passion qu'elle avait inspirée et qu'elle ne devait pas deviner encore puisque, . . puisqu'on ne savait pas ce qu'était devenu son mari!

Roger avait étonné l'homme d'affaires, d'abord par son apparition dans les Landes où il n'était pas attendu, et puis par la prolongation inaccoutumée de son séjour; il avait semblé prendre tant d'intérêt aux ventes des pins et du liège que Rumeau disait à sa femme:

— Si le jeune monsieur se met à être aussi regardant que Madame, on ne pourra plus rien faire par ici, et je m'en irai en Espagne avec la pelote que nous avons déjà amassée; au moins elle, elle était toujours sur son canapé, et on pouvait lui dire ce qu'on voulait, sans qu'elle y vînt voir, mais il s'est mis à compter les têtes d'arbres et il vous regarde avec des yeux clairs auxquels il n'y a pas moyen de rien cacher; je ne sais pas ce qui lui a pris tout d'un coup; quand il était venu ici, les autres fois, ce n'était que pour chasser, et il ne s'inquiétait seulement pas de savoir s'il y avait des vides dans la plantation ou des incisions aux arbres!

Roger s'était dit: "Ce qu'il y a de mieux à faire dans ce monde pour guérir les blessures profondes, c'est de faire son devoir, et mon devoir, pour le moment, du moins, c'est de regarder aux affaires de ma mère et aux miennes qui me paraissent encore plus compromises ici que ma mère ne le soupçonne. Décidément je ne crois pas que Rumeau fasse son devoir, à lui, envers nous!"

Chaque jour enracinait cette conviction dans l'esprit du jeune homme, beaucoup plus capable naturellement

qu'il ne se l'était figuré jusqu'alors; il n'était d'ailleurs pas absolument isolé dans les Landes et à la merci de l'homme d'affaires infidèle. Plusieurs de ses parents habitaient cette région sauvage et pittoresque, exploitant, 5 eux-mêmes, leurs forêts de pins, et en tirant un profit beaucoup plus considérable que celui qui revenait en définitive à madame de Gaillac. Ce fut à eux que s'adressa Roger pour obtenir des reseignements sur le prix courant de la résine, du liège ou des poteaux, et ce 10 fut avec une satisfaction véritable et un peu d'orgueil de sa pénétration, qu'il apprit que Rumeau était regardé dans le pays comme un malhonnête homme, qui profitait de la mauvaise santé de sa maîtresse et de la jeunesse indolente de son fils pour s'enrichir tout à son aise. Le 15 jeune homme prit une nuit une grande résolution: "Puisque je dois rester éloigné quelque temps, écrivit-il à sa mère, et que vous avez le courage de rester seule, je crois qu'il vaut mieux que je m'établisse ici pendant plusieurs mois, quitte à venir vous voir de temps à 20 autres, vous, seule! et que je consacre ce temps d'exil à réparer le mal que ma négligence a laissé faire dans cette partie importante de nos propriétés; j'ai annoncé à M. Rumeau mon intention de reprendre l'administration de nos biens entre mes mains, et il m'a paru en être aussi 25 peu étonné que l'économe infidèle de l'Évangile; il s'attendait évidemment à quelque communication de ce genre; mes cousins des environs m'approuveront fort, et seront ravis de me venir en aide; je chercherai avec leur concours quelque brave Landais, et nous tirerons un 30 jour deux fois ce que nous tirons actuellement de Bel-Air. Les sapins me paraissent ravis de ne pas subir de nouvelles incisions cette année; on me dit que la quantité de la résine était aussi exagérée que la qualité en était par conséquent médiocre. Je vous reviendrai en meil- 35 leur état que lorsque je suis parti, mais je ne suis pas

guéri, Mamma mia, et je ne le serai peut-être jamais. Qui sait? je n'ai peut-être pas de raison et pas d'envie de me guérir.

Madame de Gaillac joignit les mains lorsqu'elle eut lu et replié la lettre de son fils; deux larmes coulaient lentement de ses yeux qui en avaient tant versé, "Dieu bénisse mon brave enfant!" pensait-elle, et elle resta longtemps absorbée dans ses pensées maternelles, qui devenaient toutes des prières. "J'ai bien fait de l'éloigner, pensait-elle, mais cela suffira-t-il à sa volonté? est-elle d'accord avec sa raison?"

XIII.

A LA LONGUE.

Roger était revenu pour voir sa mère, toute seule, comme il l'avait écrit: mais il n'avait pas annoncé sa visite, peut-être par un secret désir, dont il ne se rendait pas bien compte à lui-même, de se ménager les chances d'une rencontre qu'il était décidé à ne pas rechercher. Le sort le servit mieux qu'il ne pouvait l'espérer dans les rêves de ses moments de faiblesse. Catherine avait dit le matin à Angèle:

— Vous habillerez André de bonne heure, je compte aller voir ma tante de Gaillac. Il y a longtemps qu'elle n'est venue ici, et je crains qu'elle ne soit souffrante dans sa solitude.

André était tout pimpant lorsqu'il s'assit dans la victoria à côté de sa mère; il ne sortait pas souvent en voiture, et sa joie était sans mélange, car il accompagnait sa mère à lui tout seul; grand'maman avait coutume de partager très habituellement les courses de madame de Vireleu.

Madame de Gaillac était souffrante en effet, souffrante et triste; la lettre de Roger avait manqué, ce matin-là, et la mère était inquiète; sans vouloir le dire, elle redoutait, comme elle avait désiré, la visite de son fils. S'il voyait Catherine à Gaillac dans la familiarité douce de la maison paternelle, tous les efforts qu'il avait si douloureusement poursuivis seraient peut-être perdus. Cependant, dans la simple hypothèse d'une arrivée inattendue, comment renvoyer chez elle la jeune femme venue

de si bonne grâce pour égayer l'isolement d'une vieille parente? Comment lui faire entendre ce qu'on ne voulait pas qu'elle comprît et l'amener à deviner que, là où se trouvait Roger, il valait mieux qu'elle ne fût pas!

Les méditations de madame de Gaillac sur ce difficile problème l'absorbaient si profondément, qu'elle restait silencieuse et morne. Catherine se disait: "Ma tante s'ennuie toute seule dans sa maison; je ne sais pas quelle idée a eue Roger d'aller s'établir pour si longtemps dans les Landes; il disait toujours qu'il n'entendait rien aux affaires et qu'il fallait bien se fier un peu aux gens qu'on employait; il aura probablement trouvé qu'il n'y avait plus moyen de se fier même à Rumeau!"

En voyant la voiture de Catherine entrer dans la cour autour de laquelle était bâtie le château de Gaillac, la maîtresse du lieu s'était promis de parler littérature, politique, ménage, mais de ne pas laisser rouler la conversation sur les faits et gestes de Roger dans les Landes. "Il ne s'agit pas de la faire penser à lui" se disait la mère, mais Catherine s'écria presqu'en entrant:

— Qu'est-ce que Roger fait donc à Bel-Air, ma tante? il a déjà eu le temps de vendre tous les pins de l'année et de remplir tous les tonneaux de résine!

Madame de Gaillac ne put s'empêcher de sourire:

— Roger s'est aperçu que lorsqu'on ne s'occupe pas de ses affaires, les autres s'en occupent malencontreusement pour vous, repartit-elle; il a été obligé de renvoyer définitivement Rumeau, presque du soir au matin, et sans lui laisser le temps de faire disparaître les traces de ses malversations, en sorte qu'il est contraint de s'occuper des détails de l'exploitation, en attendant qu'il ait trouvé un homme sûr que lui promettent ses cousins de Pecy.

Elle parlait encore, et Catherine, tout en écoutant, venait d'ôter son chapeau et de s'installer dans un grand fauteuil, son ouvrage à la main; elle avait déposé à côté

de son panier une revue qu'elle apportait à madame de Gaillac, dont les yeux étaient quelquefois fatigués et qui aimait qu'on lui fît la lecture ; le pas d'un cheval retentit au même instant sur le pavé de la cour ; madame de Gaillac pâlit ; Catherine se leva vivement et regardant par la fenêtre :

— C'est Roger, ma tante ! s'écria-t-elle, quelle bonne chance j'ai eue de venir aujourd'hui ! Sans cela, je parie que je ne l'aurais pas vu ! Avec toutes les affaires du monde sur les épaules, il n'aurait pas eu le temps de venir à l'Abbaye avant de retourner compter ses pins à Bel-Air !

Catherine continuait à parler gaiement, mais non sans un certain instinct que sa tante ne répondait pas et qu'elle ne paraissait pas aussi ravie qu'elle de la coïncidence des deux visites. " Ma tante a des choses à dire à Roger pour lesquelles elle n'a pas besoin de ma présence ! pensait-elle, je vais causer un moment avec lui, et puis je reprendrai le chemin de l'Abbaye, nous n'y trouverons probablement pas de quoi dîner, baby et moi, puisque j'avais dit que je ne comptais revenir qu'à la fraîcheur du soir, mais il ne nous faut pas grand'chose, et je ne voudrais déranger personne ici !" La fierté naturelle de Catherine se réveillait en face de l'étrange silence de madame de Gaillac.

Celle-ci n'avait pas quitté son fauteuil, elle n'avait pas fait un pas au-devant de son fils, lorsque le jeune homme entra dans la chambre, botté et éperonné comme un cavalier qui vient de parcourir vingt lieues d'une seule traite ; il s'arrêta sur le seuil, car André avait couru à lui et s'était jeté dans ses bras avec un cri de joie, et, derrière André, il avait vu sa mère.

Catherine s'était levée, elle, et elle tendait la main à son cousin avec une satisfaction aussi évidente que celle d'André.

— Ah! vous voilà enfin, s'écria-t-elle; je disais précisément à ma tante que je ne comprenais pas ce que vous pouviez faire à Bel-Air. Avez-vous fini de balayer les restes des Rumeaux?

Roger avait à peine serré la main qui lui était offerte; 5 il avait à peine relevé les yeux sur Catherine et ses pas rapides l'avaient amené aux pieds de sa mère:

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? murmurait celle-ci.

Mais déjà Roger reprenait son sang-froid, et ses yeux 10 commençaient à étinceler. Ce qu'il avait rêvé sans vouloir le désirer s'était précisément accompli: il trouvait Catherine assise à côté de sa mère, sans chapeau, en fille de la maison, et elle tenait son ouvrage à la main, ainsi qu'il l'avait vue cent fois dans ses vagues espérances 15 d'avenir. Il se retourna vers elle:

— Je n'ai encore balayé que la racine des Rumeaux, dit-il en riant, le père, la mère et les quatre enfants; mais je crois que je retrouverai longtemps des rejetons de ce même tronc, et que nous ne sommes pas au bout de 20 ce genre de recrues dans nos bois de pins, où il n'y en a pas d'autres, comme vous savez. Je découvre chaque jour de nouvelles preuves de son infidélité.

— Alors vous n'êtes pas près de revenir, mon cousin? —Et comme Roger hochait tristement la tête, elle 25 ajouta très bas:—Votre mère a cependant bien besoin de vous; elle n'est pas assez forte pour rester toute seule si longtemps.

Une question errait sur les lèvres du jeune homme, et sembla lui échapper malgré lui; il se pencha sur la main 30 de Catherine et murmura à demi-voix:

— Ma mère est-elle seule à s'apercevoir de mon absence?

— Mais Catherine riait tout haut.

— Non, certes, mon cousin, dit-elle, quitte à dévelop- 35

per en vous cette fatuité que je vois poindre pour la première fois, je vous dirai que mon père et maman disent de temps en temps : " Roger est bien longtemps dans les Landes," mon père surtout s'ennuie apparemment de ne
5 pas vous voir arriver tous les jours à Lassalle ou à l'Abbaye ; André demande quelquefois son bon ami Roger, et moi, j'ai profité de votre absence pour ôter le fouet de la main de mon petit garçon dans son portrait afin de mettre le petit mouton à la place, mais maintenant que
10 cet acte de rébellion est accompli, je ne serai pas fâchée de retrouver votre concours pour mes travaux qui n'avancent pas si vite ni si bien que cet été, ajouta-t-elle en souriant.

Roger s'était assis à côté d'elle ; il ne regardait pas sa
15 mère ; il ne voulait pas la regarder ; il se sentait ressaisi par l'irrésistible séduction qu'il avait voulu fuir par sa longue retraite dans un coin sauvage, et il se rendait compte en même temps que la solitude à laquelle il s'était condamné avait été partout peuplée par l'image de Cathe-
20 rine et qu'il s'était en vain éloigné d'elle. Sa voix chérie retentissait à ses oreilles non moins nettement, lorsqu'il se promenait tout seul dans les grands bois de pins, que lorsqu'il l'entendait véritablement dans le salon de sa mère ou sous le toit de l'Abbaye, et il ne répondait pas
25 aux paroles gaies et légères de sa cousine, parce qu'il avait toutes les peines du monde à retenir le flot de tendresse qui montait de son cœur ; il avait pris André sur ses genoux et il le caressait avec une passion qui étonnait et troublait le petit garçon. Catherine se leva,
30 s'approchant de la cheminée.

— Puis-je sonner, ma tante ? demanda-t-elle.

Madame de Gaillac était restée silencieuse, regardant son fils avec un grand serrement de cœur ; elle se rendait compte de la futilité de ses efforts, comme un homme qui
35 étend la main pour retenir les eaux prêtes à jaillir d'une

digue rompue voit à chaque instant la fente s'élargir sous ses doigts ; elle fit un effort pour répondre à sa nièce qui venait de répéter sa question.

— Certainement, mon enfant : qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux mes chevaux, et Catherine tournait tour à tour les yeux vers sa tante et vers Roger. Je suis sûre que vous avez un tas de choses à vous dire, des comptes à régler, des conseils à donner et à recevoir, et, comme je ne puis vous être bonne à rien, je reviendrai un de ces jours, quand vous serez toute seule, ma tante, et que ma visite aura tout son prix.

Madame de Gaillac ne protesta pas, et Catherine comprit qu'elle avait bien deviné son secret désir, mais Roger avait fait un pas vers elle :

— Vous ne pouvez pas me donner quelques instants à moi, qui ne serai plus là demain ? demanda-t-il avec un ton suppliant, sous lequel sa mère sentit la résolution de satisfaire le besoin de son cœur au mépris des combats à venir comme des sages résolutions passées.

Catherine répondit en riant :

— Non, je n'étais pas venue pour vous voir, mais pour voir ma tante ; vous êtes arrivé comme la foudre et je m'en vais, pour laisser ma tante jouir de vous ; mes instants ne sont pas rares, vous les viendrez chercher à l'Abbaye lorsque vous serez de retour, ajouta-t-elle avec le sentiment d'un mécontentement contradictoire de la mère et du fils.

Elle avait pris André dans ses bras en parlant ainsi, bien que l'enfant s'accrochât au cou de Roger, en répétant :

— Je ne veux pas m'en aller, je veux rester avec mon bon ami !

Mais Catherine savait se faire obéir, malgré les mauvais propos de Roger sur ses procédés d'éducation, et elle imposa bientôt silence aux lamentations du petit garçon.

En se penchant vers sa tante pour l'embrasser, elle fut étonnée de sentir la joue de madame de Gaillac toute glacée. L'effort de contrainte et de désappointement avait été au-dessus des forces usées de la mère ; et elle ne résistait qu'avec peine à une grande envie de fondre en larmes.

— Prenez garde, Roger,—et Catherine repoussait de la main son cousin qui s'apprêtait à l'accompagner jusqu'à sa voiture,—ma tante est malade. . . . Je n'ai pas besoin de vous pour trouver mon chemin ; allez voir ce qu'il faut à votre mère, vous lui avez tourné le sang en arrivant ainsi sans la prévenir ; il ne faut pas faire peur aux gens même pour leur donner une surprise de joie ; elle n'est pas de force à cela.

Roger était rentré au salon comme la jeune femme en sortait ; il s'avança vers sa mère, sans hésiter et comme résolu à ne lui pas laisser ignorer un seul instant ce qui venait de se passer dans son âme.

— C'est inutile, ma mère, dit-il : j'aime Catherine à en mourir et l'absence ne me guérira pas !

Madame de Gaillac releva lentement ses paupières alourdies :

— Je le sais, mon pauvre enfant, dit-elle simplement, —et elle ajouta :—Que Dieu ait pitié de toi ! et qu'il t'ouvre le chemin vers le bonheur ou qu'il te donne la force de supporter la douleur !

XIV.

LES RETOURS.

Les mois s'étaient écoulés depuis le retour des Landes de Roger de Gaillac, et les habitudes de travail commun et de vie commune pour les deux cousins s'étaient reprises sans que personne cherchât désormais à les interrompre : Roger venait sans cesse à l'Abbaye ; il passait de longues heures dans le cabinet de Catherine, et toutes les commères du pays commençaient à se demander à quel moment le mariage serait annoncé. Mais Roger n'avait jamais admis la conversation sur ce chapitre, et madame de Lassalle secouait la tête lorsqu'on faisait devant elle quelque allusion à cette intimité significative. Personne n'eût osé en parler à madame de Gaillac qui avait su se faire craindre de tous les bavards. M. de Lassalle seul disait parfois :

— Je ne sais pas ce que ma fille attend : voilà plus de quatre ans qu'elle n'a eu des nouvelles de son mari, et toutes les enquêtes que nous avons faites sont restées sans résultat. J'ai cessé de croire qu'il soit encore vivant.

Madame de Gaillac avait cherché, elle aussi, à s'assurer du sort de Pierre de Vireleu. Elle avait conservé, au ministère des affaires étrangères, un vieil ami, autrefois très épris d'elle, et qui avait su faire son chemin dans la diplomatie de l'Europe. Personne n'était plus en mesure de faire poursuivre l'enquête dans les pays du Nord où "le mari égaré," comme on l'appelait à Callac et dans les environs, pouvait être venu échouer. Il avait mis en mouvement tout le réseau de la police secrète, mais sans

plus de résultat qu'en Russie à la simple requête de M. de Lassalle; personne n'avait ouï parler de M. de Vireleu.

— Quand croyez-vous que je pourrai enfin parler, ma mère? demanda Roger à la vicomtesse lorsqu'elle lui communiqua la lettre de son ami, le diplomate.

Madame de Gaillac secoua la tête:

— As-tu la moindre raison de croire que Catherine te laissera seulement achever ta phrase? demanda-t-elle. Depuis le départ de son mari, ou, pour mieux dire, depuis la naissance de son enfant, elle m'a toujours fait l'impression d'une personne qui a enterré son cœur et qui ne voudrait à aucun prix rouvrir le tombeau!

— Êtes-vous bien sûre que ce fût son cœur qu'elle eût donné à son mari? demanda Roger qui semblait suspendu aux lèvres de sa mère, comme s'il attendait une sentence de vie, ou de mort.

— Je ne sais pas bien,—et madame de Gaillac hesitait:—Je vois ce que tu penses, tu crois que son imagination seule avait été atteinte et que ce sont ses rêves de jeune fille qu'elle a perdus. Peut-être! c'est ta meilleure chance; mais alors laisse-lui le temps de s'en apercevoir elle-même. Te rends-tu compte de sa conviction, à elle, sur la disparition de son mari?

Roger rougit violemment:

— C'est bien là ce qui me tourmente, s'écria-t-il; elle ne parle jamais de lui, c'est tout simple; mais je ne puis pas arriver à me persuader, comme je donnerais ma vie pour le faire, que tout ce que son père lui a dit des recherches faites en Russie, le laps de temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est seule, le cruel silence maintenu si longtemps, l'aient encore convaincue que la chose est claire et qu'il a succombé obscurément, sans avoir le temps de dire un mot ou de faire un signe, dans quelque contrée lointaine et inconnue. Je n'oserai pas lui parler

de la lettre que vous avez reçue, maman, car elle serait capable de trouver très mauvais que nous eussions porté la main sur le linceul dont sa vie est enveloppée! J'en suis venu à avoir peur de Catherine, ma mère; si vous saviez comme elle est fière et réservée; c'est une neige immaculée à laquelle je n'ose pas toucher.

Madame de Gaillac souriait:

— Raison de plus pour laisser à la neige le temps de se fondre! dit-elle,—et Roger soupira sans rien dire.

Il sentait lui-même que le temps n'était pas encore venu de parler.

Catherine était debout devant son chevalet, elle peignait une touffe de digitales; les jours en s'écoulant avaient ramené le commencement de l'automne; cinq ans s'étaient passés depuis que M. de Vireleu avait quitté l'Abbaye et sa femme pour un voyage de pure fantaisie, qui devait durer quelques mois tout au plus, et il n'était pas revenu; depuis plus de quatre ans, toute la petite vie de son fils, il n'avait pas donné un signe d'existence. Sans savoir pourquoi, Catherine pensait à lui ce jour-là tout en peignant; Roger était assis à côté d'elle, suivant des yeux le pinceau agile qui retraçait les jolies fleurs groupées artistiquement dans un grand vase; il donnait de temps en temps des conseils utiles, tout en caressant André pelotonné sur ses genoux; bien des journées s'étaient paisiblement écoulées, et Roger seul sentait son sang bouillir dans ses veines, de tendresse et de désir inquiet. Catherine savait seulement qu'elle était heureuse, elle n'en demandait pas davantage et ne cherchait pas à deviner comment les douleurs et les inquiétudes du passé avaient été guéries par le présent; mais, ce matin-là tout en peignant, elle se disait négligemment: "Si Pierre revenait cependant, il ne serait pas content de me voir occupée à peindre des digitales, je ne sais pas pourquoi il détestait cette fleur-là; et il n'aime-

rait peut-être pas non plus, que Roger me donnât des leçons ; il n'avait pas de goût pour Roger, pas plus que Roger n'en avait pour lui ; j'en suis sûre, sans qu'il m'en ait jamais rien dit ; mais en revanche, André aime bien
5 Roger qui le lui rend !

Un pas se faisait entendre sous les voûtes du cloître, et, sans savoir pourquoi, Catherine écoutait ce pas, qui réveillait dans sa mémoire certains souvenirs déjà lointains ; la démarche du nouveau venu semblait d'abord
10 hésitante et embarrassée ; puis, tout à coup, les pas se précipitèrent, on monta rapidement l'escalier, et, au moment où Catherine, pâle et involontairement agitée ouvrait la porte de son cabinet, un pinceau dans la main droite et un appui-main dans la gauche, elle tressaillit
15 et fit instinctivement un pas en arrière ; Pierre de Vireleu était debout devant elle sur le palier de l'escalier.

Catherine n'avait pas poussé un cri, elle n'avait pas proféré une parole. Pierre ne parlait pas plus qu'elle, mais il étendait la main pour saisir celle de sa femme.
20 Catherine s'appuya une seconde contre la muraille ; puis, par un effort suprême, elle refit en avant le pas qu'elle avait d'abord fait en arrière par un mouvement irrésistible, et prenant la main de son mari :

— Soyez le bienvenu sous le toit que vous avez quitté
25 depuis si longtemps, Pierre ! dit-elle.

Et cependant, elle venait de découvrir à la fois deux choses dont elle ne se doutait pas. Depuis quelques mois, la conviction que son mari ne reviendrait pas avait commencé à pénétrer dans son âme et, en même temps,
30 dans la même mesure, une autre pensée y avait surgi : Catherine s'apercevait qu'elle aimait son cousin Roger de Gaillac comme elle n'avait jamais aimé Pierre.

Elle découvrait ce sentiment et le bonheur qu'il aurait pu lui donner à l'éclair d'un retour qui le méta-
35 morphosait en un grand malheur ; elle eut le temps de

se dire: "Dieu soit loué qui m'a gardée jusqu'ici; qu'il me garde encore, je ferai mon devoir!"

Mais, au même moment et par une seconde intuition aussi rapide que la première, elle comprit en se retournant ce qu'elle avait à peine entrevu jusqu'alors: l'amitié de son cousin Roger n'était pas ce sentiment paisible et doux qui pouvait remplir de joie leur vie à tous deux sans la pénétrer de cette passion qu'elle avait quelquefois rêvée en secret; ce n'était pas une sorte de préférence fraternelle chez des gens élevés ensemble. Roger était là, derrière elle, et il regardait Pierre avec des yeux remplis d'une colère et d'une douleur inexprimables. Toujours sans bouger, la jeune femme lança à son cousin un regard suppliant dans sa simplicité, sévère dans son expression de reproche, et Roger se détourna; Catherine étendit le bras et mit la main sur l'épaule d'André stupéfait:

— Voici votre fils, Pierre, dit-elle, il a quatre ans et demi, et vous ne le connaissez pas.

M. de Vireleu n'avait encore rien dit, mais il ne quittait pas Roger du regard; les paroles de sa femme lui firent baisser les yeux avec un retour de remords et de regret. Il avait eu de la peine à se décider à franchir le seuil de la cour de l'Abbaye. La porte était ouverte par hasard, parce que les chevaux venaient de sortir avec Christophe pour aller chercher madame de Lassalle dont le cocher était malade; il avait alors repris le chemin du cloître, ce chemin qu'il connaissait si bien; il avait monté l'escalier en se demandant comment Catherine l'accueillerait et en se félicitant de ne rencontrer personne dans les corridors; mais à peine avait-il ouvert la porte du cabinet de sa femme, qui n'avait point changé pendant sa longue absence, qu'il avait eu lui aussi une révélation; pour la première fois, pendant cette longue absence qu'il ne comptait pas expliquer dans tous ses

détails, il avait compris à quel danger son silence avait exposé sa jeune femme; elle aurait pu se remarier, le croyant mort et ayant pour cela toutes les raisons possibles. "Il était temps!" pensa-t-il, et, au même moment, il se dit: "J'aurais, au fond, mieux fait de rester la-bas! Je ne le pouvais pas!"

Le sort en était jeté et Catherine n'était pas mariée, ses paroles mêmes en faisaient foi; franche et loyale comme elle avait toujours été, elle n'aurait pas dit: "Soyez le bienvenu, Pierre!" si la place avait été prise. Cependant les deux hommes échangeaient des regards si hostiles que madame de Vireleu sentit la nécessité d'intervenir à tout prix:

— Bonsoir, Roger, dit-elle en se tournant vers son cousin d'un air résolu et impérieux qui contrastait avec la simplicité des paroles, vous direz à ma tante de Gaillac que je ne suis plus seule à l'Abbaye et que je n'ai plus besoin qu'on vienne me tenir compagnie: M. de Vireleu est revenu.

Roger s'inclina, toujours sans parler; et il sortit, le cœur plein de la mortelle tristesse d'un homme qui voit tout à coup sombrer devant ses yeux le vaisseau qui portait toutes ses espérances terrestres. Une pensée cependant dominait toutes les autres: "Catherine! Que sera pour elle ce retour?"

XV.

QUESTIONS SANS RÉPONSE.

Tout le pays s'empressait à l'Abbaye depuis trois semaines: chacun voulait voir M. de Vireleu et s'enquérir de ses aventures comme des raisons de son absence, et chacun s'en retournait désappointé et curieux; M. de Vireleu avait été malade longtemps; il avait été mêlé à des complications politiques en Russie; il avait été en prison; il avait été déporté en Sibérie, on l'avait condamné à subir des supplices affreux; il s'était échappé à grand'peine de sa captivité, et il était revenu sous divers déguisements en France pour retrouver enfin sa femme et sa maison; tels étaient les bruits qui couraient le département sans autre fondement que les suppositions des visiteurs et leur désir de paraître mieux instruits que leurs voisins; personne ne savait la vérité sur l'absence de Pierre, pas même M. et madame de Lassalle; à toutes les questions de sa belle-mère, aux demandes plus péremptoires de M. de Lassalle, leur gendre répondait légèrement qu'il avait bien des fois écrit plus tard et plus récemment que ne comportaient les dates des lettres arrivées à l'Abbaye; il s'était attardé dans un voyage de découvertes avec quelques amis russes, il avait visité les montagnes du nord de l'Asie, les mines de Sibérie; on n'avait pas la poste et le télégraphe sous la main, il avait subi beaucoup de fatigues, il n'aimait pas à se rappeler ce temps-là et demandait en grâce qu'on ne lui en parlât pas. Certainement il avait acheté les chevaux de Catherine, c'était en allant à leur recherche qu'il

s'était engagé dans ce voyage qui avait eu de si désastreuses conséquences; mais il avait été obligé de les revendre pour avoir assez d'argent pour revenir; il ne savait de quel côté se retourner dans les pays lointains où il se trouvait; il n'avait pas osé compter sur la poste pour faire venir de l'argent et puis il craignait que Catherine ne lui en voulût.

Tant de réponses incohérentes et souvent contradictoires avaient convaincu Catherine et ses parents que le secret de l'absence de Pierre restait inconnu; la jeune femme avait dit à sa mère:

— Je vous en supplie, maman, ne demandez plus à mon mari ce qu'il a fait pendant ce long espace de temps où nous l'avons cru mort... il ne veut évidemment pas le dire, et je souffre de lui voir chercher tant de subterfuges, pour cacher son secret!

M. de Lassalle dit, lorsque sa femme lui raconta les instances de sa fille:

— Moi, j'appelle cela des mensonges, tout bonnement; mais Catherine a raison. Ce malheureux a déjà assez de choses sur la conscience, sans le mettre dans la nécessité d'accumuler les histoires; je me demande parfois s'il n'a pas été fou et enfermé; laissons courir dans le pays tous les romans qu'on pourra imaginer, et taisons-nous tout simplement; on cessera bientôt de nous interroger, si on voit que nous ne voulons pas ou que nous ne pouvons pas répondre.

Catherine ne demandait rien pour son compte; elle n'avait rien demandé; dès le premier moment, elle avait senti entre son mari et elle ce mur d'un secret que la confiance seule peut franchir, mais que la curiosité ne doit pas chercher à escalader, et elle s'était dit: "J'attendrai, le jour viendra peut-être où Pierre me dira tout; il ne se fiait pas pleinement à moi, avant de partir; il ne savait pas, quand il avait eu besoin de

plus d'argent, que je ne pouvais lui en donner; il avait pris mes diamants sans m'en parler; il n'a pas appris à mieux me connaître pendant ces longues années de notre séparation, cela est tout naturel; je le soignerai de mon mieux, car,—ou je me trompe bien,—il est enfin revenu parce qu'il se sentait malade et hors d'état de continuer la vie, quelle qu'elle soit, qui lui plaisait assez pour le retenir cinq ans loin de moi."

Elle se disait cela, la pauvre Catherine, et elle le pensait, sincèrement; mais, au fond de son âme, elle restait aussi offensée qu'humiliée et douloureusement atteinte; elle n'avait pas revu, elle n'avait pas voulu revoir Roger. Quand madame de Gaillac était sortie d'une retraite chaque jour plus étroite pour féliciter son cousin de Lassalle du retour de son gendre, Roger n'avait pas accompagné sa mère; il avait repris le chemin de sa solitude des Landes, et là, au milieu des bois de pins, il se jetait à terre dans son désespoir muet, criant à Dieu seul dans son angoisse, et incapable de sentir comme Catherine à quel abîme de misère il avait échappé et de quel miséricorde de Dieu il avait été l'objet; il ne savait qu'une chose: il s'était cru sur le point de conquérir Catherine, et, au moment même qui devait couronner sa longue patience et son espoir suprême, il avait vu la coupe de son bonheur arrachée à ses mains; il avait perdu celle qu'il aimait, et le devoir le plus sévère en même temps que le plus simple se dressait pour tous deux au travers de la route de la félicité.

Parfois le jeune homme se disait: "Elle est plus à plaindre que moi, car je suis libre au moins, tandis qu'elle est obligée de vivre auprès de ce malheureux, de le soigner, de le supporter!" Et puis l'égoïste pensée lui revenait de son amour à lui, si grand, si constant, en comparaison de l'étincelle à peine allumée dans le cœur de Catherine, depuis si peu de temps, pensait-il, et il en

revenait à se lamenter sur son propre sort, à maudire le retour de M. de Vireleu, à en appeler de la justice divine, qui récompensait le coupable et punissait l'innocent!

Catherine n'avait parlé à personne du jour qui s'était tout à coup fait dans son cœur avec l'apparition de son mari sur le seuil de son cabinet, et Roger ne savait pas comment elle avait, elle aussi, senti sombrer l'espérance d'un bonheur qu'elle n'avait pas su rêver dans sa première jeunesse, lorsqu'elle avait cru aimer Pierre de Vireleu.

XVI.

COURAGE.

CATHERINE avait bien jugé, et Pierre était malade; elle ne se trompait pas non plus dans une autre conviction qu'il lui inspirait tous les jours davantage. Il était changé. Sans doute, l'égoïsme, si longtemps nourri par une vie oisive et sans affection sérieuse, restait encore le maître dans le cœur de M. de Vireleu, et les habitudes de véracité ne s'étaient pas développées dans la société quelconque qui l'avait entouré pendant l'éclipse de son existence française, mais il avait cependant subi une influence qui avait eu, sous certains rapports, de bons effets sur lui; il était moins efféminé, moins attaché aux petits agréments de la vie, et Catherine croyait quelquefois constater une certaine tendresse de cœur qu'il ne possédait pas naguère. Sans cesse en garde avec sa femme qu'il regardait comme une puissance rivale sans être toujours amicale, il témoignait à André une affection qui touchait d'autant plus la mère, qu'elle reconnaissait, avec un étonnement constant, que son mari semblait comprendre singulièrement bien les goûts et les habitudes d'un petit enfant. Il semblait même parfois que M. de Vireleu eût pris l'habitude des soins personnels ordinairement confiés aux femmes; il lavait les mains et la figure de son fils aussi soigneusement qu'aurait pu le faire Angèle, et, une fois que le petit garçon était tombé et s'était fait une bosse à la tête qui l'effrayait encore plus qu'elle ne le faisait souffrir, Catherine trouva son mari accouru aux cris lamentables d'André qu'il avait pris sur

ses genoux pour le consoler doucement, en chantant, d'une voix qui laissait fort à désirer comme justesse, une petite chanson, dans une langue inconnue, dont l'air sauvage et mélancolique frappa singulièrement la jeune
5 femme. Où Pierre avait-il appris à soigner les enfants? D'où lui venaient ces chants bizarres empreints d'une harmonie aussi triste que pénétrante? Madame de Vireleu gardait pour elle toutes ces découvertes et n'en parlait pas même à sa mère. Elle avait seulement dit
10 à madame de Lassalle:

— Pierre est très bon pour André.

A plus forte raison, Catherine ne parlait à personne des découvertes qu'elle faisait tous les jours dans son propre cœur. Si Roger de Gaillac avait pu lire un seul
15 instant dans les pensées secrètes de celle qu'il aimait, il aurait senti sa peine s'alléger de moitié; il aurait appris ce qu'il ne pouvait pas croire, c'est que l'affection de la jeune femme, longtemps fraternelle et inconsciente, était devenue un amour aussi fervent que le sien, et que
20 Catherine souffrait autant que lui, bien qu'avec plus de courage et une résolution plus ferme de triompher à tout prix d'un sentiment qui était involontairement devenu coupable. Il aurait vu Catherine, prosternée sur son prie-Dieu, qu'elle quittait parfois, dans son
25 angoisse, pour se laisser bientôt retomber à genoux après avoir erré dans la chambre pendant quelques instants; il aurait saisi les prières ardentes qui s'échappaient de son cœur blessé pour demander à Dieu la force de ne plus aimer celui qu'elle ne devait jamais appeler d'un
30 nom plus cher, et en même temps de pardonner, de supporter, d'aimer celui auquel appartenaient ses serments, quels que fussent les torts qu'il pouvait avoir envers elle, et qu'elle devinait sans en savoir toute l'étendue. Mais Roger ignorait ce qui aurait pu le consoler; madame de
35 Gaillac n'avait vu sa nièce qu'à de très rares intervalles,

et la jeune femme avait veillé plus que jamais sur ses regards comme sur ses paroles à l'égard de la mère de Roger. Cependant madame de Gaillac s'était dit: "Si Catherine n'avait pas un peu de goût pour mon pauvre Roger, elle ne serait pas si froide et si raide avec moi; elle m'en veut de l'avoir exposée à la tentation; mais comment pouvais-je savoir que c'était une tentation?"

M. de Lassalle avait renoncé à ses courses presque journalières à l'Abbaye; il ne se sentait pas assez assuré de son sang-froid et de sa patience pour revoir souvent sa fille acceptant, avec une résignation muette, la chaîne qu'il avait cru rompue à jamais; il lui semblait toujours qu'il allait laisser échapper quelques questions, quelques remarques qui blesseraient Catherine et offenseraient son mari. C'était donc sur madame de Lassalle, revenant de la ville, qu'il déversait d'ordinaire l'amertume de son désappointement et de son humeur. La mère avait courageusement pris sa part du lourd fardeau tombé tout à coup sur les épaules de Catherine. Elle ne demandait rien, elle ne semblait rien observer; mais, chaque jour, au moment où la jeune femme venait de rentrer après sa promenade matinale en compagnie d'André, et que le moment venait où Catherine avait coutume de faire la lecture à son mari dont la vue s'était singulièrement affaiblie depuis quelque temps, madame de Lassalle arrivait, son tricot à la main, et elle écoutait le journal ou la *Revue*. Les goûts de M. de Vireleu ne s'étaient pas modifiés autant que son caractère; il n'aimait pas les livres sérieux plus qu'il ne les goûtait naguère, et Catherine avait souvent bien de la peine, vu les médiocres ressources de la librairie de Callac, à se procurer les romans qui pouvaient intéresser son mari, sans froisser outre mesure le goût délicat et le sentiment des convenances dont elle ne pouvait se débarrasser.

Il fallait avouer, d'ailleurs, que, sous certains rapports,

les perceptions de M. de Vireleu n'étaient pas devenues plus fines, bien au contraire ; ses habitudes personnelles, naguère si raffinées que Catherine riait parfois de la quantité de parfums et d'essences nécessaires à la toilette
5 de son mari, avaient subi d'étranges modifications ; les flacons qu'elle s'était hâtée de se procurer dès que Pierre avait reparu à l'Abbaye restaient fermés, leur bouchon n'était pas même enlevé ; l'eau fraîche restait dans les pots et les brocs ; et à peine semblait-il qu'elle diminuât,
10 chaque jour, au lieu de former le matin et le soir un bain parfumé. Quelques odeurs fortes et astringentes, très désagréables à la jeune femme, avaient seules faveur auprès de M. de Vireleu qui se les était procurées lui-même et à grand'peine ; Catherine se disait parfois lors-
15 qu'il s'approchait d'elle qu'elle aimait mieux le Jockey-Club d'autrefois.

Une seule question était venue tant de fois sur les lèvres de Catherine qu'elle avait fini par la laisser échapper en dépit de sa résolution de n'en poser aucune.
20 Qu'était devenu Manuel ? Était-il retourné en Espagne ? Était-il resté en Russie ? Était-il mort ou vivant ?

Lorsque cette unique demande échappa aux lèvres de la jeune femme, le visage de Pierre de Vireleu s'assombrit d'une façon étrange ; il semblait qu'une ombre se
25 dressait devant lui, menaçante et sinistre. « Manuel est mort ! » dit-il brièvement et sans autre détail. Catherine n'insista pas ; mais son mari reprit en détournant la vue :

— Ne me parlez jamais de lui, je vous en supplie !

Catherine se promit une fois de plus de ne jamais faire
30 allusion à ces années d'absence sur lesquelles il plaisait à son mari de jeter un voile si épais et qui avaient laissé sur lui une trace si profonde que sa femme se demandait souvent si c'était bien le même homme qui l'avait quittée plus de six ans auparavant.

35 Car les mois s'écoulaient dans cette situation bizarre

et silencieusement tragique, comme ils s'étaient écoulés pendant les douces années où Roger de Gaillac nourrissait dans son âme un espoir enchanteur qu'il avait fini par faire partager à Catherine, sans qu'elle s'en rendit alors compte. André grandissait, et il avait conçu pour son père une affection touchante, mêlée d'une certaine compassion qui étonnait souvent madame de Vireleu. Pierre avait-il raconté à ses oreilles enfantines des secrets qu'il cachait à tout autre, ou était-ce par instinct que l'enfant sentait M. de Vireleu accablé sous le poids d'une tristesse, sans doute mélangée de remords? Catherine ne le comprenait pas bien, et elle était sans cesse partagée entre la joie pure et désintéressée de voir l'enfant apporter à son mari une satisfaction qu'elle se savait incapable de lui procurer et la crainte instinctive du mal que la petite âme délicate et pure pouvait subir dans son contact journalier et intime avec un homme souillé par la vie d'une corruption profonde. Bien des fois Catherine avait été obligée de se répéter : " Ce que Dieu garde est bien gardé ; puisque Dieu a donné à André cette puissance sur le cœur de son père, peut-être veut-il se servir de l'enfant pour ramener à lui le pécheur repentant ?"

Elle souffrait cependant cruellement, la pauvre Catherine, si elle souffrait en silence et avec un courage qui ne faiblissait pas. On avait commencé dans le pays par l'observer curieusement, toutes les fois qu'on pouvait la rencontrer en compagnie de M. de Vireleu ; et quelque commère plus méchante que les autres ne manquait guère de trouver alors l'occasion de glisser dans la conversation le nom de Roger de Gaillac, avec l'espoir de voir rougir celle que tout le monde lui destinait naguère. Mais Catherine pâlissait au lieu de rougir, et elle avait coutume de répondre avec tant de calme, une froideur si évidente, que les plus malicieuses parmi ses connaissances commençaient à renoncer à cette espérance sans

résultat. "Décidément, madame de Vireleu est un vrai glaçon," disait-on, dans plus d'un château voisin ; "elle n'a évidemment jamais aimé ce pauvre Roger, qui n'a pas pu supporter de la revoir et qui s'est réfugié au fond des Landes plutôt que de rencontrer M. de Vireleu depuis son retour. Voyez aussi comme elle tient à distance ce malheureux mari qui n'y voit presque plus clair et qu'elle ne laisse pas approcher d'elle, j'en réponds, fût-ce pour lui toucher la main ou le front."

C'était l'effort de Catherine et le but de ses prières les plus ferventes que de parvenir à vaincre la répulsion instinctive que lui inspirait la présence de M. de Vireleu. Les commères des environs ne savaient pas de quels soins constants elle entourait ses pas chaque jour plus chancelants ; on ignorait comment tous les goûts d'autrefois étaient consultés et minutieusement suivis dans les arrangements de la maison ou dans le service de la table, même au mépris des habitudes et des prédilections que la jeune femme avait défendus naguère comme l'arche sainte ; mais il était vrai que Catherine reculait souvent lorsque les lèvres de M. de Vireleu cherchaient son front où sa joue, le soir, au moment de se séparer, et qu'il lui fallait toujours un effort pour prendre sa main afin de le guider dans la demi-obscurité de la maison fermée contre le soleil. Pierre ne voyait plus distinctement que par le plus grand jour et au moment de son éclat le plus accablant. Dès que le soleil commençait à se cacher, il souffrait moins, mais il se conduisait à peine. M. Babou, consulté, avait déclaré qu'une cataracte se formait rapidement sur les deux yeux, mais il n'avait pas pu répondre sur la question de la possibilité d'une opération, dans l'état de santé où se trouvait évidemment M. de Vireleu :

— On dirait que votre mari a travaillé ou jeûné avec excès, disait-il une fois à Catherine, et je ne pense pas

que ce soit là le genre de mal dont il ait souffert ; sa santé est certainement très ébranlée.

Madame de Vireleu proposait d'aller consulter à Paris. Son mari semblait retenu par une indolence maladive ou par une crainte inexplicable. 5

— Personne ne peut rien faire à la cataracte tant que la cécité n'est pas devenue complète, disait-il ; nous irons à Paris quand je ne verrai plus du tout, mais je n'en suis pas encore là.

Catherine se le reprochait quelquefois ; mais, au fond 10 de son cœur, elle se demandait toujours : " A-t-il peur de rencontrer à Paris quelqu'un qui puisse révéler ce secret qu'il cache avec tant de soin ?"

XVII.

L'AUBE DU JOUR.

La cécité n'augmentait pas, et M. de Vireleu voyait encore de façon à se conduire ; mais il ne se conduisait plus, car il ne quittait pas le coin du feu où l'établissait Catherine vers onze heures du matin, lorsqu'il sortait enfin de sa chambre à coucher pour jouir un peu de la société de ses semblables, jusqu'à l'instant où Antoine soutenait ses pas chancelants pour l'installer dans la voiture qui l'emmenait chaque jour en pleins champs respirer l'air pur et doux de l'hiver du Midi ; il semblait parfois revivre un peu lorsque la brise de la plaine lui soufflait au visage et qu'il en aspirait les suaves bouffées ; mais il se laissait bientôt retomber au fond de la voiture que madame de Lassalle partageait d'ordinaire avec lui ; c'était l'heure de liberté de Catherine dans le courant de la journée, et elle avait pris l'habitude de se retirer alors dans son cabinet dont elle fermait souvent la porte à clef pour lire quelque livre fortifiant et absorbant, pour méditer en silence sur les difficultés et les devoirs austères de sa vie, ou pour se plonger dans les flots harmonieux d'une musique sévère et compliquée. Jamais maintenant la jeune femme ne se permettait la musique mélodieuse et rêveuse qu'elle affectionnait naguère dans ses moments de vague tristesse ; les réalités de la vie avaient été si amères pour Catherine, le combat qu'elle avait encore à soutenir tous les jours était si acharné et parfois si sanglant qu'elle n'osait pas s'amollir par des accords doux et tendres, elle ne pouvait pas déposer un

seul instant une seule pièce de son armure. André s'étonnait parfois de se sentir pressé dans les bras de sa mère avec une tendresse passionée qui lui faisait peur ; il ne savait pas qu'elle le serrait sur son cœur comme le bouclier de ce cœur prêt à se briser. 5

Un jour, après sa promenade accoutumée, M. de Vireleu revint si pâle et le visage si défait, que Catherine interrogea sa mère du regard au moment où Antoine aidait son maître à descendre lentement de voiture ; lorsque tous deux eurent pris le chemin de la chambre à coucher 10 de Pierre, madame de Lassalle se pencha vers sa fille :

— Il s'est trouvé mal deux fois pendant la promenade aujourd'hui, et j'ai eu toutes les peines du monde à le faire revenir ; il faudra que tu fasses monter Antoine sur le siège, désormais ; car je n'oserais plus m'aventurer 15 seule avec lui.

Mais madame de Vireleu secoua la tête :

— Je vous accompagnerai moi-même, dit-elle,—et, sur un signe d'étonnement que faisait sa mère qui savait comment elle passait l'heure de liberté que lui valait la pro- 20 menade quotidienne de son mari, elle ajouta promptement :—Aussi bien, je ne vois pas pourquoi j'aurais jamais la lâcheté de déposer le fardeau que Dieu a trouvé bon de me donner à porter ; il ne me refusera pas la force. 25

C'était la première fois que Catherine laissait échapper une allusion à la souffrance qu'elle avait acceptée si courageusement que son père lui-même était quelquefois trompé ; et madame de Lassalle regarda la jeune femme avec le respect croissant que lui inspirait la conduite de 30 Catherine. " J'aurais été capable de tout pour un homme que j'aurais aimé, pensait-elle, j'ai consacré ma vie à mon père d'abord et puis à mon mari, et je n'y ai jamais trouvé que de la joie ; mais vivre pour celui qu'on n'aime pas, qu'on ne peut pas aimer, qui vous a 35

indignement trahie, abandonnée, et lutter héroïquement contre une tendresse qu'on a dans le cœur, voilà ce que je n'aurais jamais pu faire. Je ne sais pas où Catherine a puisé son caractère et la vaillance de sa nature."

Catherine savait bien, elle, quelle miséricorde divine l'avait gardée sur la pente dangereuse qu'elle foulait innocemment et quelle grâce divine la soutenait dans la douloureuse ascension qu'elle continuait chaque jour en dépit de ses pieds souvent meurtris et de son cœur déchiré!

Elle ne devait plus, en effet, jouir d'un seul instant de repos pour déposer son fardeau et reprendre haleine. La faiblesse de M. de Vireleu allait croissant et sa vue baissait de nouveau. Il fallait guider sa main jusqu'à la tête d'André qu'il aimait à sentir auprès de son lit. Madame de Lassalle s'inquiétait parfois des longues heures que l'enfant passait à côté de son père:

— Ce n'est pas sain, disait-elle à Catherine; mais madame de Vireleu n'en tenait compte.

— André est robuste, et je veux faire de lui un homme et non une poule mouillée, disait-elle; s'il est un peu pâli parfois par ses stations dans une chambre chaude et sombre, il court ensuite dans le jardin au bord du Lot, et Christophe commence à le mettre sur le dos du petit cheval que vous lui avez donné; il fait sa petite promenade chaque matin, et c'est un des plaisirs de son père de savoir où il a été; André est souvent obligé de décrire les chemins par lesquels il a passé; on dirait que Pierre n'a jamais vécu ici ou qu'il a tout oublié.

— Pierre ne se promenait guère, dit tranquillement madame de Lassalle, mais elle se disait en elle-même: "Il avait oublié bien autre chose que les chemins! Je suis convaincue pour mon compte que, pendant toutes ces années-là, il a complètement oublié qu'il avait une femme!"

Un soir, la faiblesse du malade avait semblé augmenter subitement et Catherine avait été obligée de recourir aux potions fortifiantes que M. Babou lui avait laissées afin d'éviter les syncopes qui semblaient marquer une étape fatale sur la route de la décadence. M. de Vireleu paraissait ranimé lorsque Antoine parut à la porte de sa chambre en costume de veilleur pour prendre sa place de chaque nuit auprès du lit du malade ; mais Catherine lui fit un signe négatif.

— Je veillerai moi-même, cette nuit-ci, dit-elle à demi-voix.

M. de Vireleu l'entendit et il avança une main décharnée que sa femme couvrit de la sienne avec une cordialité qui la surprit elle-même. Pierre malade, peut-être mourant, n'était plus ce mari dont elle n'osait pas repasser dans son esprit les torts terribles. La compassion féminine, presque maternelle, s'était éveillée dans le cœur de la jeune femme pour ce pauvre aveugle, haletant dès qu'il faisait quelques pas et courbé avant l'âge par une faiblesse que rien ne pouvait diminuer.

— Si nous vivions dans un pays froid, je dirais que M. de Vireleu a besoin de Cannes ou de Pau, avouait M. Babou ; mais ce climat-ci est presque aussi salutaire, et il n'y a pas de raison de déplanter madame de Vireleu pour l'exposer à se trouver seule au moment de la mort de son mari.

Le docteur ne croyait pas que l'existence de Pierre pût se prolonger pendant bien des mois.

Le malade, lui-même, commençait à entrevoir la vérité ; il sentait ses forces décliner chaque jour et il savait aussi que le secret dont il avait enveloppé les années de son absence, le poids de sa tristesse et de ses regrets plus encore que celui de ses remords avait peu à peu miné une santé, altérée par des rigueurs du sort que personne ne soupçonnait dans sa vie. Durant cette première nuit de

la veille de Catherine auprès de lui, le malade qu'elle gardait avec une compassion plus touchante encore qu'elle ne le savait, fut dix fois sur le point de la conjurer de se retirer, de le laisser aux soins d'Antoine: "Je n'ai pas mérité cela de votre part, était-il toujours prêt à dire, rendez-moi vos froideurs d'autrefois!"

Mais cette exclamation n'échappa pas à ses lèvres, et Catherine, qui l'aurait bien comprise, redoubla de soins et de vigilance auprès du lit que son mari ne quittait plus; elle avait définitivement pris la place d'Antoine pour la nuit et ne se reposait dans le jour que lorsque madame de Lassalle arrivait pour relever sa fille au chevet du mourant, car Pierre était décidément mourant; bien que la lampe pût brûler quelque temps encore, l'huile baissait évidemment d'heure en heure:

— Tous les organes sont usés comme ceux d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, avait dit le docteur Babou à M. de Lassalle, sans qu'aucune lésion ait atteint une partie plutôt qu'une autre; il s'en ira par impossibilité de vivre, plutôt que par maladie, comme dans l'extrême vieillesse.

Catherine était assise une nuit auprès de son mari, qui semblait si agité qu'aucune potion calmante ne pouvait lui procurer un instant de repos. Une plainte constante s'échappait de ses lèvres; à chaque instant, il fallait changer la position des oreillers, ramener sur sa poitrine les couvertures qu'il rejetait dans ses mouvements convulsifs. Une fois, en se penchant sur lui pour lui donner à boire, Catherine saisit un nom qu'elle avait plusieurs fois déjà entendu murmurer dans les rêves inquiets du malade, sans qu'il fût jamais nettement articulé: "Régina!" et un instant après avec une expression plus douloureuse encore: "Maïa!"

Puis, tout à coup, la colère se peignit sur les traits altérés de M. de Vireleu. "Manuel! coquin! que viens-

tu faire ici? . . . Prétends-tu faire la cour à Régina? . . . Elle n'est pas pour toi! . . . Ah! tu ne veux pas! . . . Tu l'aimes, dis-tu, . . . et moi aussi, je l'aime, entends-tu, malheureux! . . . Ah! voilà mon sang qui coule! . . . Manuel! Manuel! moi aussi j'ai un couteau! . . ." 5

La jeune femme se rassit soudainement, ses jambes fléchissaient sous elle; ces deux noms invoqués dans l'angoisse d'un lit de mort comme par un appel suprême et désespéré; ces deux noms qu'elle ne connaissait pas et qui semblaient étrangers à sa langue comme à son pays, 10 lui avaient tout à coup confirmé des soupçons vagues: "Il a aimé quelqu'une pendant les longues années de son absence, il a tenu dans ses bras un enfant qui n'était pas le mien! pensait-elle. C'est en caressant sa petite Maïa ou cette Régina qu'il a appris la tendresse qui a gagné 15 le cœur d'André; mais que sont-elles devenues et pourquoi les a-t-il quittées, puisqu'il les aimait comme il ne nous a jamais aimés, son fils et moi? A-t-il tué Manuel dans cette lutte pour l'amour de leur Régina? Je le crois sans peine, je n'ai pas oublié sa figure, quand j'ai 20 prononcé une fois son nom!"

L'imagination de Catherine s'emportait; un murmure d'un mourant avait suffi pour exciter dans son âme un tumulte de colère et de jalousie dont elle était elle-même surprise et effrayée. "Je ne l'aime pourtant pas, 25 se disait-elle,—et je sais maintenant que j'ai bien de la peine à ne pas en aimer un autre, ajoutait secrètement une voix au fond de sa conscience,—pourquoi suis-je ainsi indignée à la pensée qu'il m'a trahie, oubliée? Combien de femmes qui valent mieux que moi, et qui 30 ont supporté un partage plus honteux? Au moins Pierre m'a quittée. Il ne m'a jamais amené sa Régina!"

M. de Vireleu s'était enfin assoupi pendant que ces pensées traversaient l'esprit et le cœur de sa femme; elle avait fini par se laisser tomber à genoux, priant de tout 35

son cœur contre cette révolte de sa fierté native qui lui rendait odieux le malade qu'elle devait soigner jusqu'au bout. Lorsqu'elle se releva, les yeux baignés de larmes, Pierre dormait encore, mais dans ses rêves le nom de "Régina" errait encore sur ses lèvres, accompagné de quelques paroles dans une langue inconnue qui semblaient des termes de tendresse. Le nom de "Maïa" n'avait pas reparu dans le délire de la faiblesse; mais Catherine ne laissait plus personne approcher du lit de son mari. "Il ne peut plus garder son secret, pensait-elle, je le garderai pour lui."

XVIII.

LA LUMIÈRE.

PIERRE ne pouvait plus garder son secret, en effet, et Catherine devait le garder tout entier jusqu'au dernier jour de sa vie.

Le délire du mourant devenait plus fréquent et plus tenace; le docteur ne pensait pas que son existence pût se prolonger bien longtemps:

— Vous l'avez fait vivre à force de soins, disait le vieux médecin; si M. de Vireleu était resté là où il était, en quelque coin du monde que ce pût être, il serait mort depuis six mois; il était déjà phtisique quand il a repris le chemin de l'Abbaye.

Pierre semblait dormir pendant que le docteur parlait à voix basse. Catherine l'écoutait en silence, non sans éprouver un certain sentiment douloureux; elle ne pouvait pas pleurer amèrement l'homme qui avait brisé la première partie de sa vie par son absence et qui était revenu juste à temps pour briser la seconde espérance de son bonheur par sa présence, mais elle éprouvait cependant d'avance le sentiment d'un vide nouveau créé dans son cœur, dans ce cœur décidé à demeurer désormais libre; elle se leva pour reconduire le docteur. Comme elle rentrait sans bruit dans la chambre de son mari, elle s'arrêta devant la fenêtre soigneusement enveloppée dans les épais rideaux qui excluaient la lumière, et elle porta son mouchoir à ses yeux; elle rêvait ainsi tristement lorsqu'une voix faible l'appela. "Catherine," disait M. de Vireleu, et, comme elle s'avançait

vers le lit sans répondre et sans que le malade pût encore la voir, il répéta: "Catherine!"

Puis, comme elle se penchait vers lui:

— Le médecin a raison, murmura-t-il, vous m'avez donné ces mois de vie que je n'aurais pas connus sans vos soins, et je vous en remercie, pendant que je puis encore parler; je sais bien que c'est presque fini, et que votre générosité ne sera plus bien longtemps mise à l'épreuve; je le savais bien quand j'ai repris le chemin de la France, je ne voulais pas mourir dans le steppe, sans Régina et Maïa.

Et, comme sa femme rougissait involontairement en entendant prononcer ces noms qu'elle avait saisis tant de fois dans le délire de la fièvre, mais que Pierre n'avait jamais articulés devant elle d'une manière consciente, il reprit:—Ah! vous ne savez pas! c'est vrai! je vous dirai tout cette nuit . . . quand nous serons seuls . . . Et vous me pardonnerez . . . j'ai été si malheureux!

Catherine attendait la nuit avec impatience; elle précipitait les arrangements du soir avec une hâte que ne comprenaient ni Antoine ni Angèle; elle refusa les offres de madame de Lassalle qui, depuis quelque temps, avait plus d'une fois partagé ses veilles lorsque Pierre ne succombait pas au délire: elle trouvait la faiblesse de son gendre inquiétante ce soir-là.

— Non, ma mère; je veux rester seule, répétait Catherine avec une insistance qui étonnait madame de Lassalle.

Elle céda cependant, comme elle cédait toujours à la volonté de sa fille, plus forte et plus résolue que la sienne, et elle reprit le chemin de Lassalle après avoir partagé le dîner de Catherine. André était enrhumé et s'était couché de bonne heure. Madame de Vireleu se trouvait enfin seule dans la chambre du malade; mais Pierre sommeillait; il n'ouvrait les yeux que pour gémir

péniblement et pour demander à boire ; enfin, soulevant ses paupières au moment où l'impatience de Catherine commençait à arriver à son comble, il dit d'une voix plus forte :

— Ah ! Régina, te voilà ! tu vas me donner un verre de kwas !

Puis, regardant mieux devant lui, de son regard affaibli et troublé, il reconnut Catherine ! " Non, non, marmottait-il à demi-voix et comme s'il retombait dans une espèce de délire, ce n'est pas Régina et il n'y a pas de kwas ici ! un verre me ferait cependant tant de bien !"

Catherine était restée immobile et incapable de parler ; cependant, faisant un grand effort sur elle-même, elle se pencha sur le malade :

— Qu'est-ce que c'est que ce kwas qui vous ferait du bien, Pierre ? demanda-t-elle doucement, et surtout cette Régina que vous appelez si souvent dans vos rêves ?

Un sourire d'une douceur inconnue à Catherine errait sur les lèvres du mourant.

— Régina était ma femme chérie ! répondit-il sans hésiter ;—et, comme madame de Vireleu reculait involontairement à cette confirmation foudroyante de ses conjectures les plus étranges, il reprit lentement :

— Ah ! oui, Régina n'aurait jamais été à moi si je ne l'avais pas épousée à leur manière ; les gens de sa tribu l'auraient tuée, s'ils avaient su qu'elle aimait un homme qui n'était pas de sa race. J'ai été obligé de me faire adopter dans la tribu pour pouvoir la prendre seulement dans mes bras ; j'avais appris à parler le *romany*, je travaillais pour eux, nuit et jour ; on avait fini par m'aimer et par croire que j'étais un gitano oublié dans quelque coin du pays : j'avais teint ma peau pour leur ressembler !

" Ah ! comme nous avons été heureux pendant deux ans ! j'avais tout oublié dans cet amour de Régina. Elle

ne pouvait pas voir m'éloigner un moment sans s'évanouir de désespoir ; quand le chef de la tribu m'envoyait au loin porter quelque message à une autre partie de la nation, elle montait quelquefois secrètement sur un cheval pour m'accompagner à travers le steppe, et c'est au bruit du galop et de son coursier derrière le mien que je découvrais comment elle avait violé pour moi les règles les plus sévères de son pays et de sa race, qui retiennent les femmes jeunes dans les tentes sous la surveillance des matrones les plus rigides ; elle n'avait pris son parti de me laisser m'éloigner d'elle que depuis qu'elle tenait sa petite Maïa dans ses bras. Comme elle était belle, ma petite fille ! Elle avait les yeux bleus comme moi et comme André, mais ses petits cheveux étaient noirs comme l'aile du corbeau et elle ressemblait du reste à sa mère. Elle m'aimait plus que sa mère, j'étais plus doux que Régina ; aussi c'est lorsque ma petite Maïa est morte du croup que j'ai commencé à me souvenir que j'avais ici un autre enfant à moi. André me rappelle sans cesse la petite chérie que j'ai perdue. . . . Il n'est pas si beau qu'elle . . .

Le malade ne prononçait plus ses sentences d'une voix intelligible, mais il parlait toujours. Catherine, suspendue à ses lèvres, en suivait le mouvement avec une attention fébrile, et elle devinait ce qu'il voulait dire plutôt qu'elle ne l'entendait ; il reprit d'un accent de plus en plus saccadé :

— Un jour, Régina s'est jetée à mes pieds, elle a dit que je ne l'aimais plus, et qu'elle ne pouvait pas vivre sans mon amour. Avant que j'eusse eu le temps de parler, elle avait plongé un couteau dans son sein, et il ne me restait plus autre chose à faire qu'à sauter sur le plus rapide des chevaux qui paissaient à la porte de notre tente pour gagner la ville la plus prochaine, à deux cents verstes en ligne croisée. Je ne me suis pas

arrêté pour compter les relais de poste, et mon bon cheval m'a porté jusqu'au bout ; lorsqu'il est tombé râlant de fatigue et prêt à rendre le dernier soupir, j'étais à l'entrée des faubourgs d'une grande ville, et je revoyais un lieu civilisé pour la première fois depuis plus de trois ans. J'ai passé encore quelque temps caché chez un pope que j'avais connu naguère, car je savais bien que la vengeance des gitanos me poursuivrait. Une de leurs filles était morte par amour pour moi, et j'avais emmené un de leurs meilleurs chevaux, sans compter que les ornements de noce de Régina étaient dans ma poche.

Même au milieu de ce récit si extraordinaire, Catherine ne put retenir la question qui lui montait aux lèvres :

— Étaient-ce quelques-uns des diamants que vous m'aviez donnés ? demanda-t-elle.

Pierre rougit, et la nuance de couleur qui se répandit sur ses joues livides fit sentir à sa femme qu'elle avait, cette fois, manqué de générosité ; elle n'avait jamais pris son parti de cette infraction à la confiance et à la loyauté d'un homme bien élevé envers sa femme, et elle pardonnait plus aisément à M. de Vireleu d'avoir été entraîné à épouser une bohémienne pour séjourner deux ans dans sa tribu, qu'elle ne l'excusait d'avoir pillé son secrétaire avant son départ, comme un vulgaire voleur.

— Il y en avait quelques-uns, je crois, repartit M. de Vireleu d'une voix étouffée,—et il reprit ensuite avec un peu plus de force :—Je vous avais joué là un vilain tour, Catherine, et qui était bien indigne de vous, mais ces diamants m'ont sans doute porté bonheur. Dix fois je les ai risqués au jeu, dix fois je les ai perdus, et ils me sont toujours revenus. On joue sous la tente des gitanos, tout autant que dans un cercle de Londres ou de Paris, et Régina me donnait toujours son collier, le vôtre, à

vrai dire, Catherine, lorsqu'elle savait qu'il ne me restait plus d'argent, car elle disait : " Ces pierres sont ensorcelées et elles tiennent à toi comme Régina elle-même." Bien des fois on a essayé de nous les voler sans pouvoir y réussir.

" Quand elles ont enfin été vendues et que j'ai eu dans mon sac assez d'argent pour revenir en France, je me suis tout à fait souvenu que je n'étais décidément pas un gitano."

Catherine avait écouté presque toujours en silence. Lorsque le malade épuisé se tut enfin et que son murmure cessa entièrement, après avoir duré pendant plus d'une heure, avec de courtes interruptions, la jeune femme se pencha sur son mari mourant qui la regardait avec des yeux étrangement pénétrés de remords et de crainte, elle étendit les mains au-dessus de sa tête dans l'attitude de la bénédiction, et elle dit d'un ton solennel :

— Au nom de Régina, et pour l'amour de Maïa comme d'André, je vous pardonne, Pierre ! Que Dieu vous reçoive en sa grâce !

Il était temps ; comme un homme qui n'attendait que cette permission et ce pardon suprêmes, M. de Vireleu leva les deux bras vers le ciel, et, poussant le soupir profond et languissant d'un homme lassé par une course prolongée au delà de ses forces, il respira deux fois péniblement et mourut.

XIX.

AU TOMBEAU.

CATHERINE était restée à genoux auprès du lit de son mari mort. Elle avait appuyée sur ses yeux entr'ouverts une main pieuse, avec le sentiment étrange que ce n'était pas elle qui pleurait Pierre, mais bien cette Régina qu'il avait aimée comme il ne l'avait jamais aimée, elle ; elle lui avait apporté tous les biens et agréments de la vie régulière ; mais cette enfant sauvage du désert, qui était morte dans un accès de folle passion pour le gentilhomme civilisé qui avait traversé sa vie, avait été la véritable femme de M. de Vireleu.

Elle n'appelait personne ; ni Antoine ni Angèle n'osaient pénétrer dans la chambre du malade sans être avertis par leur maîtresse ; lorsqu'ils prirent enfin la résolution extrême d'entrer sans frapper après que leurs timides appels furent restés sans réponse, ils reculèrent d'effroi à la vue de madame de Vireleu, glacée et rigide, toujours agenouillée auprès du lit où son mari gisait mort et froid. Les lampes de la nuit jetaient encore dans la chambre une lueur funèbre, mais le jour se glissait par toutes les fentes des rideaux et les crevasses des volets ; Catherine se laissa relever sans prononcer une syllabe. Dans son esprit et sur ses lèvres, revenaient sans cesse les deux noms qui avaient hanté le délire de M. de Vireleu : " Régina ! Maïa !" Il lui semblait appeler l'enfant qui aurait dû être la sœur d'André, pendant qu'elle serrait convulsivement son petit garçon dans ses bras.

L'enfant pleurait ; il avait aimé son père ; mais Catherine ne pleurait pas. Deux sentiments contradictoires

se disputaient son âme : une reconnaissance infinie envers le Dieu qui l'avait gardée d'abord dans les dangers qu'elle courait presque sans le savoir, puis ensuite dans le combat à mort qu'elle avait livré à son pauvre cœur ; et une certaine humiliation dont elle devait porter la trace jusqu'au tombeau. Elle, Catherine de Lassalle, adorée dès sa première enfance par tous ceux qui l'entouraient, elle avait été impuissante à conquérir ou du moins à retenir ce cœur de son mari qu'il n'avait véritablement découvert que pour la tendresse passionnée et sauvage de la gitana Régina ! Elle remerciait la Providence divine et en même temps elle se disait : "Qui sait? si Dieu avait voulu que Pierre vécût, je serais peut-être venue à bout de lui faire oublier Régina !" C'était comme un échec subit dans une course longtemps triomphante, et la fierté de la jeune femme était plus blessée que son cœur ; mais cette fierté blessée lui inspirait un dégoût de la vie du monde qui allait chaque jour croissant, et, malgré les efforts de madame de Lassalle, malgré l'insistance quelquefois emportée de son père, Catherine ne voulait voir personne. On commençait, dans le pays, à dire en se moquant : "Décidément on s'était trompé, et Catherine de Vireleu était plus facile au pardon qu'on ne le croyait ; elle s'était reprise à aimer son misérable mari !"

Catherine n'aimait pas Pierre, et elle remerciait Dieu car elle n'aimait plus personne. Les mois s'écoulaient depuis le jour où elle avait, elle seule, et dans la douloureuse solennité de leur triste secret, fermé les yeux à son mari qui avait eu envers elle des torts ensevelis à jamais dans son tombeau, et Roger de Gaillac ne l'avait pas revue ; il était revenu des Landes tout exprès pour assister aux funérailles de son cousin, mais il avait ensuite repris le chemin de sa solitude ; madame de Gaillac prenait l'habitude de l'isolement, elle ne sortait de sa retraite que pour

aller visiter Catherine qui la recevait toujours affectueusement sans jamais demander des nouvelles de Roger.

La vie de la jeune femme n'était pas vide cependant; elle avait pour coutume de visiter chaque jour les malades du petit hôpital de la ville; lorsque les tristes habitants des salles la voyaient entrer sous ses longs vêtements de deuil, ils la saluaient d'un regard ou d'un sourire qui allait au cœur blessé plus sûrement et plus doucement que n'eussent fait tous les compliments et les empressements des gentilshommes à marier dans la voisinage, qui avaient repris espoir en voyant Catherine libre de nouveau. Lassalle était assiégé par les visites des prétendants; mais pas un seul n'était admis à l'Abbaye, et Catherine n'acceptait pas la conversation sur ce point, même de la part de sa mère: elle ne répondait pas un seul mot aux colères de son père; mais, le lendemain, elle partait de plus grand matin pour l'hôpital et rentrait plus épuisée de ses visites aux pauvres.

— Si vous tourmentez Catherine pour se marier, disait madame de Lassalle à son mari, elle finira par se faire sœur de charité; si André n'était pas là, ce serait déjà fait.

— Mais André est là, répondait M. de Lassalle qui se serait bien gardé de dire qu'il avait plus d'une fois été saisi de la même crainte après quelqu'une des scènes d'emportement qu'il se reprochait toujours, mais auxquelles il était quelquefois incapable de résister.

Catherine travaillait au-delà de ses forces; c'était ce que sentait madame de Lassalle avec une tristesse et un étonnement constants: "Elle a besoin de remplir son cœur et sa vie, pensait-elle, je comprendrais cela si elle avait aimé Pierre, elle! mais après ce qu'il avait fait!"

Madame de Lassalle ignorait le fond du cœur de sa fille, comme il arrive souvent ici-bas qu'on ignore les secrets de ceux qui nous sont les plus chers; mais elle ne

se faisait pas l'illusion de croire Catherine heureuse, si elle n'avait pas sondée toutes les plaies secrètes de ce cœur tendre et fier, capable d'une loyauté passionnée qui devait à jamais garder les secrets confiés à son honneur; elle savait, elle devinait bien que sa fille en était venue à aimer Roger de Gaillac, lorsqu'elle pouvait le faire sans crime, et qu'elle n'avait elle-même compris son amour qu'au moment où son mari lui avait rappelé, par son apparition subite, les serments qui lui appartenaient toujours. La mère espérait, attendait un mot, un geste, qui lui découvrît la pensée de l'avenir qui se cachait sous les crêpes de Catherine, pendant ses longues visites aux pauvres et à l'hôpital, pendant que ses jolies mains blanches pansaient résolument des maladies hideuses ou soignaient de pauvres enfants abandonnés, recueillis par les sœurs de l'orphelinat: "Elle me laissera bien voir un jour que je puis rappeler Roger des Landes," murmurait madame de Lassalle qui n'avait pas de goût pour les malades et les hôpitaux.

Mais Catherine ne disait rien: elle commençait seulement à devenir moins pâle, et André aurait pu raconter qu'elle riait souvent avec lui. Le petit garçon était changé. Il semblait que les longues journées, passées dans la chambre chaude de son père, eussent altéré une constitution plus nerveuse que robuste; il était maigre et grandissait outre mesure; madame de Lassalle s'en inquiétait. Catherine ne disait rien, mais elle pensait: "Pierre emmènera-t-il André dans sa tombe, comme sa Régina y avait suivi la petite Maïa?" Et elle redoublait de soins charitables; il semblait qu'elle voulût arracher à la bonté de Dieu la vie de son fils.

M. de Lassalle dit un soir à sa femme, brusquement et sans préambule:

— Cet enfant s'ennuie; Catherine ne s'en aperçoit pas, elle est si accoutumée maintenant à s'ennuyer; mais, à l'âge

d'André, cela n'est pas sain ; je lui demanderai demain si elle veut me le donner pour quelques jours, je le mènerai dans les Landes, à Roger. Ce pauvre garçon sera trop heureux de le voir, il le soignera très bien.

— Et Catherine le saura, le petit le lui dira au retour ! murmura madame de Lassalle qui regardait son mari avec une admiration tendre pour la profondeur de sa diplomatie.

Les complots de M. et de madame de Lassalle étaient toujours de la nature la plus simple, mais ils n'étaient pas moins, l'un et l'autre, convaincus de leur machiavélisme.

Deux jours plus tard et sans que Catherine eût fait la moindre résistance, le grandpère et le petit-fils prenaient le chemin des grands bois de pins. M. de Lassalle n'avait pas voulu emmener le petit garçon à cheval :

— Tu es trop petit et moi trop vieux pour une si longue course, disait-il ; cela est bon pour ton cousin Roger !

André commençait à revenir à son ancienne admiration pour Roger, un peu effacée dans sa mémoire par la longue absence de son cousin.

Le petit garçon s'était fortifié ; il avait repris des couleurs fraîches et vives ; il assurait qu'il n'avait plus besoin d'Angèle, que madame de Vireleu avait envoyée avec lui à Bel-Air :

— Je suis un homme maintenant, disait-il, et je puis bien m'habiller tout seul comme mon cousin ; d'ailleurs, Roger me lace toujours mes bottines quand Angèle est à la cuisine.

M. de Gaillac était devenu l'esclave de l'enfant qu'il reprochait naguère à Catherine de gâter.

Enfin il n'y avait plus moyen de garder André dans les Landes sous prétexte de santé, et Catherine commençait à réclamer son fils ; elle avait demandé à M. de Lassalle d'aller chercher le petit garçon, et son père le lui avait promis, non sans une réticence secrète :

— Si Roger veut le ramener et venir demander lui-même ses gages de bonne d'enfant en même temps que la récompense de sa patience comme adorateur, pensait-il, ce n'est pas moi qui le priverai de cette bonne occasion.

Roger était décidé à tenter la suprême aventure :

— Je ne saurais vivre plus longtemps ainsi, avait-il écrit à sa mère, et il faut que je sache si je puis ou non espérer. Je ramènerai moi-même André à l'Abbaye.

Madame de Vireleu avait appris l'arrivée de son cousin ; elle pressentait l'épreuve qui l'attendait ; elle aussi, elle avait un parti pris ; et elle ne chercha pas à se dérober à la visite de Roger ; cette fois, André avait eu la joie de chevaucher à travers les Landes sur son petit poney que M. de Gaillac avait fait demander à l'Abbaye ; le petit garçon était devenu un excellent cavalier et ne paraissait pas fatigué, lorsqu'il s'élança dans les bras de sa mère. Il était bruni par le soleil, hâlé par le grand air et la vie plus mâle qu'il avait menée à Bel-Air.

— Je vous le ramène en bon état, ma cousine, dit Roger, qui venait à son tour de descendre de cheval, et sa voix fit tressaillir Catherine, comme si elle ne l'avait pas attendu auprès du petit compagnon de sa chevauchée.

La jeune femme lui tendit franchement la main :

—Je vous remercie, dit-elle ; vous me ramenez, en effet, un autre enfant que celui du mois dernier. J'espère qu'il a été sage et qu'il ne vous a pas donné trop de peine !

A cette phrase polie du reconnaissance et d'inquiétude maternelle, Roger ne répondit que par un regard. Il ne pouvait plus se contenir et il aurait volontiers crié : " Je vous aime, Catherine, vous le savez bien ! Comment voulez-vous que ce qui est à vous me donne de la peine ?"

Il suivit madame de Vireleu dans la maison ; tous deux se retrouvaient dans ce cabinet où ils avaient tant de fois travaillé ensemble, où tant de rêves avaient traversé l'esprit et le cœur de Roger, où tous deux avaient reçu le coup de mort aux perspectives joyeuses ou aux espérances vagues de l'avenir ! Catherine se sentait émue malgré sa résolution ; Roger savait qu'il ne pourrait pas résister un instant de plus à l'élan qui l'entraînait aux pieds de la jeune femme. Elle leva les yeux sur lui :

— Oui ! Roger ! dit-elle, et sa voix ne tremblait pas ; je sais ce que vous allez me dire ; je le devine d'avance ; ne me le dites pas. J'ai enterré trop de morts depuis quelque temps ; il me faut le loisir de savoir si je suis, comme la France, capable de résurrection !

Et, comme Roger la regardait toujours d'un air interrogateur, passionnément suppliant, elle ajouta plus bas :

— Votre amour est du nombre des morts que j'ai enterrés, mon pauvre Roger,—et baissant encore la voix :— Vous savez bien que je le devais !

Roger ne le savait que trop ; mais il n'était pas désespéré :

— J'espère, dit-il, en inclinant doucement la tête en signe d'assentiment : vous êtes Française, et je suis patient, car je vous aime !

FIN

NOTES.

NOTE.—The references are to the Editor's "Reading French Grammar."

Page. Line.

9.—10. **Lot,** a winding river, S. W. of the centre of France, a branch of the Garonne.

11. **ici même,** *in this very place; just at this point.*

14. **de même que,** *as, just as.*

18. **que le sien ne l'avait été,** *than hers had been.* For this use of *ne*, not required in English, see Less. 61, iii. 1. For *le*, = 'so,' but not required in English, see Less. 44, v., note.

20. **Elle n'était plus aussi découragée que par le passé,** *she was no longer so much discouraged as in the past.*

10.— 3. **bien qu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans,** *although she was not yet twenty-five years old.* Note that the subjunctive follows *bien qu'*, 'although,' where the indicative is used in English, see Less. 56, 3.

11. **il devait partir hier,** *he was to set out yesterday.* Note that *devoir*, besides denoting a duty or obligation, often denotes, as here, a simple future action expected to take place.

12. **tout bas,** *in a low voice.*

13. **cependant,** *meanwhile.* This word frequently = *pendant ce temps.*

18. **à demi-coupés par des barrières à clairevoie peintes en blanc,** *half closed by lattice gates painted white.*

11.— 6. **de venir passer,** *to come and pass.* Compare *venir de* 'to have just;' *venir à*, 'to happen to;' and *venir*, as here, without a preposition, 'to come and,' or frequently, 'to

Page. Line.

come to,' = 'in order to,' in which case *pour* is frequently used.

11.— 9. **dans quinze jours,** *in fifteen days, at the expiration of a fortnight.* For this sense of *dans* see Less. 62, ii, Note 1.

29. **ne viendra pas, non plus,** *will not come either.* **Non plus** = 'not any more than she (Catherine) will.'

30. **Si, si,** *yes, yes. Si,* Lat. *sic,* 'so,' is regularly used for 'yes,' when 'yes' is a denial of a previous negative.

12.—10. **comme je l'ai été,** *as I have been.* For the redundant *le* = 'so,' see 9–18.

11. **n'en était pas si bien assuré,** *was not so sure of it. en,* "of it," is regularly placed before the verb, see Less. 44, vii.

12. **il croyait lire,** *he believed that he read.* The subject of infinitive *lire* being the same as that of the principal verb *croyait,* this subject is not repeated.

24. **sur le tard,** *somewhat late.*

30. **il avait vu le jour,** *he had been born.*

31. **la tour de Louis XI.** *A tower built in the time of Louis XI., i. e.* in the last half of the XVth century.

13.—13. **où sa mère avait pris toutes ses habitudes,** *where her mother had formed all her habits.*

29. **il lui en avait tant coûté,** *it had cost her so much.* Here, as so often, *en,* 'of it,' is quite unnecessary in English.

31. **Je m'y ennuierai à mourir,** *I shall get tired to death there.*

32. **ne saura que devenir,** *will not know what will become of him.*

14.— 1. **l'apanage,** *the peculiar privilege.*

2. **vivant sur leurs terres,** *living upon their lands.* Note that the present participle does not change when used as a participle.

4. **ses métairies,** *his farms let on shares.*

6. **la façon des vignes,** *the dressing of the vines.*

18. **et que nous ne nous sommes jamais querellés de notre vie,** *and because we have never quarrelled in our life.* Note that *que* is used to repeat *parce que* as often; and that *de* is used for 'in,' as **jamais de ma vie,** *never in my life.*

Page. Line.

14.—20. **me fait l'effet d'avoir,** *gives me the impression of one having.*

29. **qui avait beaucoup voyagé, beaucoup vu,** *who had travelled and seen much.* Note the place of *beaucoup* before the participle.

31. **contrastait d'une manière frappante,** *contrasted in a striking manner.* Note this frequent use of *de* for 'in,' as **de cette façon,** *in that way,* etc., and also (13–20), **rivalisaient . . . d'importance,** *rivalled in importance.*

14.—34. **Troyon,** Constant Troyon was a distinguished landscape and animal painter. He died in Paris in 1865.

35. **Rosa Bonheur,** a highly distinguished painter of animals, was born at Bordeaux in 1822. The Empress Eugénie placed upon her neck, with her own hands, the cross of the Legion of Honor.

15.— 6. **qui doivent rompre avec le passé,** *who have to break with their past.* Note that the forms of *devoir,* as here, may frequently be well rendered in English by 'have to.'

8. **sans rien perdre,** *without losing anything.* Note the regular place of *rien,* before the verb.

9. **qu'il n'arrive d'ordinaire,** *than ordinarily happens.* Note the *ne* after comparatives, without negative force. See Less. 61, iii.

13. **du fait même de son mariage,** *from the mere fact of her marriage.*

15. **qui l'avaient vue grandir,** *who had seen her grow up.* For the feminine form *vue,* see Less. 51, xiii. 2.

31. **lors de,** *at the time of.*

16.— 1. **ce fut l'occasion . . . que cette affection passionée,** *this passionate affection was the cause.* Note that in such inversions, when the real subject is represented by *ce,* the proper subject following is introduced by a redundant *que.*

3. **dont,** *with which,* as *entourer* governs by *de.*

10. **de sa part,** *on her part.*

10. **D'ailleurs,** *besides.* Note this usual difference; *ailleurs,* 'elsewhere,' *d'ailleurs,* 'besides.'

17. **sans parti pris,** *without deciding to do it.*

21. **quelque obéissance qu'on s'empressât de ren-**

Page. Line.

dre, *whatever obedience they were zealous to render.* Note the force of *ever* in such expressions as *quoi . . . que, quelque . . . que,* etc., but *quoique,* 'although.'

16.—23. **Il en avait été quelquefois de même,** *it had been sometimes the same.* Note the use of *en* = 'about it,' not needed in English. Also note *de même* = *de la même manière;* a frequent abbreviation. So in comparisons, *de même que . . . de même* = 'as . . . so.'

25. **leur enfant au berceau,** *their child in the cradle.* Note the use of *à* for 'in,' frequently denoting a natural or permanent condition; thus, *au lit,* 'in bed;' *les larmes aux yeux,* 'the tears in the eyes;' and of a prisoner, "*au donjon de Vincennes,*" 'in the dungeon of Vincennes.'

17.—12. **il regardait comme au-dessous de sa dignité de prêter le moindre secours,** *he regarded it as beneath his dignity to lend the least assistance. Prêter,* depending upon the implied object of *regardait* (*i. e.,* "he regarded the business of lending, etc."), is, as regularly in such cases, introduced by the preposition *de.*

18.— 6. **l'inimitié sourde,** *the secret hostility.*

10. **qui appartenaient tous,** *who all belonged.* In such cases, where *tous* is used substantively, the final *s* is pronounced, especially at the end of a phrase or sentence.

12. **se rendait compte,** *observed, noticed.*

26. **pour se faire entendre de Christophe,** *to make Christopher hear him.* For the construction of *Christophe,* see Less. 39, iii, Note 2, *de* being sometimes used instead of *par.*

19.— 1. **en se bouchant les oreilles,** *stopping her ears.* For this use of the article for the possessive pronoun, see Less. 35, ii, 1.

8. **Si j'étais un chien et que vous m'eussiez frappée,** *if I were a dog and if you had struck me.* For this subjunctive after *que,* 'if,' see Less. 64, iv, 3—also Note 1.

20.— 8. **commençait à se laisser entrevoir,** *began to be dimly seen.*

12. **l'emportait sur,** *prevailed over.* Lit., 'carried it over.'

17. **qui s'emportait ainsi,** *who was railing out thus.*

35. **si elle n'a pas des gens pour la défendre,** *if she*

Page. Line.

has not some people to defend her. For this use of *des* for *de* after a negative, see Less. 36, iv, Note 3.

21.—30. **et vous planter là comme moi,** *and leave you in the lurch as I can.*

22.— 8. **qui se dérobait de son mieux à ses égards,** *who concealed himself as well as he could from her sight.*

20. **qu'il ne m'ait privée,** *unless = (until) he has deprived me.* For this use of *ne* without *pas*, see Less. 61, iii, 4. For the concessional subjunctive, see Less. 56, 3.

24 **grossi d'un quart,** *increased by a quarter.* For this use of the preposition *de*, see Less. 62, iii.

23.— 3. **il avait fallu tout acheter à la fois,** *it had been necessary to buy everything at once.*

4. **à faire quitter la place par Philomèle,** *in making Philomèle leave the place.* For the construction of *Philomèle*, see Less. 39, iii, Note 2.

5. **s'était mis dans l'esprit,** *had made up her mind.*

7. **en voulait à la vie,** *had a mortal grudge against.* Supply *mal* as a direct object of *voulait* in such cases.

11. **de l'office,** *of the servants' room.*

12. **pour lui faire faire pénitence,** *to make him do penance.* Compare **23**–4.

21. **tout comme les autres,** *just like the others.*

28. **n'eût pas osé s'en prendre,** *would not have dared to attack.*

35. **venir à bout de maintenir,** *to succeed in maintaining.*

24.—18. **Lors de son arrivée,** *at the time of his* (M. de Vireleu's) *arrival.*

24. **de couper l'herbe sous le pied à tous ces hobereaux de province,** *to cut out all those country squires.*

28. **sa faute à lui,** *his own fault.*

29. **eût fait son testament,** *had made his will.* For this subjunctive after *avant que*, see Less. 56, 3. Such subjunctives are usually translated by the indicative in English.

30. **d'un mauvais sujet ruiné,** *of a ruined spendthrift.*

25.— 1. **sa bonne grâce,** *his kindly courtesy.*

24. **pas plus tard qu'hier,** *no longer ago than yesterday.*

30. **tant bien que mal,** *for better or worse, indifferently well.*

Page. Line.

25.—33. **on n'a qu'à se laisser faire,** *one has only to yield to the influence around him.*

26.— 2. **ces mazettes du cru,** *those inexperienced players.*

6. **elle en est incompréhensible.** As so often, *en* is redundant in English; meaning 'of them,' *i. e.*, 'among the incomprehensible things.'

12. **nous refaire la main,** *renew our skill in gambling.*

13. **Monaco.** A small principality ($5\frac{3}{4}$ sq. m.) on the Mediterranean, not far from Nice, now under the protection of France. It adjoins the town of Monte Carlo, where is the celebrated Casino, the greatest gambling-place in Europe. The two towns so closely adjoin that the two names are often used interchangeably, though *Monte Carlo* is oftener heard.

16. **sans faire jeter les hauts cris à beau-père et à belle-mère,** *without making the father- and mother-in-law utter loud cries.* For the construction of *beau-père* and *belle-mère* compare **23**–4.

18. **que ne me les laisse ce diable d'intendant,** *than that wretch of a superintendent leaves them for me.* For the *ne*, redundant in English, see Less. 63, iii, 1.

24. **Elle me dirait des nouvelles de,** *she would be pleased with, she would enjoy.* Lif., 'tell me news of.'

27. **avec sa mine de déterrée,** *with her look of one just risen from the grave.*

27.— 4. **le break de service,** *the light market-wagon.* The word *break*, adopted from the English, is used out of its ordinary English meaning.

8. **à tort et à travers,** *right and left, at random.*

30. **Qu'allait-il arriver,** *what was going to happen.*

28.— 1. **sur le point de se trouver mal,** *on the point of fainting away.*

6. **le subalterne de service,** *the subordinate on duty.*

13. **le fusil de monsieur,** *my master's gun.* This is the usual use of *monsieur* in the mouth of a servant.

18. **Dans un autre moment Catherine aurait eu le cœur serré,** *at any other time Catherine would have been pained to the heart.*

19. **par l'accident arrivé,** *by the accident which had hap-*

Page. Line.

pened. The past participle is thus frequently used for a relative clause.

28.—23. **Personne n'a de mal?** *Is no one injured?* For this use of *de* for *du*, see Less. 36, iv.

24. **se sont emballés,** *became entangled.*

29.— 1. **a le sang tourné,** *is greatly excited.* Lit., 'has her blood turned.'

9. **cet enragé d'homme d'affaires,** *that wretch of a business manager.*

30.— 3. **tout à l'heure.** This common expression refers to a period of time near the present, and may be rendered, according to the context, either, as here, *just now*, or, for a proximate future, *presently, directly.*

5. **qu'avait fait tuer cet imbécile de cocher,** *which that imbecile of a coachman had had killed.* After the relative pronoun *que* the subject usually follows the verb.

7. **je n'ai jamais entendu dire,** *I have never heard it said.*

8. **qu'on trouvât ces chevaux-là dans le pays,** *that one found those horses in the country.* For the subjunctive *trouvât*, see Less. 55, xviii. (*b*) Note.

16. **Cela en vaut-il la peine?** *is that worth while?* The *en* is not needed in the English translation, the literal being: 'is it worth the trouble of it?'

31.— 6. **il tenait encore au prestige,** *he depended still upon the prestige.*

23. **je n'en doute pas,** *I do not doubt it:* but **je ne m'en doute pas,** *I do not suspect it.*

32.—22. **tout en prévoyant,** *while foreseeing.* The *tout* here gives some added force to the expression, meaning, as frequently, 'all the time that she foresaw.'

28. **qu'il aille voir,** *let him go and see.* When *aller* governs a following infinitive, *and* is generally used to connect them in English.

34.— 4. **ce ne serait pas la peine,** *it would not be worth while.*

16. **singulièrement,** *very considerably.*

17. **saisit au vol cette occasion,** *quickly seized this opportunity.* Lit., 'caught on the fly.'

27. **Que vous faut-il d'argent?** *how much money will you need?* *Que* is frequently thus used for *combien.*

Page. Line.

35.—18. **auquel il arrivait de refuser,** *who had sometimes refused.* Note that *arriver* is so frequently used with *parfois* that even when the latter is omitted the force of 'sometimes' remains.

25. **qui lui avait fait retarder cette vente,** *which had made him delay this sale.* See Less. 39, iii, Notes 2 and 3.

27. **quand les gens pressés auront écoulé le leur,** *when the people who are hard pressed shall have sold out theirs.*

36.— 4. **en beaux louis bien sonnants,** *in beautiful louis d'ors, cash down.*

10. **qu'il mangeait un croûton de pain,** *while he ate a crust of bread.* Here *que* stands for the preceding *pendant que.* Conjunctions and adverbs compounded with *que* may be represented, when repeated, by the *que* alone. *Que* may also be used for *quand, si, comme,* etc., to prevent the repetition of these words.

16. **et s'y faire casser lui-même le cou,** *and get his own neck broken there.*

28. **toute versée qu'elle fût,** *thoroughly versed as she was.* For the feminine form of the adverb *toute,* see Less. 47, iii. 2.

37.—23. **comme moi de prendre à la banque,** *as I am able to take from the bank.* Note that the words 'am able' are inferred from *le maître de* of the previous clause. Such contraction is not uncommon in English.

34. **Philloxera,** a genus of plant lice, of which the greatest number of species, including that destructive to the grape-vine, are indigenous to N. America. In 1865 the grape phylloxera made its appearance in France, having been imported on American vines, and caused great destruction. The term phylloxera has been extended to designate not only the species in question, but also the disease it produces.

38.— 1. **tout de même,** *however.* Lit., 'all the same,' but used often in familiar discourse in the sense of *cependant,* as here.

21. **il n'y a rien de tel que de prendre,** *there is nothing like taking,* lit., 'nothing (of) such as.'

39.— 7. **dans plus d'un chai,** *in more than one store-house for wine.*

Page. Line.

39.—13. **un mouvement d'admiration,** *a lively feeling* (or impulse) *of admiration.*

19. **spleen.** It will be observed that the author, being familiar with English, makes use of many English words, which are being gradually introduced into the language. There is a school of purists who resist this tendency, but it is inevitable.

35. **je piétine sur la route,** *I walk* (lit., 'foot it' from *pied,* a foot) *over the road.*

40.—10. **de se mettre en colère,** *to get angry.*

14. **pour se faire illusion,** *to make the mistake of supposing.*

22. **qui soient dignes de vous traîner,** *which are worthy to draw you.* For the subjunctive, see Less. 56, 2.

30. **auxquelles j'ai été obligé de brûler la cervelle ce matin,** *whose brains I have been obliged to blow out this morning.*

32. **c'en était trop,** *it was too much.* As frequently, *en,* 'of it' is redundant.

34. **à bien se connaître en chevaux,** *to understand horses well.*

41.— 4. **avec un complaisant retour sur l'habileté qui avait présidé à leur choix,** *and* (to hear) *a reflection lightly cast upon the wisdom and experience which had determined their choice.*

10. **entraînant,** *involving.*

14. **à l'endroit de son gendre,** *against his son-in-law.* Frequently *à l'adresse de* is used with no perceptible difference of meaning.

18. **de long en large,** *backward and forward.*

42.— 1. **de confiance,** *confidentially, in private among themselves.*

5. **à sa manière,** *by her manner.*

7. **avant de s'emporter comme une soupe au lait,** *before going off like a hasty pudding.*

24. **grillait de curiosité,** *was dying of curiosity.*

31. **tout en entraînant son mari,** *at the same time leading away her husband.* Compare **32**-22.

43.— 2. **non plus que,** *any more than.*

4. **à l'heure qu'il est,** *at the present moment.*

44.— 4. **de faire entrer en ligne de compte,** *of entering upon the account.*

Page. Line.

44.—14. **qui se faisait à chaque instant plus nettement jour,** *which dawned more clearly every moment.*

21. **pour que je puisse me passer d'argent,** *for me to be able to do without money.*

24. **les mois de ménage,** *the monthly housekeeping bills.*

45.— 1. **ne buvait jamais que,** *never drank anything but.*

22. **au lieu d'apporter leurs redevances en nature,** *instead of bringing their rents in the produce of their farms.*

27. **tirer parti de tout ce qu'on lui apportait,** *to take advantage of all that they brought her.*

46.— 4. **à ce que mon père m'a dit,** *as my father has told me.*

15. **régime dotal,** the law which gives to husband and wife the separate ownership of their own property, although the management of all the property, or of the dowry of the wife, belongs to the husband.

17. **j'aurais dû le savoir,** *I ought to have known it.* Note that the verb *ought* being defective, the change of tense is indicated in English by a change in the dependent infinitive. *Devoir* not being thus defective, a literal rendering of such expressions as this is impossible.

47.— 5. **ceps à la bordelaise,** *mushrooms prepared in Bordeaux style.*—"On écrit aussi cèpe et ceps."—Larousse.

10. **Je ne lui ai jamais vu faire défaut à un engagement,** *I have never seen him fail in an engagement.* For the construction of *lui*, see Less. 39, iii., Note 2.

29. **d'avoir une poire pour la soif,** *in putting by a penny for the rainy day.* Lit., 'in having a pear for thirst.'

32. **Tout au-devant,** *right before; just before.*

48.— 6. **fait prime partout,** *brings a premium everywhere.*

21. **comme un viatique,** *as a provision for the journey.*

26. **à ce que je crois,** *as I believe.* Compare **46**–4.

49.— 3. **elle aurait cru manquer,** *she would have believed that she failed.* The subject of the infinitive *manquer* is omitted, being the same as the subject of the principal verb. This principle is of frequent application.

5. **grandiose,** *full of grandeur.*

11. **je ne croyais pas qu'il fît déjà ses malles,** *I did not think that he would pack his trunks so soon.* For the subjunctive *fît*, see Less. 55, xviii. (*b*).

Page. Line.

49.—13. **il faut que j'aille l'aider,** *I must go and help him.* For the subjunctive *aille*, see Less. 55, xviii. 1 (*a*).

14. **le viel escalier aux larges marches,** *the old staircase with broad steps.* For this use of *aux*, see Less. 39, iv. 4.

29. **les légendes de famille,** *family legends.* For this use of *de* without the article, see Less. 36, vi.

31. **bien des cœurs,** *many hearts.* For this use of *des*, see Less. 36, iv. Note 1.

50.— 5. **avec un sien compagnon de débauches,** *with a boon companion of his.* This is a curious survival of a common construction in old French, where *le mien frère*, etc. were used for *mon frère*, etc. This usage is preserved only after the indefinite article, and generally in "familiar style."

6. **qui avait vu ses filles lui être enlevées,** *who had seen her daughters taken away from her.*

14. **je suis bien aise qu'il aille en Russie,** *I am very glad that he is going to Russia.* For the subjunctive *aille*, see Less. 55, xviii. (*b*); and note that many such subjunctives are translated by the indicative in English; but note also that they are not *direct* statements of *facts*. The French is more precise than the English in expressing delicate shades of thought.

14. **il se meurt,** *he is dying.* In this verb the reflexive form has the unusual effect of expressing a *progressive* act.

20. **il me porte sur les nerfs,** *it wears upon my nerves.*

35. **ce sera facile à emporter,** *it will be easy to take.* But note that **il sera facile d'emporter cela,** requires *de* and not *à*.

51.—22. **j'avais jeté mon dévolu sur,** *I had placed my dependence upon.*

32. **il s'accommoderait fort bien de me sentir à sec,** *he would be well satisfied to see me out of money.* (Lit., 'dried up.")

52.— 6. **où elle en était de ses affaires,** *how her affairs stood.* Here *en* seems redundant, repeating the idea of *de ses affaires*. It is one of the numerous cases of a similar use of *en*.

12. **Je sais de reste,** *I know well enough.*

Page. Line.

52.—24. **comme vous le dites,** *as you say.* Note that *le,* meaning 'so' or 'it,' is redundant in English. But see Less. 44, v. and note, for a *similar,* but not *identical,* use. See also **sans le dire,** 53–1.

53.— 9. **point n'est besoin,** *there is no need.* This an emphatic form for *il n'est pas besoin.*

54.— 7. **n'a pas l'idée que je puisse être ici,** *has no idea that I can be here.* For the subjunctive compare 50–14.

12. **aux Français,** *at the "Théâtre Français."* "Théâtre de Paris consacré spécialement à la représentation des tragédies et des comédies. C'est un des plus anciens dans la capitale. Il remonte au XVIe siécle environ, et jouit longtemps exclusivement du privilège de représenter la tragédie. On dit aussi elliptiq. *les Français.*"—Bescherelle.

13. **il ne savait pas que je fusse à Paris,** *he did not know that I was in Paris.* For the subjunctive, compare 50–14.

16. **c'est que,** *it is because.* Note this common form in the sense of *c'est parce que.*

19. **Le Monde où l'on s'Ennuie.** Among the best of the comedies of Edouard Pailleron, first presented at the Théâtre Français in 1881, and still one of the most popular in its repertory. It is a fine study in modern character and manners. On the year of its first representation the author was admitted to the French Academy, where he has delivered some remarkable discourses, published in 1886 under the title of *Discours Académiques.*

25. **après que j'avais vu rentrer son cheval,** *after I had seen his horse return.* Note the tendency to group verbs in French, not separating them, as in English, by intervening words.

33. **qu'elle n'avait pas laissée échapper,** *which she had not let fall.* For the form *laissée,* see Less. 51, xiii. 2, Note 1.

55.—15. **de se mettre en ménage,** *to marry and settle down.*

30. **Force fut donc à madame de Gaillac de renoncer à son projet,** *it was then absolutely necessary for madame de Gaillac to renounce her project.* The form *force fut de* is much more emphatic than *il fut nécessaire de.*

Page. Line.

56.— 3. **avait coutume de porter,** *used to wear.* For the omission of the article, see Less. 35, iii. 3, Note.

10. **diamants aux trois pendants,** *diamonds with three pendants.* For this use of *aux*, see Less. 39, iv. 4.

20. **à ne parler à la jeune femme que de la première rencontre des deux cousins,** *to speak to the young woman only of the first meeting of the two cousins.* When *ne . . . que* are thus used, it promotes fluency of translation to introduce *only* in English where the *que* is placed in French.

34. **d'avouer que non,** *to acknowledge that she had not.*

57.— 1. **comment voulez-vous?** *how do you suppose?* A frequent use of *vouloir.*

9. **il a cru reconnaître,** *he believed that he recognized.* The subject of the infinitive is omitted, as usual, being the same as that of the principal verb.

34. **ce n'est pas facile à trouver,** *she is not easy to find.* For this use of *à* compare **50**-35.

58.—11. **les projets de madame de Gaillac eussent abouti,** *the projects of Madame de Gaillac might have succeeded.*

25. **qui lui avait traversé l'esprit,** *which had crossed her mind.* For this use of the article, see Less. 35, ii. 1.

59.— 3. **elle ne se serait pas cru le droit,** *she would not have believed that she had the right.*

17. **vint à passer par là,** *happened to pass that way.* Note these uses of *venir*:—**venir de,** *to have just;* **venir à,** *to happen to,* **venir** (with inf.), *to come to, to come in order to.*

28. **sans s'en douter,** *without suspecting it;* but **sans en douter** = *without doubting it.*

60.— 4. **une toute petite fille,** *a very little girl.* For this change of the adverb *toute*, see Less. 47, iii. 2.

15. **avant qu'il fasse entièrement nuit,** *before it becomes entirely dark.*

16. **venir me voir,** *to come and see me.* Compare **59**–17.

16. **d'ici là,** *between now and then.* Lit., 'from here there.'

22. **de voir arriver madame de Lassalle,** *to see Madame de Lassalle arrive.* Compare **54**–25.

27. **il faut que j'aie l'esprit en repos,** *I must have my*

Page. Line.

mind at rest. For the subjunctive *aie*, see Less. 55, xviii. 1 (*a*).

60.—31. **jusqu'à ce que j'aie vu,** *until I have seen.* For the subjunctive, see Less. 56, 3. As usual, this is rendered by the indicative.

32. **d'une main qui tremblait,** *with a trembling hand.* Note this frequent use of *de* for 'with,' denoting the *manner.*

61.—16. **ceux des parures de diamants,** *those of the sets of diamonds.*

26. **aura été plus grave,** *must have been more serious.* For this use of the future perfect, see Less. 58, xxiii. Note.

62. – 7. **elle ne songeait seulement pas,** *she did not even think.*

11. **sur le plancher des vaches,** *upon the ground.* Lit., 'upon the cows' floor.'

63.— 2. **elle se serait laissé dévorer,** *she would have allowed herself to be devoured.* For *laissé* not agreeing with *se*, see Less. 51, xiii. 2, Note 1 (3).

4. **ce que c'est que les mères tout de même,** *but that is the way with mothers.* Observe *tout de même* in the mouth of a servant, equivalent to *cependant*, 'but,' 'however.'

16. **sortir le soir de son logis,** *go out from home in the evening.* For *le soir*, 'in the evening,' see Less. 35, 3.

18. **qu'est-ce qu'il y a de si pressé,** *what is there so pressing?* For this use of *de*, not required in English, see Less. 36, v.

64.—3. **plus d'un verre,** *more than one glass.* Note the use of *de*, instead of *que*, before a numeral.

10. **où il semblait attendre,** *where it seemed he had been waiting*; *i. e.* the French puts the idea of the past in the *semblait* only, the English in the infinitive also.

11. **pour rester aussi longtemps,** *that has kept you so long.*

14. **M. le docteur,** *the Doctor.* For this use of a small initial see Less. 75, ii. (*d*).

17. **Et quand vous seriez parti, où serait le mal,** *and if you had gone, where would be the harm?* For this use of *quand* for *si*, see Less. 64, 3, Note 2.

Page. Line.

65.— 3. **Est-ce que,** *is it because.* Note this frequent use of *est-ce que* for *est-ce parce que.*

7. **d'être venue dès ce soir,** *to have come this very evening.* Note the difference produced by the use of *dès.*

15. **faire sa couverture,** *to turn down her bed.*

30. **peut-être lui donnera-t-il,** *perhaps he will give her.* For the inversion of subject and verb, see Less. 44, iv.

31. **en attendant,** *meanwhile.*

34. **qui venait précisément de rentrer chez lui,** *who had just then returned home.*

66.— 4. **comme à la suite,** *as the result.*

11. **une nuit blanche,** *a sleepless night;* lit., 'a white night.'

25. **en avait annoncé l'intention,** *had announced her intention of doing.* Note the force of *en,* so frequently redundant.

67.— 2. **à l'égard de leur fille,** *with reference to their daughter.*

6. **au moins la nuit,** *at least in the night,* See Less. 35, ii. 3.

6. **elle joignait les mains,** *she clasped her hands.* See Less. 35, ii. 1.

22. **que ne semblait le justifier la secousse,** *than the shock seemed to justify.* For the use of *ne,* see 61, iii. 1; and for the use of *le,* see Less. 44, v. Note. Both are redundant in English.

29. **l'eût entraînée à écarter doucement la portière,** *had induced her to put gently aside the portiere.* For the subjunctive *eût,* see Less. 56, 2; and for the form *entraînée,* see Less. 51, xiii. 2, Note 1; the *l'* being *logically* the subject of the infinitive *écarter.*

34. **comme ils font,** *as they do.* This use of *faire,* replacing another verb, is less common in French than the use of *do* in English.

68.— 9. **qu'il ne voulait en demander à Rigal,** *than he wished to ask of Rigal.* As so often, the *en,* 'of it,' is redundant.

27. **qu'il ne se passe très facilement de,** *that he easily does without.* For the *ne,* redundant after verbs of fearing, see Less. 61, iii. 1.

34. **Elle n'a rien au corps,** *she has no physical trouble.*

69.— 6. **que comportait son petit accident,** *which her little accident required.* For the inversion of verb and subject, see Less. 38, i. 2.

Page. Line.

69.—18. **s'il en est ainsi,** *if that is the case;* lit., 'if it is thus about it,' the *en*, 'of it,' 'about it,' being, as so often, redundant in English.

19. **d'un ton d'autorité douce,** *in a tone of mild authority.* For this use of *de*, 'in,' compare **14**–31,

25. **qu'elle s'était laissée aller,** *that she had let herself yield.* For the fem. form *laissée*, see Less. 51, xiii. 2, Note 1.

71.— 9. **qu'il était tenu de faire,** *which he was bound to make.*

13. **il y avait . . . rencontré,** *he had met there.*

17. **leurs fonds disponibles,** *their available funds.*

18. **avaient pris le chemin de Monaco,** *had taken the road to Monaco.* *Monaco* is the smallest of the independent monarchies of Europe, and has been under the protectorate of France since 1861. Since the suppression of gambling in Germany, Jan. 1st, 1873, Monaco has become the rendezvous of gamblers forced to abandon Baden, Spa, and Wiesbaden.

72.— 2. **stras** = "*verre qui imite le diamant, de Strass, l'inventeur.*" Larousse.

3. **en vrai joueur qu'il était,** *like the true gambler that he was.*

3. **n'avait pas fait entrer en ligne de compte,** *had not introduced into his calculations.*

16. **à faire galerie autour d'eux,** *to form a circle of spectators around them.*

20. **les considéraient de travers,** *looked askance at them.*

30. **nous ferons sauter la banque,** *we will break* (lit., 'blow up') *the bank; i. e.* break the bank by their winnings.

73.— 2. **sa légère mise,** *his small stake.*

6. **qui espèrent nous voir,** *hoping to see us.* See Less. 46, ii. 1.

13. **à qui le remportera,** *to him who shall bring him back.* Here *qui* is used, as often, for *celui qui*.

20. **il en voulait à son compagnon,** *he was provoked with his companion.* Here, as often, *mal* may be supplied as the direct object of *voulait*. Compare **23**–7.

31. **Casino,** the name given to the gambling houses. An Italian word signifying 'a country house.'

74.—11. **comme il a envie de le faire,** *as he desires to do.* The *le*, 'it,' is here redundant in English. Compare **67**–22.

Page. Line.

74.—32. **de pertes considérables au jeu,** *from considerable losses at play.* For *de* instead of *des*, see Less. 36, iv.

75.— 2. **On va nous écorcher,** *they are going to overcharge us.*

8. **nous ne prendrons pas un train d'ambassadeurs,** *we will not assume the style of ambassadors.*

10. **ma vie durant,** *for the rest of my life.* The preposition *durant* is used sometimes thus after its noun; but it regularly precedes it in such phrases as: *durant le jour, durant la nuit, durant l'hiver. Durant* denotes continuity more than *pendant.* Thus: **Il est arrivé pendant l'été,** *it happened during the summer.* **J'ai resté là durant l'été,** *I remained there during the summer.*

21. **comme je ferais à sa place,** *as I would do in his place.* For the *le* compare 74–11.

25. **dormir d'un sommeil de plomb,** *to sleep a profound sleep.*

28. **à nous mettre en chemin de fer,** *to take the train.*

31. **avoir pris à tâche,** *to have made up his mind.*

76.—23. **ce fut le premier soin de M. de V. . . . que d'acheter,** *it was the first care of M. de V. . . . to buy.* Note that when the logical subject is an infinitive, as here, it is regularly introduced by *de* and sometimes by *que de,* the *que* more definitely identifying the subject, being redundant in English.

28. **au point de le pénétrer de,** *to the point of producing in him;* lit., 'filling him with,' *pénétrer,* 'to pierce,' being active in French.

77.— 7. **à son endroit,** *with regard to him.*

11. **dans ce chien de pays,** *into this horrid country.*

12. **le chemin du soleil,** *the Southern road; i. e.* to his Spanish home.

14. **il n'y avait . . . que cela de raisonnable à faire,** *it was the only reasonable thing to do.*

17. **si je gèlerai,** *whether I shall freeze.* Observe that *si,* when followed by a *future,* has the sense of 'whether,' in English.

20. **de compte à demi,** *for equal shares.*

21. **de sa chance,** *by his* (usual) *good luck.*

78.—12. **laisser le Gascon de côté,** *leave out the Gascon; i. e.* 'be truthful.'

79.— 1. **s'il leur arrivait parfois d'être,** *if they happened to be*

Page. Line.

sometimes. Note the impersonal construction, more common in French than in English.

79.— 9. **ce n'était pas la seule cause . . . que l'étrange fantaisie, etc.,** *the strange fancy,* etc. *was not the only cause.* Note that when the logical subject of the copula is thus separated from the verb, it is often introduced by *que,* redundant in English.

16. **dont elle avait couvé l'enfance et l'adolescence,** *whose infancy and youth she had cherished.*

80.— 1. **il ne vous regarde jamais bien en face,** *he never looks you full in the face.*

18. **depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés,** *for the twenty-five years of our married life.*

24. **qui m'avaient mis l'esprit en éveil,** *which had put me on my guard.*

81.—12. **non plus que,** *any more than.*

21. **que vous ayez vraiment pu passer chez vous,** *that you have really been able to pass at home.*

34. **déjà très sages!** *already well broken.*

82.— 6. **tant soit peu fringants,** *however little frisky;* lit., 'so much as to be a little.'

10. **je ne tiendrais pas à,** *I would not insist upon.*

17. **qu'elle aurait dû être,** *that she ought to have been.* Note the change of *time* of the *infinitive,* because *ought* is defective in English, but not in French. Lit., 'would have ought to be.'

19. **à cru,** *bare-back.*

25. **remonter aux souvenirs du passé,** *to recall the memories of the past.*

29. **s'emporteraient peut-être même,** *would perhaps even run away.*

32. **c'est la première chose à faire que de remettre la main sur Christophe,** *it is the first thing to do to reëmploy Christopher.* Note the use of *que de* before the logical subject, represented in the previous *ce.* Compare **76**–23–26.

83.— 8. **où j'en suis,** *where I am.* As usual, the *en,* 'of it,' 'about it,' is unnecessary in English.

13. **en quoi que ce fût,** *in anything whatever.* For the subjunctive *fût,* see Less. 56, 3.

Page. Line.

83.—19. **vous voilà en peine de proposer à notre fille,** *there you are in trouble about proposing to our daughter.*

24. **que vous sondiez le terrain,** *that you feel your ground.*

33. **vous êtes la seule personne au monde,** *you are the only person in the world.* Note that *personne,* 'a person,' although here masculine in sense, is feminine, as always, in grammatical construction; while *personne,* 'nobody,' is regularly masculine.

84.— 9. **je saurai de quoi il retourne,** *I shall know what is going on.*

11. **des motifs des dessous de carte,** *secret motives.*

12. **je mettrai bien C. au pas,** *I will bring C. to reason.*

18. **j'ai cru tout à l'heure,** *I believed just now.* Note that the phrase *tout à l'heure* denotes a time very near, either before or after, the present: and is to be rendered 'just now' or 'directly,' according to the context.

24. **aussi entra-t-il,** *so he entered.* For the inversion of verb and subject, see Less. 44, iv, Note.

30. **en était devenue plus mélancolique,** *had become more melancholy in consequence.* Note that *en* is not here redundant, even in English.

85.— 3. **Que vous êtes bon!** *how good you are!* Note that *que* usually means 'how' in exclamations, and that it is, as here, separated from the word which it modifies.

14. **sans qu'elle eût la fatigue des allées et venues continuelles,** *without her having the fatigue of continual going and coming.*

86.— 1. **quelques journées de côté et d'autre,** *some days' work here and there.*

9. **fussent même ses parents,** *were it even her parents.* Note that this inversion in a conditional sentence is the same in both English and French.

13. **qui commençait à se pénétrer,** *who began to be filled with.*

22. **j'en serais quitte pour avoir repris C. sans aucune utilité,** *I should simply have taken C. back without any advantage;* more lit., 'should get off with.'

35. **si bien que M. de L. . . . l'entendit à peine,** *so that Mr. de L. scarcely heard it.* Note that 'so that,' expressing a result, is regularly expressed in French by

Page. Line.

si bien que; while *bien que*, at the beginning of a clause, regularly means 'although.' Compare 89–5.

88.—20. **le jardin en terrasses,** *the terraced garden.*

27. **avait coutume de faire,** *was accustomed to make.* Note that the French use *coutume* without the article, but say, *with* the article, *avait l'habitude de faire.* Euphony determines usage frequently in such cases. See Less. 35, iii. 3, Note.

89.—12. **savait ce que valait le plus bel attelage,** *knew what the most beautiful team was worth.* Note the inversion of verb and subject, usual after the relative *que.* See Less. 38, 2.

25. **un grand seigneur russe,** *a great Russian lord.* For the use of Capitals, see Less. 75, ii. (*a*).

34. **les rapports de camaraderie,** *the relations of good fellowship.*

90.—23. **du côté de,** *in the direction of, towards.*

28. **dit comme ça qu'il faut,** *says that it is necessary;* lit., 'says like that that it is necessary.' This redundant use of *comme ça,* 'like that,' is common in the language of the uneducated.

32. **comme cela ne lui arrivait guère,** *as he seldom did.*

91.— 1. **se seraient emportés,** *would have run away.*

15. **plus heureuse que ne l'est,** *more happy than is.* For the redundant *ne* and *le,* see Less. 61, iii. 1, and Less. 44, v. Note.

35. **il ne faut pas faire peur à,** *I must not frighten.*

92.— 7. **du coup,** *at once* = **d'un coup** and **d'un seul coup.**

9. **en bons rapports avec,** *on good terms with.*

22. **n'en croyait pas ses oreilles,** *did not believe her ears.* Note that *en,* 'of it,' 'about it,' is here, as so often, redundant in English. It frequently makes a sentence more euphonious in French, and is added partially for that reason.

24. **à son égard,** *with respect to herself.*

34. **et qu'il n'avait rien à faire,** *and because he had nothing to do.* Note this use of *que* to repeat a previous *parce que.* It is thus used to prevent the repetition of various adverbs and conjunctions, especially those that end in *que.* So often *c'est que* = *c'est parce que.*

Page. Line.

93.—11. **quand j'aurai de ses nouvelles,** *when I shall have news from him.*

94.— 8. **deux nuits sur trois,** *two nights out of three.* Note the peculiar use of *sur*, 'upon,' in such expressions.

11. **Du reste,** *however.*

17. **qui l'avait si souvent brusquée,** *who had so often spoken to her sharply.* Note the feminine form of *brusquée*, the *l'* (= *la*) being a *direct* object in French. See Less. 51, xiii. 2.

95.— 4. **écrivait le gentilhomme,** etc. Note that parenthetical expressions, such as 'said he,' etc., and even longer ones, like this, ending with *du monde*, **95**–6, are not in French usually distinguished by quotation marks from the rest of the quotation.

8. **en éveil sur le compte des étrangers par le fait des complots,** *on the watch over strangers on account of the plots.*

13. **si bon lui semble,** *if it seems good to him.* Note the inversion in this ordinary expression.

14. **craint qu'il ne soit tombé malade,** *fears that he may have fallen ill.* Note the *ne*, without a negative sense after verbs of fearing. See Less. 61, iii. 1.

19. **Manuel n'aura pas laissé mourir son maître,** *Manuel cannot have left his master to die.* For this use of the future perfect, see Less. 58, xxiii, Note. For a similar construction compare **95**–26.

29. **cul de basse-fosse,** *subterranean dungeon.*

30. **chenapan,** *brigand, bandit.* "From the German *schnapphahn;* de *schnappen*, 'happer;' *hahn*, 'coq;' proprement maraudeur de poulaillers."—Larousse.

31. **knout.** Russian word for *fouet*, 'a whip.'

96.—17. **Égyptiens.** The *Bohémiens* or Gypsies were formerly supposed to be of Egyptian origin. It is now generally conceded that they first came from India, though various sources are ascribed to them by different authors.

22. **aux procès politiques,** *with the political trials.*

33. **ce qu'il y a de certain, c'est,** *what is certain is.* Notice the repetition of *ce* when thus separated from its verb.

97.—14. **qu'il serait pourtant bien temps,** *that it is now quite*

Page. Line.

time. Note that *pourtant*, 'however,' means here something like 'notwithstanding our long inactivity.'

98.— 8. **Je suis portée à croire,** *I am persuaded, I am inclined to believe.*

9. **qui fit lever les yeux à son père,** *which made her father raise his eyes.* For the construction of *père*, see Less. 39, iii. Note 2.

99.—13. **avant que mon fils ait atteint,** *before my son has attained.* For this subjunctive *ait*, see Less. 56, 3. In such cases the English translation usually requires the indicative.

16. **ce qu'il y a de mieux à faire, c'est,** *the best thing to do is.* Compare **96**–38.

19. **moins il y aura de gens ayant su ses beaux projets et mieux cela vaudra,** *the fewer the people who have known her fine projects, the better it will be.* See Less. 35, iii. 2. The *et* in such constructions is = Latin *etiam*, and is sometimes used, sometimes omitted. It is redundant in English.

100.— 6. **sans se douter de rien,** *without suspecting anything.* Note that the omission of *se* would change 'suspecting' to 'doubting.'

19. **sans que son père parût comprendre,** *without her father seeming to understand.* For the subjunctive after *sans que*, see Less. 56, 3.

21. **l'élever sous cloche,** *to raise him under glass.* Lit., 'a bell glass.'

101.— 4. **je me rattraperai sur autre chose,** *I will economize on something else, I will make it up on something else.*

9. **en tous cas,** *at all events.* **En tout cas** is also used in the same sense.

102.— 7. **ne laissaient guère passer de jours,** *let but few days pass.*

8. **sans qu'un carosse vînt,** *without a carriage coming.* Compare **100**–19.

24. **qu'elle fasse de son mieux,** *that she do her best.*

103.— 7. **qu'ils n'aient trouvé,** *that they may have found.* Note the *ne* without negative force, as usual after verbs of fearing.

9. **j'aurais dû compter davantage,** *I ought to have*

Page. Line.

counted more. Note the past tense transferred in English to the dependent infinitive, because *ought* is defective; lit., 'I would have ought to count.'

103.—23. **hors de chez elle,** *away from home.*

24. **pour qu'il lui fût difficile,** *for it to be difficult for her.*

35. **qui s'étonnait elle-même,** *who was herself astonished.* Note the constant use of reflexives where the passive is required in English.

104.— 4. **disait-elle un matin étourdiment,** *said she gaily one morning.*

12. **et que Roger partage tes goûts,** *and because Roger shares thy tastes.* Note that *que* is used to repeat the *parce que* implied in the preceding *c'est que.* Compare **92**–34.

13. **ni les uns ni les autres,** *none of us.*

28. **Je tiens tant à ce qu'il soit bien élevé,** *I am so anxious that he be well brought up.*

30. **tout ce que c'est pour un petit enfant que d'obéir,** *all that it is for a little child to obey.* Note the use of *que de,* and compare **76**–23.

105.—13. **tout en la regardant,** *while looking at her.* For this use of *tout,* compare **32**–22.

15. **qui ne me sont jamais venues à l'esprit,** *which never came into my mind.* For *l'esprit* instead of *mon esprit,* see Less. 35, ii. 1, the possessor being expressed by *me* before the verb.

106.— 3. **au bout du compte,** *after all.* Lit., 'at the end of the account.'

n'entendait pas raison, *did not listen to reason.* For other common uses of *entendre,* see **101**–10, **j'entend,** *I intend,* **105**–22, **qu'il s'entende,** *that he understands,* and **107**–18, **vous vous y entendez,** *you understand that.* Note the influence of the reflexive form upon the meaning.

12. **quand ce ne serait que par nécessité, il serait revenu,** *if it were only from necessity, he would have returned.* For this use of *quand,* see Less. 64. iv. 3. Note 2.

14. **comment voulez-vous qu'il ait vécu,** *how do you suppose* (lit., 'wish') *that he has lived?* It is

Page. Line.

often better to render *vouloir* by 'to think,' 'to suppose.'

106.—25. **sans que nous en sachions rien,** *without our knowing anything of it.*

31. **s'il allait prendre du goût pour Catherine et que Pierre ne fût pas mort!** *suppose he were to fall in love with Catherine, and Pierre were not dead.* Note that *si*, 'if,' is often used where 'suppose' is the proper translation in English. Note also that *si* is repeated by *que* in the second clause, and that the subjunctive then follows. See Less. 64, iv. 3, and Note 1.

107.— 6. **une très mauvaise combinaison,** *a very bad bargain.*

9. **qu'il n'en tirera,** *than he will obtain from it.* Note the *ne* without negative force after the comparative. See Less. 61, iii. 1.

23. **faire le paresseux,** *act the part of an idle man.*

28. **l'existence que tu t'es faite,** *the life which thou hast marked out for thyself.*

29. **à ne pas laisser gruger ta fortune, soit par les hommes d'affaires, soit par les gens avec lesquels ils ont à traiter,** *in not permitting either thy business agents, or those with whom they have to deal, to squander thy fortune.* For the construction here with *par*, see Less. 39, iii. Note 2.

108.—11. **la saisiraient-ils à peu près,** *would understand it tolerably well.*

12. **n'en font qu'à leur tête,** *accept only a personal order.*

28. **dans le blanc des yeux,** *directly in the eye*, lit., 'in the white of the eyes.'

32. **elle commençait a se rendre compte,** *she began to perceive.*

35. **que tu ne te soucies pas,** *that you do not care.*

109.— 9. **sur le point de l'emporter,** *on the point of carrying the day.*

35. **quelque nouvelle assurée,** *some reliable news.*

110.—26. The student will observe that we have now reached the point where the story opens. See page 11–6–12.

31. **en la sachant chez lui,** *in knowing that she was at his home.*

Page. Line.

111.— 1. **c'était une mesure prudente que le départ,** etc., *the departure,* etc., *was a prudent measure.* Note the redundant *que* to introduce the logical subject, expressed by *ce* in *c'était.*

4. **ne devait pas répondre à l'attente,** *was not to answer the expectation.* Note the use of *devait,* 'ought,' to express a proximate future.

5. **du moins pour ce qui regardait son fils,** *at least so far as her son was concerned.*

9. **il les laisse toujours faire à ma tante de Gaillac,** *he always lets my aunt de Gaillac attend to them.* Compare **107**–29.

10. **elle s'y entend mieux que lui,** *she understands them better than he.* Lit., 'understands herself there.'

24. **que Catherine eût compris,** *that Catherine had understood.* For the subjunctive *eût* after *seul,* see Less. 56, 2.

112.— 1. **du côté de la porte,** *toward the door.*

10. **qu'elle avait toujours respectées,** *which she had always respected.* For the plural fem. form *respectées,* see Less. 51, xiii. 2.

32. **que l'absent fût un mort, disparu depuis deux ans,** *that the absent* (husband) *was a dead man, who had disappeared two years ago.*

113.— 5. **sans laisser voir à Catherine,** *without letting Catherine see.* Compare **107**–29.

8. **ce qu'était devenu son mari,** *what had become of her husband.*

14. **se met à être aussi regardant,** *begins to be as careful* (*i. e.* close, miserly).

19. **il s'est mis à compter les têtes d'arbres,** *he has begun to count the number of the trees.*

21. **je ne sais pas ce qui lui a pris,** *I don't know what has happened to him.*

26. **ce qu'il y a de mieux à faire,** *the best thing to do.*

32. **son devoir à lui,** *his own duty.* Note that *à lui* simply adds emphasis.

114.— 1. **qu'il ne se l'était figuré,** *than he had supposed himself to be.* For *ne,* redundant after a comparative, see Less. 61, iii. 1.

Page. Line.

114.—17. **et que vous avez le courage,** *and since you have the courage.* Note that *que* repeats the *puisque,* and compare **92**–34.

21. **que ma négligence a laissé faire,** *which my negligence has permitted to be done.* Lit., 'to do,' the active form being used where the passive is required in English.

25. **l'économe infidèle de l'Évangile,** *the unfaithful steward of the Scriptures.* See Luke xvi.

28. **de me venir en aide,** *to come to my aid.*

33. **la qualité en,** *its quality.* Note that *en* is here used instead of the possessive adjective. For this form instead of *sa qualité,* see Less. 45, i. 3 and (1).

115.— 1. **Mamma mia,** *my mamma* (Italian).

9. **cela suffira-t-il à sa volonté,** *will that be sufficient to control his will.*

116.— 4. **de se ménager,** *of obtaining.*

6. **mieux qu'il ne pouvait l'espérer,** *better than he could have hoped.* Note *ne* without negative force after a comparative; and also *le,* redundant in English. See Less. 44, v. Note.

7. **avait dit le matin,** *had said in the morning.* For the omission of the preposition in French, see a similar construction in Less. 35, ii. 3.

10. **Il y a longtemps qu'elle n'est venue ici,** *it is a long time since she came here.* For this use of *ne,* see Less. 61, iii. 2.

16. **à lui tout seul,** *by himself.*

27. **comment renvoyer,** *how could she send away.* Lit., 'how to send away;' a frequent abbreviation after *comment.*

117.— 2. **ce qu'on ne voulait pas qu'elle comprît,** *what they did not wish her to understand.* For the subjunctive *comprît,* see Less. 55, xviii. (*b*).

12. **il aura probablement trouvé,** *he must probably have found.* For this use of the future perfect, see Less. 58, xxiii. Note.

18. **les faits et gestes,** *the performances.* Lit., 'the deeds and exploits.' This is the only expression in which the old word *geste* (*chanson de geste*) is kept in modern

Page. Line.

French. It is derived from the Latin neuter pl. *gesta*, 'things done,' 'exploits,' which became a singular fem. in the Old French. It is also interesting to note the same origin for our English 'jest.'

117.—28. **presque du soir au matin,** *almost between two days.*

31. **en attendant qu'il ait trouvé,** *until he has found.* For the subjunctive *ait*, see Less. 56, 3, and note the translation by the indicative in English.

33. **tout en écoutant,** *while listening;* more lit., 'all the time listening.' Compare **32**-22.

118.— 2. **qui aimait qu'on lui fît la lecture,** *who loved to have some one read to her.* For the subjunctive *fît*, see Less. 55, xviii. (*b*).

7. **quelle bonne chance j'ai eue,** *what good luck I have had.* Note the fem. form *eue*, the object, *chance*, preceding the verb.

22. **il ne nous faut pas grand'chose,** *we do not need much.* In early French, adjectives derived from Latin adjectives of only two terminations (*grandis-e*) had the same form for mas. and fem., the neuter being lost. The present practice of indicating the supposed dropping of the vowel *e*, arose from the mistaken idea that an *e* was formerly pronounced and written, which was never the case in these expressions, (grand'chose, grand'-mère, grand'peine, grand'peur, grand'pitié, etc.). In such cases, the *d* of *grand* is silent.

27. **au-devant de son fils,** *to meet her son.* This form, lit., 'into the presence of,' is the regular form for 'to meet.'

29. **d'une seule traite,** *without stopping, at a stretch.*

30. **avait couru à lui,** *had run to him.* For this use of *à lui*, see Less. 44, vi. 2.

33. **Catherine s'était levée, elle,** *Catherine had risen.* The *elle* emphasizes the subject, speaking of her in contrast with the mother. This is only indicated by *emphasis* in English. It is one of the many illustrations of the greater precision of the French language.

119.— 1. **je disais précisément,** *I was just saying.* This word *précisément* is frequently used instead of *tout à l'heure.*

35. **quitte à développer en vous cette fatuité,** *free (being willing) to develop in you that self-conceit.*

Page. Line.

120.—17. **il se rendait compte,** *he reflected.* Compare l. 33, below.

121.— 7. **à vous dire,** *to say to each other.* Observe that reflexives are frequently used, as in this case, reciprocally. When ambiguity is possible the proper form of the reciprocal pronoun may be added; for example, here: *à vous dire l'un à l'autre.*

10. **et que ma visite,** *and when my visit.* Note the use of *que* to repeat *quand;* and compare **92**-34.

18. **au mépris des combats à venir,** *in utter disregard of struggles to come.*

25. **avec le sentiment d'un mécontentement contradictoire de la mère et du fils,** *perceiving a different kind of dissatisfaction in the mother and in the son.*

31. **Je ne veux pas,** *I will not.* Observe the child's refusal. The softer form, *je ne voudrais pas* = 'I do not wish.'

122.—11. **vous lui avez tourné le sang,** *you have excited her.* Lit., 'turned her blood.'

17. **à ne lui pas laisser ignorer,** *not to let her ignore (remain ignorant of).* For the construction of *lui*, see Less. 39, iii. Note 2.

19. **à en mourir = éperdument,** *desperately.* For the literal meaning, 'to die of it,' there is hardly an idiomatic English equivalent.

123.— 4. **sans que personne cherchât,** *without any one's seeking.* For the subjunctive, see Less. 56, 3, Ex. 4.

7. **à se demander,** *to ask each other.* Note the reciprocal use of *se*, more fully expressed: *à se demander l'un à l'autre.* The shorter form is preferred when ambiguity is not feared. Compare **121**-7, and Note.

13. **se faire craindre de tous les bavards,** *to make all gossips fear her.* For this construction, see Less. 39, iii. Note 2, *de* being sometimes thus used instead of *à* or *par*. See also Less. 39, iv. 2.

18. **de croire qu'il soit encore vivant,** *to believe that he is still living.* For the subjunctive, see Less. 55, xviii. 1, (*b*), and note the translation by the indicative in English.

19. **Madame de Gaillac avait cherché, elle aussi,** *Madame de Gaillac also had sought.* Note this use of a pronoun to emphasize a previous noun or pronoun, so

Page. Line.

frequent in French. It is rarely rendered in English, emphasis taking its place. Compare **118**–33.

123.—23. **plus en mesure de faire poursuivre l'enquête,** *in a better position to follow up the search.*

124.—10. **ou, pour mieux dire,** *or rather.*

20. **ce sont ses rêves de jeune fille qu'elle a perdus,** *it is her girlish dreams that she has lost.* For *ce sont* instead of *c'est*, see Less. 49, vii.

23. **Te rends-tu compte de sa conviction à elle,** *do you consider her own conviction.* For the emphatic *à elle*, compare **123**–19. It here emphasizes *sa*.

26. **c'est bien là ce qui me tourmente,** *that is just what worries me.* Note this frequent separation of the *ce* and *là* of *cela*, as in this sentence. This form is regularly used for *cela est bien*.

31. **depuis qu'elle est seule,** *since she has been alone.* For this translation, see Less. 61, iii. 2, Note.

32. **l'aient encore convaincue,** *have yet convinced her.* For the fem. form *convaincue*, see Less. 51, xiii. 2.

125.— 3. **J'en suis venu à avoir peur,** *I have come to be afraid.* Note that *en*, 'of it,' 'about it,' is, as so often, here redundant in English.

25. **tout en caressant André pelotonné sur ses genoux,** *while caressing André, cuddled on his knees.* Note that *tout* = *tout le temps* is frequently thus used where it is redundant in English.

26. **bien des journées,** *many days.* Note that *journées* usually refers to duration.

32. **tout en peignant,** *while painting.*

33. **cependant,** *at this moment.*

126.— 1. **non plus,** *either.*

2. **pas plus que Roger n'en avait pour lui,** *any more than Roger had for him.* Note the *ne*, redundant after a comparative, and the *en*, 'of it,' referring to *goût*, and redundant in English

5. **qui le lui rend,** *who loves him in return.*

29. **à pénétrer dans,** *to enter into.* Note that *pénétrer* is also used transitively, see **127**–8.

127.— 7. **leur vie à tous deux,** *the life of both of them.*

33. **qu'il avait eu lui aussi une révélation,** *when he*

Page. Line.

too had had a revelation. Note this use of *que* for *quand;* also the redundant *lui*, used for emphasis. Compare **123**–19.

128.— 6. **Je ne le pouvais pas,** *I could not do it.* Note the frequent use of *pouvoir* for *pouvoir faire.*

7. **Le sort en était jeté,** *the die was cast.* Note the redundant *en*, 'of it,' 'about it,' referring to the idea in the previous sentence.

8. **en faisaient foi,** *convinced him of it.*

129.— 1. **s'empressait à l'Abbaye depuis trois semaines,** *had hastened to the Abbey for the past three weeks.* For the translation, compare **124**–31.

23. **sous la main,** *under their control.*

130.— 6. **pour faire venir de l'argent,** *to send for some money.*

7. **ne lui en voulût,** *would be angry with him.* Lit., 'would wish evil (*mal* understood) to him about it.' For *ne* redundant after verbs of fearing, see Less. 61, iii. 1; and for this construction with *vouloir*, compare **23**–7.

15. **de lui voir chercher tant de subterfuges,** *to see him seek so many subterfuges.* For this use of *lui* for *le*, see Less. 39, iii. Note 2.

19. **Moi, j'appelle cela des mensonges, tout bonnement,** *as for me, I call that simply a pack of lies.*

131.—27. **au travers de la route,** *across the way.* Note that this form usually implies more *obstruction* than *à travers.*

33. **de son amour à lui,** *of his own love.*

35. **et il en revenait,** *and he awakened from these reflections.*

132.— 2. **à en appeler de la justice divine,** *to challenge divine justice.*

4. **du jour qui s'était . . . fait dans son cœur,** *of the light which had dawned in her heart.* See Less. 70, *jour*, and compare **138**–26.

7. **elle avait, elle aussi, senti,** *she too had felt.* For this use of *elle*, expressed by emphasis in English, compare **123**–19.

133.— 2. **non plus,** *either.* Compare **126**–1.

7. **dans la société quelconque,** *in the chance society.*

17. **qu'elle reconnaissait,** *because she recognized.* As frequently, *que* is here used for *parce que.* This occurs most frequently in the phrase *c'est que*, 'it is because.'

Page. Line.

134.— 2. **d'une voix qui laissait fort à désirer comme justesse,** *in tones which were far from being correct.*

11. **très bon pour,** *very kind to.* See Less. 42, vii.

32. **les torts qu'il pouvait avoir envers elle,** *the wrongs that he might have committed toward her.*

135.— 1. **avait veillé plus que jamais sur ses regards comme sur ses paroles,** *had been more than ever careful about her looks as well as her words.*

6. **elle m'en veut,** *she is provoked with me.* Compare **23**-7.

22. **et que le moment venait,** *and when the moment came.* Note the use of *que* to repeat the *où*, and note also that but for this use of *que*, *où* would here occur three times in quick succession. Compare **92**-34.

22. **avait coutume de faire la lecture,** *was accustomed to read.*

30. **de la librairie,** *of the book-store;* not 'library,' which is *bibliothèque.*

34. **dont elle ne pouvait se débarrasser,** *which she could not lay aside.*

136.—15. **Jockey-Club,** a club established in New Market, England, for the improvement of the race of horses, in the middle of the 18th century, and introduced into France under the same name in 1833. The word seems to be used here for a perfume of that name.

137.— 3. **qu'il avait fini par faire partager à Catherine,** *which he had finally made Catherine share.* For this use of *à*, see Less. 39, iii. Note 2.

4. **sans qu'elle s'en rendît alors compte,** *without then being conscious of it.*

28. **ne manquait guère,** *seldom failed.*

138.— 7. **qui n'y voit presque plus clair,** *who scarcely sees any more.*

10. **C'était l'effort de C. . . . que de parvenir à vaincre,** *it was the effort of Catherine to succeed in conquering.* Note the logical subject introduced by *que de*, and compare **76**-23-26.

19. **l'arche sainte,** *the Hebrew ark of the covenant.*

139.— 1. **que ce soit là le genre de mal,** *that that is the kind of trouble.* Note the separation of the *ce* and *là* of *cela*, 'that.'

Page. Line.

139.— 8. **je n'en suis pas encore là,** *I have not yet reached that point.* Note the redundant *en*, 'of it,' as so often.

140.—11. **et qu'il en aspirait les suaves bouffées,** *and when he breathed its fragrant air.* Note the use of *que* to repeat *lorsque.*

141. —12. **il s'est trouvé mal,** *he was taken ill.*

13. **à le faire revenir,** *to bring him to.*

20. **que lui valait la promenade quotidienne de son mari,** *which her husband's daily ride procured for her.*

33. **je n'y ai jamais trouvé que de joie,** *I have never found in it anything but joy.*

142.— 6. **sur la pente.** It will be observed that this is the expression which gives the name to the book. It may be rendered, *upon the slippery path*, as in the Preface, or *upon the difficult ascent*, depending upon the greater prominence in the mind of the danger of falling, or the difficulty of making the ascent. It is admirably chosen as a title to express the critical position in which the circumstances of her sad life have placed the heroine.

19. **n'en tenait compte,** *did not pay any attention to it.*

21. **non une poule mouillée,** *not a faint-hearted man.*

143.—16. **elle n'osait pas repasser dans son esprit,** *she did not dare to go over in her mind.* Note that as in English the particle *re* may be prefixed to any verb whose action is capable of repetition.

22. **Cannes,** a city of S. E. France, on the Mediterranean, and **Pau,** a city in the S. W., north of the Pyrenees, are both favorite health resorts, especially in the winter. The beauty of the situation of Cannes, and its lovely climate, make it a most attractive spot, but to many, especially to those who love mountain scenery, Pau is equally attractive.

31. **le secret dont il avait enveloppé,** *the secret with which he had surrounded.* Note that *with* is frequently expressed in French by *de*, and that hence *dont*, 'of which,' is often used, as here, in the sense of 'with which.'

144.— 3. **qu'elle ne le savait,** *than she knew.* For the redundant *ne* and *le*, compare **116–6.**

Page. Line.

145.— 4. **voilà mon sang qui coule,** *there is my blood flowing.* For this use of a relative clause for a participle, see Less. 46, ii. 1.

16. **que sont elles devenues?** *what has become of them?* Note the interrogative *que* as pred. nom., and see Less. 18, viii.

27. **à ne pas en aimer un autre,** *in not loving another.* A good example of the seemingly superfluous *en.* Its force, though felt, could not be expressed by English words.

30. **qui valent mieux que moi,** *who are better than I.* Lit., 'worth better,' a frequent use of *valoir.*

147.— 7. **vous l'avez fait vivre,** *you have kept him alive.* Lit. 'made him to live.' Note that *le* would have been *lui,* if *vivre* had been a transitive verb, see Less. 39, iii. Note 2.

9. **il serait mort depuis six mois,** *he would have died six months ago.*

148.— 1. **sans que le malade pût encore la voir,** *without the sick man's yet being able to see her.* For the subjunctive *pût,* see Less. 56, iii. Ex. 4, and note that such subjunctives do not require the subjunctive in English.

9. **j'ai repris le chemin de la France,** *I started on my return to France.*

149.— 6. **kwas,** an intoxicating drink, used in Russia, obtained by fermenting in water rye flour or crusts of bread, or sometimes obtained from acid fruits.

22. **de ses conjectures les plus étranges,** *of her wildest conjectures.*

27. **de me faire adopter dans la tribu,** *to have the tribe adopt me.* Observe that *tribu* is not placed as a direct object of *faire,* because *adopter* has an object expressed. The preposition in this case is usually *par, à,* or *de.* See Less. 39, iii. Note 2.

29. **romany,** an English name given to the language of the Gypsies or Bohemians. Compare **96**, 14, 17, and note.

31. **gitano,** Spanish = 'a gypsy;' also derived from *Aegyptanus.* This word also appears in French as *tzigane,* which is now only used in the sense of 'vagabond,' being superseded in its proper sense by the word *bohémien.*

Page. Line.

150.—10. **n'avait pris son parti,** *did not become reconciled.* Compare **151**–19.

18. **croup.** The English word adopted in French. It is from a Celtic root, indicating contraction.

23. **il parlait toujours,** *he continued speaking.* A frequent use of *toujours.*

26. **plutôt qu'elle ne l'entendait,** *rather than heard it.* Compare **116**–6.

35. **à deux cents verstes en ligne croisée,** *two hundred versts distant by the nearest way.* **En ligne croisée** = lit. 'in a cross line.' *Verste,* a Russian measure of about half a mile.

151.— 7. **pope.** The Greek Church, being independent of Rome, does not use this word in the sense of supreme head of the Church, but in its primitive signification of 'father' of a single congregation. Translate here *priest* or *minister.*

18. **fit sentir à sa femme,** *made his wife feel.* The direct object of *sentir* being the following clause, *fit* cannot take a direct object, hence the use of *à.* See Less. 39, iii. Note 2.

19. **elle n'avait jamais pris son parti de,** *she had never become reconciled to.*

34. **tout autant que,** *just as much as.*

152.— 6. **quand elles ont enfin été vendues et que,** *when they were at last sold, and when.* Note the repetition of *quand* by *que.* Note a similar repetition of *lorsque* by *que* in line 11 below.

153.— 4. **mais bien,** *but rather.*

5. **comme il ne l'avait jamais aimée, elle,** *as he had never loved her.* Note this frequent use of an added pronoun where in English the effect is produced by emphasis.

23. **Il lui semblait appeler l'enfant,** *it seemed to her that she called the child.*

154.— 4. **le combat à mort qu'elle avait livré à son pauvre cœur,** *the deathly combat which she had imposed upon her burdened heart.*

13. **je serais peut-être venue à bout de lui faire oublier Régina,** *I should perhaps have succeeded in*

Page. Line.

making him forget Regina. Note the indirect form *lui*, instead of a direct object *le*, because *oublier* has an object expressed. Compare **151**–18.

154.—24. **elle s'était reprise à aimer,** *she had again resumed her love for.*

30. **qui avait eu envers elle des torts,** *who had committed wrongs towards her.*

155.—17. **de plus grand matin,** *earlier in the morning.*

23. **qui se serait bien gardé de dire,** *who would have carefully avoided saying.*

156.— 5. **sa fille en était venue à aimer Roger,** *her daughter had come to love Roger.* Note that *en*, although, as often, redundant, has here some such force as 'under these circumstances.'

157.—11. **Machiavélisme,** *shrewdness, cunning.* Derived from the name of **Machiavelli,** a distinguished statesman of Florence about the close of the 15th century, who was said to be governed by the maxim: 'The end justifies the means.'

12. **sans que Catherine eût fait la moindre résistance,** *without Catherine's having made the least resistance.* Compare **148**-1.

34. **d'aller chercher le petit garçon,** *to go after the little boy.*

158.— 7. **je ne saurais vivre plus longtemps ainsi,** *I cannot live longer thus.* Note that the forms of *savoir*, and especially the conditional, are used for those of *pouvoir*.

12. **elle avait un parti pris,** *she had made up her mind.*

13. **à se dérober à,** *to avoid.*

15. **avait fait demander à l'Abbaye,** *had ordered at the Abbey.*

23. **fit tressaillir Catherine,** *made Catherine start.* Note that *à* is not required before the noun, because the verb *tressaillir* is not transitive. Compare **151**–18.

29. **qu'il a été sage,** *that he has been good.* A frequent use of *sage*.

34. **Comment voulez-vous que ce qui est à vous,** *how can you suppose that what is yours.* Note this frequent use of *vouloir*.

Page. Line.

159.—10. For this ingenious close of a charming story see the Preface to this volume, p. 6.

14. **comme la France, capable de résurrection,** *like France, capable of resurrection—i. e.* a rising to her former glory after the defeat (so humiliating) of 1871. The air in France is so full of this idea—the national humiliation—that it finds its way into much of the literature written since that time.

CONCLUDING NOTE TO STUDENTS.

THE Editor believes that those who have read this admirable story of Mme. de Witt's will desire to read some other works from her facile and prolific pen. He has therefore requested her to make a selection of some of her works to which the attention of the American public may here be called. She has, in response, kindly furnished such a list, which will be found printed on the following page.

They may be ordered of any importer in this country, or directly from the publishers,

HACHETTE & CO.,
No. 79 BOULEVARD SAINT GERMAIN,
PARIS, FRANCE.

LIST of some of the principal works of Mme. de Witt (née Guizot) selected by the author:

Les Chroniqueurs de l'Histoire de France. 4 vols.
Chroniques de Froissart. 1 vol.
Scènes historiques. 4 vols.
Normands et Normandes. 1 vol.
Alsaciens et Alsaciennes. 1 vol.
La Charité en France à travers les Siècles. 1 vol.
Les Femmes dans l'Histoire. 1 vol.
Tout Simplement. 1 vol.
Un Héritage. 1 vol.
Contes de la Veillée. 1 vol.
Contes et Légendes de l'Est. 1 vol.
Un Nid. 1 vol.
Une Sœur. 1 vol.
Légendes et Récits. 1 vol.
Un Jardin suspendu. 1 vol.
Lutin et Démon. 1 vol.

THE
NORMAL EDUCATIONAL SERIES
OF
SCHOOL AND COLLEGE TEXT-BOOKS.

"Every child that comes into the world has a right to an education."
"The dearest interest of a nation is the education of its children."

The art of Teaching, as well as all other arts, is making very rapid progress in this very progressive age. The remarkable growth of Normal Schools, organized to instruct in the best methods of teaching, and employing as professors the most able and advanced educators in the country, has given an immense impetus to the advancement of this most honorable and useful of professions, and almost revolutionized the whole art of teaching. These great changes create a necessity for text-books adapted to them, and the publishers of the above series have taken great pains to meet this necessity. By the aid of their improved text-books, the work of the school-room, instead of being a drudgery, becomes pleasant to teachers and pupils, and they as well as parents are delighted with the rapid progress made with them.

Raub's Normal Primary Speller.
Raub's Normal Speller.

Admirably arranged and classified. Simple and easy, yet logical and comprehensive.

Welsh's Practical Grammar.

BY JUDSON PERRY WELSH, A.M.,

PROF. OF ENG. LANGUAGE AND LITERATURE, STATE NORMAL SCHOOL, WEST CHESTER, PA.

Teachers who prefer the use of diagrams will find this an admirable work, in which this popular method of analysis is made clear and simple as possible. It treats of the English Language as it is spoken and written to-day, while tracing its history from older periods. Lessons on Composition and Letter-writing are also given.

Fewsmith's Elementary Grammar.
Fewsmith's Grammar of Eng. Language.

BY WM. FEWSMITH, A.M., AND EDGAR A. SINGER.

Based on the well-known Murray's System. Easy to understand, the lessons before dreaded become a delight to teacher and pupils. Care has been taken in grading every lesson, modeling rules and definitions, and making every sentence an example of grammatical accuracy.

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

Westlake's How to Write Letters.*

This remarkable work of Professor Westlake is a scholarly manual of correspondence, exhibiti the whole subject in a practical form for the school-room or private use, and showing t correct Structure, Composition, Punctuation, Formalities and Uses of the various kinds o Letters, Notes and Cards. The articles on Notes and Cards, Titles and Forms of Addre and Salutation, are invaluable to every lady and gentleman.

Westlake's Common School Literature.

A scholarly epitome of English and American Literature, containing a vast fund of information. *More culture* can be derived from it than from many much larger works.

Lloyd's Literature for Little Folks.

The gems of child-literature, arranged to furnish easy lessons in Words, Sentences, Language, Literature and Composition, united with Object-Lessons. For children in Second Reader. Handsomely illustrated. The book is the delight of all children.

Pelton's Outline Maps*. Large Size.

These are about 6 by 7 ft. and mounted on ordinary rollers. Price per set of six Maps, $25.

Pelton's Outline Maps*. Reduced Size.

These are about 4½ feet square. Price, on ordinary rollers, $12 per set of six Maps. On spring rollers with handsome canopy case, $18 per set.

1. Physical and Political Map of the Western Hemisphere.
2. Physical and Political Map of the Eastern Hemisphere.
3. Map of the United States, British Provinces, Mexico, Central America and the West India Islands.
4. Map of Europe.
5. Map of Asia.
6. Map of South America and Africa.

Pelton's Key to full series of Outline Maps.

This beautiful series of Maps is the only set on a large scale exhibiting the main features of Physical in connection with those of Political and Local Geography. Notwithstanding the many outline maps published since Pelton's series originated this method of teaching Geography, the popularity of these elegant maps is undiminished.

☞ Sample copies sent to Teachers and School Officers for examination upon receipt of two-thirds of retail prices, except those marked (*). Introduction Supplies furnished upon most liberal terms. Catalogues and Circulars sent free upon application. Correspondence and School Reports solicited. Address

CHRISTOPHER SOWER COMPANY,
ND BOOKSELLERS,
Arch St., Philadelphia.